

montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois je le fis le mieux que je pus; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire, que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude!

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont à ce qu'ils croient les moindres de toutes et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision je m'examinai pour voir si ce n'était point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite craignant l'avoir trompé. Ainsi ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croyais que la chose s'était passée de la manière que je lui avais dit, ou si j'avais eu dessein de le tromper et je lui répondis selon la vérité que je lui avais parlé fort sincèrement, et que je ne voudrais pour rien du monde dire un mensonge. Comme il connaissait ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire et me consola; et j'avais tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me mettre dans l'esprit de feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grâce de m'éclaircir bientôt de mes doutes en me faisant voir clairement qu'il n'y avait point du tout en cela d'imagination; et je connus alors quelle avait été ma simplicité de ne pas considérer que quand je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'aurait été impossible, tant sa seule blancheur et son éclat surpassaient tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une

blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine, et enfin c'est une lumière en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau vive et très-claire qui coulerait sur du cristal, et dont le soleil augmenterait encore la clarté par la réflexion de ses rayons, et une eau trouble et bourbeuse qui n'aurait pour lit que la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paraît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir; et enfin elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse qui puisse s'imaginer ce qu'elle est. Dieu la fait voir si promptement, que s'il n'était besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en aurait pas le loisir; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne saurait ne point voir cette lumière, quand même on ne le voudrait pas; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé; ainsi qu'on verra dans la suite

Ce que je désirerais maintenant de pouvoir faire connaître c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ses visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi; il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence; et je suis si ignorante et si grossière que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir; car il est si vrai, mon père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que, pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurais les comprendre; et comme mon confesseur s'étonnait quelquefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit. Je ne désirais point aussi de le savoir, et je ne m'en informais pas quoique j'aie eu depuis plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, la communication de personnes savantes. Je leur demandais seulement si une chose était péché ou non; et je me contentais pour le reste d'être assurée que Dieu fait tout, et qu'au lieu de nous étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à l'en louer. Ainsi plus elles sont difficiles à comprendre, plus je les admire et plus elles me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous

le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paraissait, en certaines rencontres, que ce que je voyais n'était qu'une image; mais en plusieurs autres j'étais persuadée que Jésus-Christ lui-même était présent, selon qu'il lui plaisait de me donner plus ou moins de lumière; car, quand cette lumière était moindre, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image, mais une image très-différente des portraits faits par les plus excellents peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait, qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte, au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourrait ne pas être juste en tout, mais une grande vérité; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyais et les portraits que l'on fait des hommes qu'entre une personne vivante et sa peinture, parce que, si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante et non pas morte, c'était Jésus-Christ même vivant et qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble, non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté que l'on ne saurait douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent et qu'il se fait voir tellement maître de notre âme, qu'elle paraît comme anéantie et tout abîmée en lui.

« O Jésus, mon Sauveur! qui serait capable d'exprimer quelle est
 « cette majesté qui fait connaître à l'âme que vous n'êtes pas seule-
 « ment le monarque absolu du monde; mais que, quand vous en auriez
 « créé encore une infinité d'autres, ils ne mériteraient pas tous en-
 « semble que vous daignassiez vous en dire le maître, tant tout ce que
 « l'on peut s'imaginer est infiniment au-dessous de vous.

« On connaît clairement alors, ô mon Sauveur, combien méprisable
 « est le pouvoir des démons en comparaison du vôtre, et que, pourvu
 « que l'on vous contente, on peut fouler aux pieds tout l'enfer. On con-
 « naît la raison qu'eurent ces esprits des ténèbres d'être si effrayés
 « quand vous descendîtes dans les lymbes, qu'ils auraient souhaité
 « qu'il y eût un enfer infiniment plus profond que celui auquel vous les
 « avez condamnés, pour s'y précipiter, afin de s'éloigner encore davan-
 « tage d'une majesté qui leur est si redoutable, tant est grand le pouvoir
 « de votre sacrée humanité jointe à la divinité. On connaît combien sera
 « terrible le jugement où votre suprême majesté exercera en sa colère
 « sa juste vengeance contre les méchants. Et enfin l'âme connaît
 « de telle sorte sa misère, elle entre dans une si profonde humili-
 « lité, qu'encore que vous lui témoigniez de l'amour, elle se trouve
 « dans une telle confusion et est touchée d'un si vif repentir de ses
 « péchés, qu'elle ne sait que devenir. »

Ainsi je suis persuadée que, quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision réduit l'âme en tel état qu'elle tomberait dans une entière défaillance si, par une grâce surnaturelle, il ne la faisait entrer dans un extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu ; mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté, qui ne peut s'effacer de la mémoire, si ce n'est que Notre-Seigneur veuille, comme je le dirai ci-après, que cette âme tombe dans une telle sécheresse et une telle solitude qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paraît que dans cette extase l'âme conçoit un nouvel amour pour Dieu, encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avait dans la vision précédente ; et comme la vision où Dieu se présentait à nous sans image est plus élevée, celle où il se montre sous quelque figure est plus proportionnée à notre faiblesse, en ce qu'elle s'imprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit, par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais ces deux sortes de visions viennent toujours ensemble, et Dieu le permet ainsi, afin que l'une découvre aux yeux de notre âme l'excellence, la beauté et la gloire de sa très-sainte humanité ; et que l'autre lui fasse connaître que Dieu peut tout, qu'il ordonne tout, qu'il gouverne tout, et que son amour n'a point de bornes.

On ne saurait trop estimer une telle vision, et il ne s'y rencontre, à mon avis, aucun péril, les effets faisant connaître qu'elle ne peut venir du démon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça trois ou quatre fois de me faire voir Notre-Seigneur de la même sorte, par une fausse représentation ; mais encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoiqu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'âme la véritable vision qu'elle a eue, elle rejette cette fausse image qui la trouble, l'inquiète et la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la dévotion et l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême différence entre ces diverses visions que je ne doute point que ceux mêmes qui ne sont encore arrivés que jusqu'à l'oraison de quiétude la connaîtront par les effets que j'ai rapportés en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidents, qu'à moins de vouloir se tromper soi-même, le démon ne saurait tromper une âme qui marche avec humilité et simplicité ; et il ne faut qu'avoir eu une véritable vision de Dieu, pour découvrir aussitôt l'illusion de notre ennemi, parce qu'encore qu'il nous fasse d'abord ressentir quelque plaisir, c'est un plaisir si différent de celui que goûte l'âme dans la vision qui vient de Dieu, et si impur et si peu chaste, que l'âme n'a pas de peine à s'apercevoir de la tromperie, et à se dégoûter de ce faux plaisir.

Le démon ne saurait donc, à mon avis, nuire à ceux qui ont quelque

expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connaître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ces divines mains surpassent infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment des choses dont nous n'avons jamais entendu parler et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué durant un fort long temps toute la force de notre esprit? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination, outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme serait comme une personne qui, ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcherait inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendrait point; et que, si elle s'assoupissait un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête serait encore plus faible, à cause que ce ne serait pas un véritable sommeil; et qu'au contraire ces visions qui viennent de Dieu n'enrichissent pas seulement l'âme par des grâces et des faveurs extraordinaires; mais augmentent la santé du corps et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que ce qui se passait en moi venait du démon, et que ce n'était que des fantaisies que je me mettais dans l'esprit. Je me servais aussi comme je pouvais des comparaisons que Dieu présentait à ma pensée; mais tout m'était inutile, parce qu'ayant dans notre monastère des personnes fort saintes, et en comparaison desquelles je n'étais qu'imperfection et que misère, lesquelles Dieu conduisait par un autre chemin, elles appréhendaient pour moi, et mes péchés faisaient, à mon avis, que chacun vint à avoir connaissance de ce qui me regardait, quoique je n'en eusse parlé qu'à mon confesseur et à ceux à qui il me l'avait ordonné. Je leur dis un jour que s'ils me soutenaient affirmativement qu'une personne à qui je viendrais de parler, et que je connaissais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très-assurés que je me trompais, je pourrais ajouter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux; mais que si cette personne m'avait laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurais encore entre les mains, et qui de pauvre que j'étais auparavant me rendraient riche, il me serait impossible de ne pas croire que j'eusse vu et parlé à cette personne, parce qu'il me serait facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connaissaient, voyaient manifestement que j'étais toute changée; que mon confesseur lui-même en rendait témoignage, et qu'ainsi il était sans apparence que si cela venait du démon, il se servit, pour me tromper et me précipiter dans l'enfer, d'un moyen aussi contraire à son dessein que serait celui de changer mes imperfections en vertus.

Mon confesseur, qui était un père de la compagnie de Jésus, parfait

homme de bien , répondait , comme je l'ai su depuis , les mêmes choses que moi . Il était fort prudent et si humble que son humilité me causa beaucoup de peine , parce qu'encore qu'il fût fort savant et personne de grande oraison , elle lui donnait de la défiance de lui-même , et que Notre-Seigneur ne le conduisait pas par le même chemin qu'il me conduisait . Il a beaucoup souffert à mon occasion , à cause qu'on lui donnait souvent des avis de se défier de moi , afin de ne pas se laisser tromper par le démon en ajoutant quelque créance à ce que je lui disais ; sur quoi on alléguait divers exemples . Cela m'affligeait beaucoup , parce que je craignais que , chacun me fuyant , mon confesseur ne m'abandonnât ; et je ne faisais que pleurer ; mais , par une providence particulière de Dieu n'y ayant rien à quoi ce bon religieux ne voulût s'exposer pour mon service , il ne m'abandonna point . Il m'exhortait à ne pas offenser Dieu , à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait et à ne point appréhender qu'il me quittât . Ainsi il m'encourageait et calmait mon esprit ; et il m'ordonnait sur toutes choses de ne lui rien dissimuler ; je lui obéissais fort fidèlement ; et il m'assurait qu'en agissant de la sorte , quand même ces visions viendraient du démon , elles ne pourraient me nuire ; mais qu'au contraire Notre-Seigneur tournerait en bien le mal que cet esprit voulait me faire . Il travaillait en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure ; et dans l'appréhension que j'avais d'offenser Dieu , je lui obéissais en tout , quoiqu'imparfaitement . Il souffrit beaucoup à cause de moi durant plus de trois ans , parce que , dans toutes les peines et les persécutions que Notre-Seigneur permettait , et que l'on me faisait endurer pour des choses dans la plupart desquelles j'étais innocente , l'on s'en prenait à lui , quoiqu'il n'y eût rien à redire à sa conduite ; et s'il eût eu moins de vertu et que Dieu ne l'eût fortifié , il n'aurait pu y résister ; car d'un côté il avait à répondre à ceux qui s'imaginaient que j'étais en très-mauvais état et ne voulaient point ajouter foi à ce qu'il leur disait , au contraire ; et d'autre part il avait à remédier aux appréhensions dont toutes ces visions que Dieu me donnait étaient suivies , et qui procédaient sans doute de la grandeur de mes péchés . Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances , et s'il se fût cru lui-même , elles n'auraient pas été si grandes , parce que Dieu lui faisait connaître la vérité , et que la grâce qui accompagne le sacrement de pénitence lui donnait encore , à mon avis , quelque lumière particulière .

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquais en ce même temps , avaient peine , comme je l'ai dit , à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchais , et donnaient un autre sens à ce que je leur rapportais tout naïvement et sans y faire réflexion . Comme j'étais fort obligée et fort affectionnée à l'un d'eux , qui était un homme fort saint , qui désirait avec passion mon avancement , et qui demandait à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumière dont j'avais besoin , j'avais une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendait point . Toutes ces personnes attribuaient au peu

d'humilité ce que je disais ainsi par mégarde, et me voyant faire quelque faute, comme j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient dans tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions; et la manière franche et sincère avec laquelle je leur répondais leur persuadait que je voulais les instruire et que je faisais la capable. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon confesseur, et il m'en reprenait et me tançait. Ces peines que je recevais de divers endroits durèrent assez longtemps; mais les faveurs que je recevais de Dieu les adoucissaient.

J'ai rapporté ceci pour faire connaître quel tourment c'est de n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles un directeur qui les connaisse par sa propre expérience; étant certain que si Dieu ne m'eût très-particulièrement assistée, je ne sais ce que je serais devenue, ce que je souffrais étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voyais quelquefois réduite en un tel état, que tout ce que je pouvais faire était de lever les yeux vers le ciel; car que peut-il y avoir de plus pénible à une femme faible, imparfaite et timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien? et quelque grands qu'aient été les travaux que j'ai éprouvés dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnaient de la sorte n'avaient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croyaient toujours venir du démon; ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges; et un séraphin lui perce le cœur avec un dard, ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable.

Je me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute, par une grande application, nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'imprimer dans notre mémoire, et, lorsqu'elle commence à s'effacer, la retracer avec notre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit il n'y a rien de semblable; nous ne saurions ne point voir cette très-sainte humanité en la manière qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous la représenter, ni en retirer notre vue; et si nous voulons en considérer quelque chose en particulier, elle disparaît aussitôt.

Notre-Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision; et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire; mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non seulement je ne l'ai pu.

mais il est disparu aussitôt; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme, que je tombais aussitôt dans le ravissement et perdais la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi l'on voit clairement que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grâce; et il n'y a point de vision dans laquelle cela ne se passe pas de la sorte; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte en nous faisant connaître que nos désirs sont inutiles; que, comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses grâces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection; et quelquefois pour m'encourager lorsque j'étais affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montrait ses plaies, se faisait voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement; et il ne laissait pas dans toutes ces diverses manières, de paraître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte, et quelles persécutions ne m'a-t-on pas faits pour avoir rapporté ces visions? On était si persuadé qu'elles venaient du démon, que l'on voulait m'exorciser; mais je ne m'en mettais point en peine; rien ne m'en donnait comme de voir que, sur les rapports que l'on faisait à mes confesseurs, ils appréhendaient de me confesser; je ne pouvais néanmoins être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérais comme un trésor inestimable et une très-grande grâce que Notre-Seigneur me faisait, et il daignait souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyais qu'il augmentait encore beaucoup mon amour pour sa divine majesté; je me plaignais à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisait, et il me consolait et me donnait toujours de nouvelles forces. Je n'osais néanmoins contredire ceux qui faisaient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvais, parce que cela n'aurait servi qu'à me les rendre encore plus contraires, dans la créance que ce serait par un défaut d'humilité. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentaient toujours, un de ceux à qui je me confessais quelquefois lorsque le père supérieur n'en avait pas la commodité, me dit qu'il était visible qu'elles procédaient du démon, et que, puisque je ne pouvais pas les empêcher de venir, il m'ordonnait de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi, sans rien crain-

dire, parce que Dieu me protégerait et l'empêcherait de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paraissait terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissais pas néanmoins de l'exécuter, et je priais Dieu sans cesse, avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressais aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avait dit la première fois qu'il m'apparut, un jour de leur fête, qu'ils me garantiraient d'illusion, et qu'ainsi j'avais pris pour mes intercesseurs, et les voyais souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourrait représenter quelle était ma peine, lorsque Jésus-Christ m'apparaissant, je me trouvais contrainte d'obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris comme si c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mise en pièces pour m'obliger à le croire, il m'aurait été impossible de me le persuader, et qu'ainsi il ne pouvait y avoir pour moi une plus grande pénitence ?

Pour ne point tant faire de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main ; mais je n'étais pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférais qu'avec douleur. Je me souvenais alors des outrages que les Juifs avaient faits à mon Sauveur, et le priais de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me disait *que je ne me misse point en peine ; que je faisais bien d'obéir, et qu'il ferait connaître la vérité.*

Mais lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me témoigna de le trouver mauvais, il me commanda de dire qu'il y avait en cela de la tyrannie ; et pour faire connaître que le démon n'avait point de part à ces visions ; il me mit dans l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais en main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvais qu'elle était de quatre pierres précieuses, d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamants les plus parfaits leur étant comparés passaient pour faux, et que sur ces pierres étaient gravées d'une manière admirable les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrais toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais ; et je n'aperçois plus le bois qui était la matière de cette croix ; mais cela ne paraît ainsi qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandait j'étais donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, Notre-Seigneur augmentait encore les grâces et les faveurs qu'il me faisait, et je ne sortais point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priais même en dormant, parce que mon amour pour sa divine majesté

croissait toujours. Ainsi ma peine était extrême ; je lui en faisais mes plaintes, et quoi que je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'était impossible. Je ne laissais pas d'obéir le mieux que je pouvais à un ordre qui m'était si rude ; mais je pouvais peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir, mais il se contentait de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me faisaient tant souffrir en pensant bien faire, et me rassurait par des raisons si puissantes, qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença, comme il me l'avait promis, à faire mieux connaître que c'était véritablement lui qui me paraissait dans ces visions ; mon amour pour lui étant si grand, sans que j'y contribuasse rien de ma part, qu'il était visible qu'il était surnaturel. Je me sentais mourir de désir de voir mon Dieu, et ne voyais que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitais avec tant d'ardeur, qui était de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports que ce violent amour me donnait ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avais auparavant éprouvés, je ne laissais pas de me trouver réduite à une telle extrémité, que tout me donnait de la peine, que j'étais comme hors de moi-même, et qu'il me semblait que véritablement on m'arrachait l'âme. « S'est-il jamais vu, mon Sauveur, d'ar-
« tifice égal à celui dont vous usiez avec votre servante, lorsque vous
« vous cachiez ainsi de moi, et me donniez en même temps tant de té-
« moignages de votre amour par une espèce de mort si délicieuse, que
« j'aurais voulu n'en jamais sortir. »

Pour pouvoir comprendre qu'elle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont différents de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car cette sorte d'oraison étant basse, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence des mouvements qu'elle cause, et de rendre la tranquillité à l'âme ; de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire : il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'âme par des caresses, comme l'on en userait avec des enfants, et non pas à coups de fouet, à aimer Dieu et à recueillir cet amour au-dedans d'elle-même sans le laisser répandre au-dehors, ainsi qu'un pot qui bouillirait avec excès parce que l'on mettrait sans discrétion du bois au feu, et tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces et non pas pénibles, telles que sont celles des mouvements qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandais au commencement de ces sortes de larmes qui sont si préjudiciables, et elles me causaient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurais quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe, dans ces commencements, de se conduire avec grande discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec dou-

ceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différents de ceux-là. Il nous paraît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'âme ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur; mais elle se sent quelquefois percée d'une flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en tel état qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle est de se hair elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête de donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une âme de ne savoir alors ce qu'elle devient; mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'âme voudrait toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettait si fort hors de moi que je n'y pouvais rien comprendre. Car, qu'y a-t-il de plus incompréhensible à une âme que de se sentir blessée de la sorte, et de reconnaître clairement qu'elle n'a en rien contribué à allumer le feu de cet amour pour son Créateur dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand qu'une seule étincelle, qui lui paraît en être sortie, l'a dans un instant tout embrasée? O combien de fois, étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*, qui me paraissaient n'avoir été dites que pour moi!

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'âme se sert pour se soulager; et les plus grandes mortifications lui paraissent si peu pénibles que, quand elle serait aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouverait pas plus disposée qu'elle ne l'est à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu; mais la plaie que ce divin dard a faite en son cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourments corporels dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel, la seule chose qui peut adoucir la sienne est de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autrefois la violence de ce transport est si grande, que tout le corps étant comme paralytique, on ne saurait se mouvoir en aucune manière,

et, si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs sans pouvoir même presque respirer ; on pousse seulement quelques faibles gémissements, mais ils sont intérieurs.

Quoique les anges m'apparaissent souvent, c'est presque toujours sans les voir ; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme séraphins ; car ils ne me disaient point leur nom, mais j'ai bien vu qu'il y a entr'eux dans le ciel une très-grande différence. Cet ange avait dans la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu ; il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et que toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse que, ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivait, j'étais si interdite que j'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine que je considérais comme une gloire en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable ; et lorsque j'entrais dans ces grands ravissements, leur violence était telle qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvais y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connaissance. Depuis que j'ai ces ravissements, je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un chapitre duquel je ne me souviens pas, qui est fort différente et de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu, à cause que Dieu mettant aussitôt l'âme dans l'extase et la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

CHAPITRE XXX.

La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements et ces visions venaient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir.

Voyant que tous mes efforts étaient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissements, j'appréhendais de les avoir, parce que

je ne pouvais comprendre comment la peine et le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je savais bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel; mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un contentement si merveilleux, c'est ce qui surpassait mon intelligence. Ainsi je tâchais toujours d'y résister, et je prenais une croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour notre salut; mais je n'y gagnais autre chose, sinon de me tourmenter en vain. Je voyais que personne ne comprenait rien à ce qui m'était si évident, et je n'osais en parler qu'à mon confesseur, parce qu'on l'aurait attribué à un défaut d'humilité.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier à une grande partie de mes peines et de les faire cesser depuis entièrement, en permettant que le bienheureux père Pierre d'Alcantara vint au lieu où j'étais alors. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence dont j'ai appris, entre autres particularités, qu'il a porté durant vingt ans un cilice de lames de fer-blanc. Il écrit en langue vulgaire de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, et fort utiles à ceux qui s'en servent par la grande intelligence que lui en avait acquise le long temps qu'il s'y était exercé. Il avait pratiqué à toute rigueur la première règle de saint François, et ce qui en dépend.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, qui servait Dieu si fidèlement, et qui avait tant d'affection pour moi, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage désira que je le visse, à cause qu'elle savait le besoin que j'en avais pris par la connaissance qu'elle avait de mes peines dont mes confesseurs me permettaient de lui parler. Elle n'avait pas seulement un très-bon esprit de secret, mais elle recevait de grandes grâces de Dieu dans l'oraison, et même quelques-unes de celles dont il me favorisait. Ainsi il lui faisait connaître ce que les plus savants ignoraient; et ayant outre cela une grande foi, elle était persuadée que ces visions, qu'ils croyaient venir du démon, venaient de Dieu, en quoi elle me consolait beaucoup.

Cette dame obtint donc de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de me tenir huit jours chez elle; et ce fut là et dans quelques églises que je commençai à parler à ce saint homme, le père Pierre d'Alcantara, avec lequel j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais caché les plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité d'affaires de ma conscience, et que, dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait être contre moi, je rendis compte à ce grand religieux de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque aussitôt qu'il m'entendait par l'expérience qu'il en avait, qui était ce dont j'avais besoin, à cause que Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce, qu'il m'a depuis accordée de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me fa-

vorise, et qu'ainsi il fallait que ce bon père, pour les connaître, en eût lui-même reçu de semblables.

Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire, parce que je ne comprenais rien du tout aux visions qui sont sans images, et guère davantage celles que l'on ne voit que des yeux de l'âme. Je croyais que l'on devait seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps, et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avais rien à appréhender, mais seulement à louer Dieu de ce que très-sûrement ces visions venaient de lui, et que je ne pouvais, après les choses qui sont de foi, rien croire plus fermement. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus secrètes et de ses desseins. La joie qu'il avait de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, le portait à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que, lorsque l'on marche dans le chemin où il était; rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer; et c'est, ce me semble, l'état où j'étais alors. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée dans une si sainte voie ! Ce saint homme eut une très-grande compassion de moi, et me dit que cette contradiction que je recevais des gens de bien était l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, et qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujours besoin d'assistance, il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendit; mais qu'il parlerait à mon confesseur et à ce gentilhomme marié qui était l'un de ceux qui me tourmentaient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, et qu'étant fort craintif et fort saint, il ne pouvait, après m'avoir vue si imparfaite, se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer et me laisser en repos. Mon confesseur n'en avait pas grand besoin; et elles étaient au contraire si nécessaires à l'égard de ce gentilhomme, que, quelque fortes qu'elles fussent, elles ne purent entièrement le persuader; mais elles firent au moins qu'il ne m'effrayait plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord, ce saint religieux et moi, que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait et que nous priions beaucoup Dieu l'un pour l'autre; son humilité était si grande, que je ne pouvais voir sans confusion qu'il fit cas des prières d'une créature aussi misérable que je le suis. Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passait en moi venait de Dieu: que je pouvais sans crainte continuer de faire oraison, et que si j'entrais dans quelques doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins je ne pouvais malgré cela me rassurer entièrement, parce que Notre-Seigneur me conduisant par la voie de la crainte, quoique ce que l'on me disait pour me l'ôter, me consolât et modérât mes appréhensions, il ne laissait pas de m'en rester, principalement lorsque Notre-Seigneur me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler; mais c'était toujours beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces Dieu et à mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribue la venue de ce grand religieux qui était commissaire-général de la province qui porte son nom, et je me recommandais aussi extrêmement à la sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels et de si violentes douleurs corporelles, que je ne savais que devenir. D'autres fois, quoique ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point, je les supportais avec grande joie, mais quand j'étais en même temps travaillée de tous les deux, quelle peine n'endurais-je point!

J'oubliais alors toutes les grâces que Dieu m'avait faites; il ne m'en restait qu'un souvenir confus, comme d'un songe qui m'avait donné de la peine; et mon esprit se trouvait si stupide que j'entrais en mille doutes et mille défiances sur ce que j'avais vu. Il me semblait que cela était impossible; que ce n'était peut-être qu'une imagination; qu'il devait me suffire d'être trompée sans tromper encore des gens de bien; et je me trouvais si méchante, qu'il me semblait que l'on devait attribuer à mes péchés tous les maux et toutes les hérésies qui troublent aujourd'hui le monde. Je connais maintenant que c'était une fausse humilité dont le démon se servait pour tâcher de me jeter dans le désespoir; et ainsi il ne me tente plus tant de ce côté-là.

DE L'HUMILITÉ.

Les marques pour connaître cette fausse humilité sont évidentes. Elle commence par l'inquiétude et le trouble, l'obscurcissement et la peine de l'esprit, la sécheresse et l'indisposition à faire oraison, et quelques bonnes œuvres viennent ensuite; et enfin l'âme se trouve comme suffoquée, et le corps comme lié, de telle sorte, qu'ils sont incapables d'agir.

La véritable humilité fait, au contraire, qu'encore que nous connaissons notre misère, que nous la sentions, que nous en gémissions et que nous en soyons très-vivement pénétrés, non seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquiétude, la sécheresse et l'obscurcissement de l'esprit, mais nous nous trouvons dans le repos, la tranquillité, la consolation et la lumière, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console par la connaissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grâce qu'il nous fait de nous la donner, et qu'elle

nous est avantageuse. L'âme a regret d'un côté d'avoir offensé Dieu ; mais elle admire de l'autre sa miséricorde, entre dans la confusion de ses péchés, et le remercie de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'auteur, on n'a point, comme je l'ai dit, de lumière pour faire aucun bien ; il semble que Dieu l'éteigne entièrement : on se le représente la foudre et l'épée dans les mains, qui veut tout mettre à feu et à sang ; on n'envisage que la rigueur de sa justice ; et quoique le démon ne puisse effacer entièrement de l'esprit la créance de sa miséricorde, ce peu qui en reste, au lieu de donner de la consolation, ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure, en augmentant la connaissance des obligations que l'on doit à Dieu.

Comme, selon ce que je pus en comprendre, cet artifice est l'un des plus subtils du démon et des plus pénibles à l'âme, j'ai cru, mon père, devoir vous en parler, afin que, si l'ennemi vous tente en cette manière et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connaître ; et je ne crois pas que la science y puisse servir, puisque encore que j'en sois si dépourvue, je n'ai pas laissé, après avoir eu cette fausse humilité, de comprendre que ce n'est qu'une réverie ; mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis et qu'il a donné pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui donna de tenter Job, quoique me connaissant si faible et si mauvaise, ce n'a pas été par de si rudes et de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois la veille de la fête du Saint-Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, quoique moins grande que je le devrais, et ça ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême, qui est le temps où je m'appliquais avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissait mon esprit de choses si frivoles, que je m'en serais moquée en un autre temps. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Ainsi il me semblait que les démons se jouaient de moi, comme on se jouerait d'une pelote, et qu'il m'était impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cette état ! L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve ; il ne lui reste que la lumière du franc-arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait les yeux bandés. On peut la comparer alors à celui qui marchant durant une nuit très-obscur dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, prendrait garde de n'y pas tomber, parce qu'il y aurait passé et qu'il les aurait vus durant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'âme est accoutumée à se garder d'offenser Dieu, joint qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoique la foi aussi bien que les autres vertus ne soit pas éteinte, puisqu'elle croit toujours en effet ce que croit l'Église, elle est si engourdie et si endormie, qu'elle semble ne comprendre ces saintes vérités, et ne connaître Dieu que comme l'on comprend et l'on connaît les choses qui ne nous sont dites et que nous ne voyons que de fort loin; et l'amour de l'âme est si tiède, qu'elle écoute seulement ce qu'on lui dit de Dieu comme une chose dont elle ne doute point, parce que c'est la créance de l'Église; mais sans se souvenir d'avoir éprouvé en diverses occasions qu'elle est véritable.

Lorsque l'on se trouve ainsi, on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connaître la cause; le tourment que l'on souffre est si grand, que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car, selon ce que Notre-Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'âme est comme dans un feu dont elle ne sait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir, ni comment l'éteindre; et si elle y cherche du remède dans la lecture, elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi il m'arriva une fois que voulant lire la vie d'un saint, pour voir si je pourrais trouver de la consolation dans ce qu'il avait souffert, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes; sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoique elles fussent écrites en langue vulgaire; ce qui me fit jeter le livre: et la même chose m'est arrivée diverses fois; mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait au contraire que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colère et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable; et c'est beaucoup si Dieu nous fait la grâce de nous retenir pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui porte préjudice à notre prochain. Allant ensuite me confesser, il m'est arrivé diverses fois, encore que mes confesseurs fussent des personnes fort saintes, et le soient encore, qu'ils me traitaient avec une si extrême dureté, que lorsque je les en faisais souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés, et me disaient que, quelque résolution qu'ils eussent pris auparavant d'en user d'une autre manière, il leur avait été impossible de s'empêcher de me traiter de la sorte. D'autres fois, la compassion de me voir tant souffrir dans le corps et dans l'âme, et le scrupule qu'ils avaient de m'avoir parlé si rudement, les faisait résoudre à me consoler; mais il n'était pas en leur pouvoir. Ils ne me disaient rien néanmoins qui offensât Dieu; et c'était seulement des paroles les plus fâcheuses pour un pénitent qui puisse sortir de la bouche d'un confesseur. Je veux croire que leur dessein était de me mortifier; et quoique j'en fusse quelquefois bien aise et que je le souffrisse avec patience, ce m'était en d'autres temps un fort grand tourment. Il me semblait quelquefois que je les trompais, et je leur disais très-sérieusement qu'ils devaient s'en défier. Ce n'était pas que je ne visse bien que je

n'aurais pas voulu pour rien du monde leur dire un mensonge de propos délibéré; mais tout me donnait de la crainte. L'un d'eux, connaissant la tentation qu'il y avait en cela, me dit de ne point m'en mettre en peine, puisqu'encore que je le voulusse tromper, il se tiendrait si bien sur ses gardes qu'il s'empêcherait de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup; et le plus souvent, aussitôt après avoir communiqué, ou quelquefois en m'approchant du saint Sacrement, je me trouvais dans un tel calme de corps et d'esprit, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semble que dans le même moment que ce divin soleil venait à paraître, il dissipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que des fantômes et des chimères.

D'autres fois une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de notre Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point; n'aie point de crainte*, me mettait dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignais ma joie, et je me plaignais à lui de ce qu'il avait permis que j'endurasse tant de peines; mais en vérité elles étaient bien récompensées par l'abondance des grâces dont il me favorisait ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'âme à l'or qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'était quand on l'y a mis, puisqu'elle est sans doute plus capable de connaître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui semblaient insupportables lui paraissent si légers qu'elle serait prête, s'il le voulait, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevrait; mais hélas! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois j'éprouvais des peines différentes de celles que je viens de dire. Je me trouvais alors dans l'impossibilité de penser ni de désirer rien faire de bon; et mon âme, aussi bien que mon corps, demeurait sans action, et comme entièrement inutile à tout; mais je n'avais pas ces autres tentations et ces inquiétudes dont j'ai parlé: c'était seulement un dégoût de toutes choses, dont je ne savais point la cause.

Je tâchais de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force, et d'une manière languissante: ce qui me fait voir le peu que nous pouvons, lorsque la grâce se cache de nous; et cela ne me donnait pas une grande peine, parce que j'étais bien aise d'entrer par ce moyen dans la connaissance de mon néant.

D'autres fois, quoique je sois en solitude, je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison; mais je sens et je connais cette impuissance, je vois que tout le mal vient de l'entendement, sans que la volonté y participe, puisqu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, et que l'extravagance de cet entendement, qui court comme un furieux çà et là, est si grande, que, quelques ef-

forts que je fisse, il me serait impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en moquer; et voyant par-là quelle est ma misère, j'observe ce qu'il fait, et j'admire que, grâces à Dieu, il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifférentes : je connais alors combien extraordinaire est la grâce que Dieu me fait de tenir ce fou enchaîné pendant qu'il me met dans une parfaite contemplation, et je considère ce que diraient ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon âme en si mauvaise compagnie, et mon désir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur : « Quand sera-ce, Seigneur, que toutes mes puissances seront unies dans la joie de ne s'occuper qu'à publier vos louanges? » « Ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'elles soient plus longtemps divisées, comme si chacune ne pensait qu'à tirer de son côté, sans se mettre en peine des autres. » C'est ce qui me fait si souvent souffrir, et je connais bien quelquefois que mon peu de santé y contribue.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parents; je lui attribue ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, et je ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribue aussi beaucoup.

Comme je ne lisais plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croyais les entendre tous par la connaissance que Dieu m'en donnait, et ainsi n'en avoir plus besoin, je lisais seulement les vies des saints qui me profitaient, ce me semble, en me faisant voir combien j'étais éloignée de la perfection avec laquelle ils servaient Dieu; et j'entrais ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avais d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'était avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvais néanmoins changer d'opinion, quelques efforts que je fisse, et j'en ressentis beaucoup de peine, jusqu'à ce que des personnes savantes, et particulièrement le père Pierre d'Alcantara, me dirent que je devais mettre mon esprit en repos.

Je vois bien qu'encore que Dieu me fasse autant de grâces qu'à plusieurs bonnes âmes, je n'ai pas commencé à le servir, et que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les désirs qu'il me donne, et dans l'amour pour lui, dont il lui plaît de me favoriser; car il me semble que je l'aime; mais je ne saurais voir sans douleur que mes imperfections et mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité, qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal, que je suis seulement les autres; que je ne pense ni au paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort; que je n'ai ni plaisir ni peine; et enfin que je ne suis touchée de rien. L'âme paraît alors semblable à un petit ânon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger, sans presque le sentir, et elle doit, sans doute, être soutenue par de grandes grâces de Dieu, afin de pouvoir, sans se troubler, de-

meurer dans un état si pénible ; mais elle ne comprend rien à la manière dont tout cela se passe en elle.

Il me vient en ce moment dans l'esprit que c'est comme naviguer avec un vent doux et favorable, qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que l'on s'en aperçoive ; au lieu que dans ces autres manières dont j'ai parlé, l'âme connaît aussitôt, par de grands effets, combien elle avance, tant ses désirs sont enflammés, et la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impétuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi, à mon avis, à ces sources que j'ai vu bouillonner sans cesse, et nulle comparaison ne me paraît plus naturelle, parce qu'une âme qui est arrivée à un tel degré, est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours les eaux au-dehors, elle ne peut se contenir en elle-même, mais veut répandre et communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participants de son bonheur, et qu'ils lui aident à publier ses louanges.

Combien de fois me suis-je souvenue, sur ce sujet, de cette eau vive dont notre Seigneur parla, auprès d'un puits, à la Samaritaine ? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Évangile, que dès mon enfance, quoique je n'en compris pas le sens comme je le comprends maintenant, j'en avais toujours une image, avec ces mots : *Seigneur, donnez-moi de cette eau*, et lui renouvelais souvent la même prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir ; car l'âme voudrait, à quelque prix que ce fût, jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre, et j'avoue que quand je ne pourrais y jeter que de la paille, cela ne laisserait pas de me satisfaire, ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même, et quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs quelques images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite, sans confusion, que tout cela est si peu considérable. Que si je fais quelque pénitence, elle me paraît si indigne d'être considérée, qu'à moins que notre Seigneur regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et me moque de moi-même.

Il paraît, par ce que je viens de dire, quelle douleur c'est aux âmes à qui Dieu fait la grâce de brûler du feu de son amour, de se trouver unies à un corps incapable de ne rien faire pour son service ; car quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'appréhension que ce feu ne s'éteigne, et de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ? Ce tourment, quoique délicieux, est si grand, qu'il me paraît qu'il consume l'âme, qu'il la réduit en cendres, et que l'ardeur de ce feu, au lieu de s'amortir, s'augmente encore par l'eau de ses larmes.

Ceux qui sont arrivés à cet état, et à qui Dieu a donné, ou des forces corporelles pour faire pénitence, ou de la science, ou le talent de bien prêcher, de bien conduire et d'attirer les âmes à lui, ne connaissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent, s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine de recevoir continuellement de lui sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit béni à jamais, et que les anges chantent des cantiques à sa gloire ! Ainsi soit-il.

Je ne sais, mon Père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez mandé une seconde fois de ne point craindre de trop m'étendre et de ne rien oublier, j'écris avec vérité et le plus clairement que je puis ce dont il me souvient, et il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudrait, comme je l'ai dit, y employer plus de temps que je n'en ai, et que cela serait peut-être assez inutile.

CHAPITRE XXXI.

Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût les faveurs qu'elle recevait de Dieu ; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés ; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

Après avoir parlé de quelques-unes des tentations intérieures et secrètes du démon, je veux maintenant en rapporter qui étaient presque publiques et que l'on ne pouvait ignorer qui ne vinssent de lui.

Étant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche dans une forme épouvantable ; et parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre ; et il me dit d'une manière à faire trembler, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut ; mais il revint aussitôt, et je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite sur la place où il était, et il n'y est jamais revenu depuis.

Une autre fois il me tourmenta, durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir plus long-temps y résister. Les personnes avec qui j'étais en furent épouvantées, et ne savaient où elles en étaient non plus que moi. J'ai l'habitude, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur que, s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le supporter ; ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

Lorsqu'une fois entre autres je tâchais en cette manière de trouver du

soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à notre Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étaient présentes, et elles ne savaient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance; et elle était telle, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentais, et qui m'était encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos; et je n'osais demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles, et de leur faire connaître d'où cela venait.

J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plutôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination; je l'ai très-souvent éprouvé, et, après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchit tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Église ordonne qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurais dans l'occasion dont je parle ne cessait point, je dis à mes sœurs que, si je ne craignais qu'elle se moquassent de moi, je les prierais de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussitôt, et en jetèrent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparaissait, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvai sans aucune douleur, mais aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre; car considérant combien grand doit être le malheur d'une âme dont le démon est le maître, puisque, lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur notre corps ni sur notre âme, il nous fait tant souffrir lorsque Dieu lui permet de nous tenter, je conçus un nouveau désir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une chose semblable m'arriva, mais elle dura beaucoup moins. J'étais seule, je pris de l'eau bénite, et, après qu'elle eut chassé le démon, deux religieuses, qui n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge, étant entrées, elles sentirent une très-

grande puanteur, telle que serait celle du soufre. Pour moi je ne la sentis point, quoiqu'elles assurent qu'elle dura assez longtemps pour donner loisir de m'en apercevoir.

Une autre fois, étant dans le chœur, je me sentis touchée d'un si violent désir de me recueillir, que je sortis pour éviter que l'on ne s'en aperçût. Les religieuses les plus proches du lieu où je me retirai, y entendirent donner de grands coups; et j'entendais de mon côté comme des personnes qui conféraient ensemble auprès de moi, sans que je puisse rien comprendre à ce qu'elles disaient, tant j'étais occupée de mon oraison. Ainsi je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivait presque toujours, lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me confesse aujourd'hui; il l'a vu dans une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais connaissait seulement la personne qui l'avait écrite.

Un prêtre qui était depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles que j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissait pas durant ce temps, de dire la messe, vint me déclarer sa misère, et me dit qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessait point de celui-là, tant il avait horreur de s'accuser d'un crime si abominable; mais qu'il désirait extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avait pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne à laquelle il me dit qu'il pouvait la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet ecclésiastique me manda qu'il s'était confessé de ce péché, et qu'il y avait déjà quelques jours qu'il n'y tombait plus; mais que le tourment que le démon lui faisait souffrir était si horrible, qu'il lui semblait être en enfer, et qu'il me priait de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très-grande affection, et mes sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger quel était cet ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeait à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations et ses peines, et de permettre que le démon me les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, durant un mois, de très-grands tourments; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus tourmenté par ces esprits des ténèbres; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnaissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvais y avoir contribué était que la créance

qu'il avait que Dieu me faisait beaucoup de grâces lui avait été utile. Il disait que lorsqu'il se voyait pressé de la tentation, il lisait mes lettres, qu'elle le quittait aussitôt, et qu'il n'avait pu voir sans un grand étonnement que ce que j'avais enduré à son sujet avait fait cesser ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et j'aurais de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement, comme je crois que font mes sœurs en cette maison, ont tant de force; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avais demandées en faveur de cet ecclésiastique, et à mes péchés, ce que Dieu permettait que les démons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps, il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étaient prêts à m'étouffer; et après que l'on eut jeté sur eux beaucoup d'eau bénite, j'en vis une grande multitude s'enfuir, comme si on les eût précipités du haut de quelques rochers. Quoique ce me fût, mon père, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte, sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont d'autre pouvoir de nuire que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire, de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire, pour mépriser ces vaines terreurs que les démons tâchent de leur donner, puisque c'est le moyen de rendre tous leurs efforts inutiles, et de mettre l'âme dans une force qui la rend supérieure à eux et comme leur maîtresse. Je pourrais m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours; mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir récité un nocturne dans l'oratoire, lorsque je disais quelques oraisons fort dévotes qui sont à la fin de notre bréviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever; je fis le signe de la croix, et il s'enfuit; mais il revint, et je le chassai encore de la même sorte; ce qui continua, ce me semble, trois fois et jusqu'à ce que j'eusse jeté de l'eau bénite. Je vis en même temps en esprit sortir quelques âmes du purgatoire, à qui il restait peu à souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avait peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne reçussent ce soulagement. Je l'ai vu rarement sous quelques figures; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connaît clairement qu'une chose est, encore que l'on ne l'aperçoive sous aucune forme: et je veux aussi rapporter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la très-sainte Trinité, étant au chœur dans un certain monastère, et dans un ravissement, je vis une très-grande contestation entre des anges et des démons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait; mais on le connut bientôt après, par celle qui arriva entre

des personnes d'oraison et d'autres qui n'en faisaient point; ce qui dura fort longtemps, et apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois, je me vis environnée d'une grande multitude de ces malins esprits; et en même temps une grande lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi, ce qui me fit connaître que Dieu me protégeait pour les empêcher de me nuire, et j'ai connu par des choses qui se sont passées dans moi-même que cette vision était véritable. Ainsi, voyant que, pourvu que nous n'offensions pas Dieu, les démons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne saurais presque les appréhender; et ils ne doivent être retoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me semblait quelquefois, dans les tentations que j'ai rapportées, que ces malheureux esprits réveillaient en moi le souvenir de toutes mes vanités et mes faiblesses passées. Je me recommandais aussitôt à Dieu, et mon plus grand tourment en cela était de m'imaginer que ces pensées ne me revenaient ainsi que parce que j'étais remplie de l'esprit du démon, puisque ayant reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas seulement avoir ces premiers mouvements en des choses qui lui étaient désagréables. Mais mon confesseur me rassurait.

D'autres fois je souffrais une grande peine, et je la souffre encore de me voir estimer par des personnes très-considérables, et de leur entendre dire beaucoup de bien de moi.

Je me représente alors quelle a été la vie de Jésus-Christ et celle des saints, et j'entre dans une telle confusion de voir que je ne marche pas comme eux dans le chemin du mépris et des souffrances, que je n'ose presque lever les yeux vers le ciel, et voudrais me pouvoir cacher à tout le monde. Mais je ne me trouve pas dans la même disposition lorsque l'on me persécute; car, encore que mon corps le sente et le supporte avec peine, mon âme s'élève si fort au-dessus de ces persécutions, que je ne sais comment accorder ces deux choses. Il est si vrai néanmoins que cela se passe de la sorte, qu'il me paraît alors que mon âme est comme sur le trône et voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois trouvée en cet état durant plusieurs jours, et je l'attribuais à la vertu et à l'humilité; mais un savant religieux de l'ordre de saint Dominique m'a fait connaître que c'était une tentation.

L'appréhension de penser que ces faveurs que je recevais de Dieu pouvaient venir à la connaissance de tout le monde, me mettait dans une peine si excessive, que j'aurais de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive; et lorsque les ravissements dont j'ai parlé commencèrent à être si violents, qu'il était hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en aperçût, j'en étais si honteuse, que j'aurais voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'aurait vue.

Étant un jour pénétrée de cette affliction, notre Seigneur me demanda

ce que je craignais, puisque tout ce qui en pouvait arriver était ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât; me faisant ainsi connaître que ceux qui y ajoutaient foi me loueraient, et que ceux qui n'y en ajouteraient point me condamneraient injustement; qu'ainsi je ne devais pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me serait avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étais tourmentée passa jusqu'à un tel excès que je ne voulus sortir du monastère où j'étais, et porter ma dot dans un autre dont l'observance était beaucoup plus étroite, et où j'avais appris que l'on pratiquait de très-grandes austérités. Ce monastère était de notre ordre, et fort éloigné, qui était ce que je cherchais, afin de n'être connue de personne; mais mon confesseur ne voulut pas le permettre. Ces craintes me troublaient beaucoup, et je connus depuis qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit n'est pas véritable. Dieu me l'apprit, et je devais croire fermement que n'y ayant point de bien qui ne vienne de lui, j'avais tort de me plaindre qu'on louât celui qu'il lui plaisait de mettre en moi, puisque non seulement je n'étais point fâchée, mais que je me réjouissais de voir louer les autres des grâces qu'il leur faisait.

Je tombais ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prières particulières à Dieu, pour lui demander de donner la connaissance de mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui. Mon confesseur me défendit de continuer, sans que je pusse néanmoins gagner cela sur mon esprit; et il n'y a pas encore longtemps que quand je voyais une personne qui jugeait avantageusement de moi, je faisais adroitement tout ce que je pouvais pour lui faire remarquer mes fautes, et me sentais par ce moyen fort soulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte; et je vois bien à cette heure, que cela ne procédait pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Plusieurs personnes me venaient voir; et je les trompais toutes, tant elles s'en allaient persuadées qu'il y avait quelque bien en moi. Je n'avais pas néanmoins ce dessein; et je crois que Dieu l'a permis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes confesseurs, de semblables choses, à moins que de le croire nécessaire, et j'en aurais fait un grand scrupule.

Je conçois bien maintenant que ces craintes, ces peines et cette prétendue humilité, sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifiée, puisqu'une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu n'est pas plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle, à cause que Dieu lui fait connaître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon, qu'elle s'abandonne entièrement à sa conduite, lorsqu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, et qu'elle se prépare à la persécution, sachant qu'elle est inévitable au temps où nous som-

mes, à ceux qui sont favorisés de semblables grâces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts sur leurs actions : au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre ; mais cette crainte que j'avais, au lieu d'être bonne et procéder d'une véritable humilité, n'était qu'un défaut de courage, puisqu'une âme que Dieu permet être ainsi exposée à la vue du monde doit se préparer à être martyr du monde et n'attendre de lui que la mort, si elle ne se résout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime et qu'il aime.

Certes, je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien ; et qu'ainsi à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyr, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur toute particulière ne nous accorde cette grâce. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut, ils aperçoivent de mille lieues loin les moindres fautes qu'elle commet, et considèrent en elle-même, comme une faute, ce qui peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils auraient commis cette faute s'ils avaient été en sa place. Ils voudraient que dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au-dessus et les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudrait qu'elles volassent, et que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints l'ont été après avoir été confirmés en grâces ?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, et en même temps de s'affliger de ce que plusieurs âmes tournent en arrière, manquent de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je crois qui me serait arrivé, si Dieu par son infinie miséricorde ne m'eût soutenue ; et la suite de cette relation vous fera voir, mon Père, que jusqu'à ce qu'il lui ait plu de me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber et me relever. Je voudrais pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être déjà servie de cette comparaison ; mais elle est si propre à mon sujet, que j'ai cru en devoir user encore, ne pouvant attribuer à une autre cause la peine que je vois souffrir à tant de per-

sonnes. Comme elles commencent par de grands désirs de servir Dieu, une grande ferveur et une grande résolution de marcher dans la voie étroite, et que quelques-unes ont même, quant à l'extérieur, renoncé à tout pour ce sujet, lorsqu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, et élevées par les grâces dont Dieu les favorise à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, et qu'elles lisent dans des livres d'oraison et de contemplation des moyens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent et perdent courage.

Ces moyens sont de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous, que l'on soit plus aise que l'on en dise du mal que du bien, de ne point tenir compte de l'honneur; de se détacher de ses parents et de fuir au lieu de désirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison et plusieurs autres choses semblables, que Dieu seul, à mon avis, peut nous donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations, elles me paraissent surnaturelles. Mais ces âmes, au lieu de s'affliger et de perdre ainsi courage, doivent au contraire tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, et se promettre qu'il accordera à leurs prières de changer leurs désirs en des actions, pourvu qu'elles fassent de leur côté, tout ce qui dépend d'elles, sans jamais désespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une grande expérience de cela, j'en dirai quelque chose, mon Père, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis cette vertu, on ne doit point se persuader de l'avoir, si elle n'a été éprouvée par son contraire. Nous devons toujours, dans cette vie, être sur nos gardes, parce que nous retombons bientôt, si la grâce ne nous est entièrement donnée pour nous faire connaître le néant des choses du monde, et que l'on y est toujours exposé à mille périls. Il me paraissait, il y a peu d'années, que non seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient à charge; et il était vrai que j'avais peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoique je l'eusse tant aimée auparavant, et qu'elle fût meilleure que moi, je demeurais seule le plus que je pouvais, parce que la différence de nos conditions (elle était mariée, et moi religieuse) ne pouvait nous fournir une matière agréable d'entretien. Néanmoins je sentis que ses peines me touchaient davantage que n'auraient fait celles d'une autre personne qui ne m'aurait pas été si proche, et je connus par là que je n'étais pas si détachée que je le croyais, mais que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont notre Seigneur avait commencé de me favoriser; j'ai toujours depuis, par son assistance, tâché de le pratiquer.

DU MÉPRIS DE L'HONNEUR.

Lorsque Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons

tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme par exemple, en ce qui regarde l'honneur; car, croyez-moi, mon Père, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés qui ne le sont pas. Il faut principalement en cela se tenir toujours sur ses gardes, sans jamais se relâcher; et, pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre, et il n'y a point d'effort joint à la prière que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter cet obstacle à notre avancement, puisqu'il est si grand que je ne saurais assez m'étonner du mal qu'il cause; et l'on doit m'en croire. Je connais des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne peut les considérer sans admiration: « D'où vient donc, mon Dieu, qu'elles tiennent encore à la terre; et s'é-
« tant entièrement consacrées à votre service, qui les empêche d'arriver
« au comble de la perfection! » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur, sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire sur ma parole que, si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre, puisque ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus, elle le rongera de telle sorte, que non seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais qu'elle l'empêchera de profiter, ainsi que les autres plantes qui en sont proches, parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en détruit toute l'harmonie, et qui, nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents? et pouvons-nous douter que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paraît nous être dû? Mais, me dira quelqu'un, je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de si simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je met-

tais dans le feu, n'étant pas capable de davantage; mais Dieu est si bon qu'il reçoit tout; et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligente que j'étais affectonnée à de vaines occupations: d'autres novices auraient pu m'en instruire, et ma vanité ne me permettait pas de le leur demander, de peur de leur faire connaître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devais me vint dans l'esprit. Mais, quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite; car, sur le moindre doute que j'avais, je m'adressais aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savais mal le chant, et j'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient, et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte, qu'il me faisait manquer encore davantage. Enfin je résolus de dire que je ne le savais pas, lorsque je ne le savais qu'imparfaitement; et cela ne me donnait pas d'abord peu de peine; mais je le faisais après avec joie; et, quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurais en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien, comme il paraît bien que je ne suis rien moi-même, puisqu'elles me donnaient de la peine, ne laissent pas peu à peu de produire de bons effets, parce que, étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité, voyant que j'étais la seule de toutes les sœurs qui ne s'avancât point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été très-imparfaite, je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et je me représentais de servir en cela des anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment, et j'en eus une grande honte, désistant qu'on l'ignorât non par une véritable humilité, mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considérable.

« Quelle confusion ne dois-je pas avoir, mon Sauveur, de ce qu'étant
 « si imparfaite, je rapporte ces petites marques de mon affection pour
 « vous, qui ne sont que comme des grains de sable mêlés de terre et
 « enveloppés de mille défauts, à cause que l'eau de votre grâce ne les
 « avait pas encore arrosés et purifiés. Mais, mon Créateur, après avoir
 « reçu tant de faveurs, et étant aussi mauvaise que je le suis, oserais-je
 « dire avoir fait quelque chose pour votre service qui fût tant soit peu
 « considérable? Je ne sais, mon Dieu, comment je puis résister à la
 « douleur que cette pensée me donne, ni comment ceux qui liront ceci
 « pourront ne pas m'avoir en horreur, en voyant qu'après avoir si mal

« reconnu de si grands bienfaits, j'ai rapporté ces petits services que je
 « vous ai rendus, comme s'ils venaient de moi, et que ce ne fût pas vous-
 « même qui en fussiez la cause et la source. J'en meurs de honte, mon
 « Sauveur ; mais n'ayant rien de meilleur à dire, j'ai cru devoir ne pas
 « les faire, afin que ceux qui sont si heureux que de faire de grandes
 « actions de vertu, se fortifient dans l'espérance d'en être récompensés,
 « en considérant que les miennes, quelque indignes qu'elles soient, ne
 « vous ayant pas été désagréables, ils ont sujet de se promettre beaucoup
 « des leurs. Que votre divine majesté veuille, s'il lui plaît, me faire la
 « grâce de ne pas demeurer toujours dans ces commencements, mais de
 « m'avancer dans son service. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXXII.

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de Saint-Joseph. Elle commence de s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

Longtemps après que notre Seigneur m'eut fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvais en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telles que serait celle d'un four fort bas fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement ; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment était si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grande peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés ; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors,

joint à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles ; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui lui voudrait ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connaissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénétrèrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle notre Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait ; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée ; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé, quoique pas aussi souvent que d'autres auraient pu le faire, parce que Dieu ne me conduisait pas par le chemin de la crainte des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés avec les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je

considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre grâce à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles et épouvantables peines dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paraissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors ; et je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étais point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comme je pouvais trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisaient dans un si horrible précipice. « Soyez à jamais béni, mon Dieu, d'avoir fait voir que vous
« m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même, en me délivrant
« tant de fois de cette affreuse prison dans laquelle je rentrais contre
« votre volonté. »

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de luthériens que le baptême avait rendus membres de l'Église, se perdre malheureusement, et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourments. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans en être touchés de compassion, et ne pas ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a point de proportion entre celles qui finissent avec la vie et celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre !

Je ne saurais donc trop désirer, puisque cela est de la dernière importance, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous assister de sa grâce ; et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, qu'encore que, toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on ne compte pour rien dans le monde, que Dieu me fit la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies ; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avaient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connaître que quelques terribles que fussent ces tourments, je méritais d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à toute heure dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à

l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et le porter à l'assister comme il m'a assistée? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes et les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissait pas d'être dans l'agitation; mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causait nulle inquiétude. Il est évident qu'elle procédait de Dieu, et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'était nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais.

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé, et que plusieurs des religieuses servissent Dieu fort fidèlement, il était si pauvre, qu'il arrivait souvent qu'elles en sortaient pour aller passer quelque temps chez leurs parents, où elles vivaient avec une grande honnêteté et religieusement. On n'y observait plus la première rigueur de la règle; c'était seulement une règle mitigée en vertu d'une bulle du pape, ainsi que dans tout le reste de l'ordre; et je m'y trouvais fort à mon aise à cause que la maison est belle et spacieuse; mais ces fréquentes sorties me donnaient de la peine, parce que quelques personnes qui étaient bien aises de m'avoir en leur compagnie, et à qui nos supérieures ne pouvaient rien refuser, les importunaient si souvent de me permettre de sortir, que l'obéissance m'obligeait à demeurer peu dans mon monastère; et je crois que le démon y contribuait, afin d'empêcher nos sœurs de profiter de la part que je leur faisais des instructions que me donnaient ceux avec qui je communiquais.

Les choses étant en cet état, une personne me dit et à quelques-unes de nos sœurs, que si nous étions dans la disposition de vivre comme les religieuses déchaussées, on pourrait fonder un monastère. Cette proposition se trouvant conforme à mon désir, j'en conférai avec cette dame veuve dont j'ai parlé, qui était tant de mes amies et dans les mêmes sentiments que moi. Elle commença aussitôt à travailler au moyen de fonder ce monastère en lui donnant un revenu; et je vois bien maintenant qu'il n'y avait guère d'apparence d'y réussir; mais le désir que nous en avions nous la faisait paraître possible. D'un autre côté, je me trouvais très-bien dans la maison où j'étais, et avais une cellule qui me plaisait fort; ce qui me faisant balancer, je résolus avec cette dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

Un jour, après avoir communiqué, Dieu me commanda expressément de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère; m'assura qu'il réussirait et qu'il y serait beaucoup servi; il me dit qu'il voulait qu'on lui donnât le nom de saint Joseph; que ce saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que Jésus-Christ ne nous abandonnerait point; que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'il n'y fût point servi: car que serait-ce que le monde s'il n'y avait point de religieux? que je rapportasse cela à mon confesseur, et lui disse de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner.

Cette vision me fit une telle impression, et Dieu me parla d'une manière si puissante que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui. Elle ne laissa pas néanmoins de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux et de contradictions que je rencontrerais dans l'exécution d'une entreprise qui éprouverait sans doute de grandes difficultés. Je me trouvais d'ailleurs, comme je l'ai dit, très-contente et en grand repos dans la maison où j'étais; et encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avait été ni avec une résolution déterminée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ainsi je balançais sur ce que j'avais à faire; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que, ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur, et lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'était passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein; mais voyant peu d'apparence, à ne juger les choses qu'humainement, qu'il pût réussir, à cause que cette dame, mon amie, qui devait principalement y travailler, avait très-peu de moyen d'y contribuer, il me dit de le proposer à mon supérieur et de faire ce qu'il m'ordonnerait. Je lui obéis, et parce que je ne traitais point avec ce supérieur de ces visions, ce fut cette dame, et non pas moi, qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, et l'assura qu'il consentirait à l'établissement du monastère. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, et diverses raisons firent résoudre qu'il n'y aurait jamais plus de treize religieuses. Avant que d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux père Pierre d'Alcantara, pour l'informer de l'état des choses; il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de notre dessein ne commença pas plus tôt à se répandre, que je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet de la risée de tout le monde: on me faisait passer pour une extravagante qui ne pouvait rester dans un monastère où elle était si à son aise, et l'on ne traitait pas moins indignement ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que faire non plus qu'elle, parce qu'il me

semblait qu'ils avaient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister; il me consola, me fortifia, et me dit : *Que je devais connaître par là ce que les saints ont souffert pour fonder les religions; que les traverses que j'avais rencontrées jusqu'alors n'étaient rien, en comparaison de celles auxquelles je devais me préparer; mais que je n'en fusse point en peine, et que je fisse entendre à ma compagne certaine chose qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets, et je ne pus voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreraient dans l'exécution de notre entreprise, quoiqu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passaient pour des gens d'oraison, qui non seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie.

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dans notre monastère furent si grands, que notre provincial ne croyant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposait de donner ne suffirait pas, et que l'opposition que l'on faisait à cet établissement était trop grande pour pouvoir la surmonter. Il me paraissait qu'il avait raison; et ainsi, lorsque nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon père nous était contraire. J'en fus à mon particulier fort touchée, parce que son approbation m'aurait mise à couvert de tout ce que l'on pouvait dire contre moi. Et quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle n'abandonnait ce dessein, comme y étant obligée en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que notre provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on était persuadé que cette affaire n'était qu'une rêverie que nous nous étions mise dans la tête, cette dame en avait informé un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, qui passait pour l'un des plus savants de sa compagnie; elle lui avait dit quel était le revenu qu'elle donnait de son patrimoine pour fonder cette maison, et l'avait prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularités de notre dessein, elle ne lui avait point parlé de la révélation que j'avais eue, et lui avait seulement exposé les raisons qui n'avaient rien de surnaturel, parce que je désirais qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon père demanda huit jours pour y penser, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je répondis affirmativement : mais encore que je parlasse de la sorte et qu'il me semblât que je disais vrai, ie demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était encore plus grande que la mienne, rien de tout ce qu'on lui aurait pu dire n'étant capable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crusse, comme je l'ai dit, qu'il ne

pouvait manquer de réussir, et que je fusse persuadée que la révélation que j'avais eue venait de Dieu, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle se trouverait conforme à la sainte Écriture et aux lois de l'Église, que nous sommes obligés de suivre : et ainsi, si ce savant religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu, continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serais départie à l'heure même, et aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'ayant appris que tout le monde s'était élevé sur cela contre nous, et un gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était ridicule, et avait résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour nous porter à y renoncer ; mais que, lorsqu'il était prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention, et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devons point perdre de temps pour travailler à l'exécuter ; il nous instruisit de la manière dont nous devons nous y conduire, et ajouta qu'encore que le revenu que l'on y affectait ne suffit pas, il fallait se confier en Dieu sans laisser pour cela de passer outre, et qu'il s'offrait de répondre aux difficultés de ceux qui s'opposeraient à notre dessein : ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous assister.

Cette réponse nous consola beaucoup, ainsi que de voir que des personnes très-vertueuses, qui auparavant nous étaient contraires, commençaient fort à s'adoucir, et que quelques-unes même nous assistaient, entre lesquelles était ce saint gentilhomme dont j'ai parlé, parce que s'avancant toujours de plus en plus dans une haute perfection, quoiqu'il prévit les grandes difficultés qui se rencontreraient dans le nouvel établissement, comme il le voyait entièrement fondé sur l'oraison, cela lui faisait croire que Dieu nous en avait inspiré la pensée. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne l'ait porté à nous aider, de même que cet ecclésiastique dont j'ai parlé au commencement ; car il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister, et c'était un homme si saint qu'il était le sujet de l'admiration de toute la ville, où il paraissait visiblement que Dieu l'avait établi pour le salut de plusieurs.

Les choses étant en ces termes, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle était commode, mais fort petite, aussi bien que notre revenu, et je ne m'en mettais point en peine, à cause que Notre-Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je pourrais, et que je verrais ensuite ce qu'il ferait, je ne pouvais douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.

CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et, la trouvant trop petite, veut en avoir

une autre ; mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparaît et lui promet de l'assister. La très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries.

Ainsi, l'affaire étant prête à se conclure, et le contrat devant se passer le lendemain, notre provincial changea d'avis. Je crois que ce fut par un mouvement de Dieu, comme les suites l'ont fait voir, et que son infinie bonté, touchée de tant de prières que l'on faisait pour ce sujet, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre manière. Notre supérieur ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur me commanda de ne pas penser davantage à cette affaire : et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite jusqu'à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'était une rêverie de femme : les murmures s'augmentèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon provincial ; et tout le monastère me voulait mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les sœurs disaient que c'était un affront que je leur faisais ; que rien ne m'empêchait d'y servir Dieu comme faisaient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paraissait bien que je n'avais point d'affection pour la maison, et que j'aurais mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoutaient qu'il me fallait mettre en prison, et le nombre de celles qui m'excusaient, en quelque sorte, était très-petit. Je demeurais d'accord qu'elles avaient raison en plusieurs choses, et leur rendais quelquefois compte de ma conduite ; mais je n'osais pas leur dire le principal, qui était que je n'avais fait qu'obéir au commandement de Dieu ; et ainsi je demeurais le plus souvent dans le silence.

D'autres fois Dieu me faisait la grâce de ne sentir pas plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eue à cœur, et n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir ; mais on ne pouvait le croire, ni même mon confesseur et les personnes d'oraison avec qui je communiquais, tant ils étaient persuadés du contraire ; et comme ma conscience ne me reprochait point d'avoir rien oublié de ce qui pouvait dépendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avait commandé, et que je ne pensais pas être obligée à autre chose, je demeurais tranquille et contente dans la maison où j'étais, quoique croyant toujours fermement que ce dessein s'exécuterait, encore que je ne visse ni quand, ni par quel moyen cela pourrait être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon confesseur m'écrivit d'une manière qui donnait sujet de penser qu'il était persuadé que j'avais agi contre son ordre ; et je pense que Notre-Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrais celle de me voir affligée par celui de qui j'attendais le plus de consolation. Cette lettre portait que je pouvais maintenant connaître, par ce qui était arrivé, que tous ces beaux desseins que je faisais n'étaient qu'une rêverie, et que je de-

vais changer de conduite sans en plus parler, puisque je voyais le scandale que cela avait causé, et d'autres choses semblables toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avait été tout le reste ensemble. Je m'examinai pour voir si j'avais été si malheureuse que de donner, par ma faute, sujet à quelqu'un d'offenser Dieu, et je me représentai que si ce que je prenais pour des visions n'était que des illusions du démon, mon oraison ne pouvait donc passer que pour une chimère, et que j'étais misérablement trompée et perdue. Ainsi je me trouvais dans une affliction incroyable, et toute troublée. Mais comme Notre-Seigneur n'a jamais manqué de me consoler et de m'encourager dans mes peines, dont je pourrais rapporter diverses preuves, si cela était utile, il me dit de *ne point me tourmenter de la sorte, puisque, bien loin de l'avoir offensé en cette occasion, je lui avais rendu un grand service, et que j'obéis à ce que mon confesseur m'ordonnait, en cessant de parler de cette affaire, jusqu'à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre.* Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme, et me donnèrent tant de joie, que je ne comptai pour rien toute la persécution que l'on me faisait.

Notre-Seigneur me fit connaître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service, car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirais, que j'en étais épouvantée; et c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de désirer de souffrir toujours. Lorsque je me trouvais dans cette joie, on s'imaginait qu'au contraire j'étais dans une grande confusion, et fort honteuse d'avoir si mal réussi dans mon dessein; ce qui aurait été véritable, si Dieu ne m'eût assistée et favorisée par des grâces si extraordinaires. Ce fut en même temps que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu, et ces grands ravissements dont j'ai parlé; mais je n'en dis rien à personne.

Ce saint religieux dominicain ne croyait pas cependant moins fermement que moi que l'affaire réussirait; et, parce que je n'en voulais point entendre parler, de peur de désobéir à mon confesseur, il se contentait d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans ce dessein, d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le diable commença aussitôt à faire savoir que j'avais eu, sur cela, quelque révélation, et l'on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, et que je devais craindre que l'on me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne saurais jamais avoir sujet de rien appréhender en ce qui regarde la foi, puisque, si j'avais mille vies, je serais toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Écriture sainte et des cérémonies de l'Église. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine; que je serais bien malheureuse si j'avais sujet de craindre l'inquisition, et que si je sentais quelque chose en moi qui

dût me la faire appréhender, je me présenterais moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusait faussement, Dieu me justifierait et m'en ferait tirer de l'avantage.

J'ouvris ensuite entièrement mon cœur à ce bon père dominicain, qui avait tant d'affection pour moi, et qui était si savant, que je pouvais sans crainte compter sur ce qu'il me dirait. Je lui rendis compte, le plus clairement qu'il me fut possible, de ma manière d'oraison, de toutes les visions que j'avais eues, et des grâces si extraordinaires que Dieu me faisait, et je le priai de me dire, après avoir bien examiné toutes ces choses, s'il trouvait qu'il y eût rien de contraire à l'Écriture sainte. Il m'assura que non, et j'ai sujet de croire que cette connaissance que je lui donnai de ce qui se passait en moi lui fut utile; car, bien qu'il fût déjà fort vertueux, il s'appliqua depuis beaucoup plus à l'oraison, et se retira, pour ce sujet, dans un monastère de son ordre, bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, et n'en sortit que lorsque l'obéissance l'y obligea, par le besoin que son ordre avait ailleurs d'un homme d'un si grand mérite. Il sentit beaucoup de chagrin de ce qu'on l'arrachait de sa solitude, et j'en fus aussi fort touchée, à cause qu'il m'était fort nécessaire; mais je n'aurais eu garde de m'y opposer, quand je l'aurais pu, parce que Dieu me fit connaître l'avantage qu'il en tirerait, en me disant : *Que je me consolasse, puis-qu'il marchait sous la conduite d'un bon guide.* En effet il se perfectionna encore de telle sorte dans cet éloignement, qu'il me dit, à son retour, qu'il ne voudrait, pour rien au monde, l'avoir évité; et je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce saint religieux ne me rassurait et ne me consolait auparavant que par ses lettres, il me rassurait et me consolait alors par la connaissance que Dieu lui donnait des choses surnaturelles; et il le ramena justement dans le temps où nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastère que sa divine majesté voulait que nous établissions.

Je demurai, durant cinq ou six mois, dans le silence, sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, et sans que Dieu m'en fit rien connaître. Je n'en comprenais point la cause; mais je ne laissais pas d'être toujours très-persuadée que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le recteur de la compagnie de Jésus s'en étant allé, Notre-Seigneur permit que celui qui le remplaça fût un homme d'un bon esprit, fort spirituel, savant et courageux; ce qui vint fort à propos, parce que mon confesseur n'étant pas supérieur, et n'y ayant point de compagnie où les supérieurs soient si absolus que dans celle-là, quoiqu'il connût mes dispositions, et qu'il eût un grand désir de mon avancement, il n'osait, en plusieurs rencontres, suivre ses lumières pour le procurer, et ce ne m'était pas une petite peine de le voir gêné de la sorte; mais je ne laissais pas de lui obéir ponctuellement.

Étant un jour fort touchée de ce qu'il me semblait que ce bon père,

mon confesseur, n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, et que cette peine finirait bientôt*. Je crus que la fin de ma vie s'approchait, et je me trouvais si consolée, que je ne pouvais y penser sans en ressentir de la joie; mais la suite me fit voir que c'était de l'arrivée du père recteur que Notre-Seigneur entendait parler; car il ne fut pas plus tôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais eue depuis, parce que cet excellent religieux se trouva éloigné de vouloir tenir le père ministre, mon confesseur, dans une telle contrainte, qu'il lui dit que, n'y ayant rien à craindre, il devait me consoler, et, au lieu de me conduire d'une manière si dure, laisser agir l'esprit de Dieu, dans ces transports si violents, qu'il semblait quelquefois que mon âme pouvait à peine respirer.

Ce père recteur vint me voir : mon confesseur m'ordonna de lui ouvrir entièrement mon cœur, et j'avais une incroyable répugnance à parler de ces choses surnaturelles; mais en entrant dans le confessionnal, je sentis dans moi je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter, ni faire comprendre par aucune comparaison, de quelle sorte cela se passait; tout ce que je puis dire, c'est que ce fut une joie spirituelle, et une certaine connaissance que j'eus que cette personne m'entendrait, et que mon esprit avait du rapport avec le sien, sans néanmoins en savoir la raison, sans que je lui eusse jamais parlé, sans que l'on m'eût parlé fort avantageusement de lui, ni que je le connusse en aucune sorte. Il a bien paru depuis que je ne me trompais pas, sa communication m'ayant été très-utile, parce que sa conduite est si propre aux âmes déjà avancées dans le service de Dieu, qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas, il les fait courir; sa divine majesté lui ayant accordé, entre autres dons, un talent très-particulier pour les porter à un véritable détachement et à la mortification. Je n'eus pas plus tôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir, et que je connus que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup, et, peu de temps après que j'eus communiqué avec lui, Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastère, et d'en dire les raisons à ce bon père et à mon confesseur, avec tant de force, qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui pussent me donner sujet de craindre, ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'était pas si nécessaire pour le père recteur, parce que, considérant attentivement tout ce qui s'était passé, il ne pouvait douter que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après avoir bien délibéré, ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise; et mon confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir; mais ce pouvoir était si petit, et j'étais si peu secondée, qu'il aurait fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerais. Nous résolûmes de tenir la

chose extrêmement secrète, et je fis ensorte qu'une de mes sœurs, qui ne demeurait pas dans la ville, achetât et fit accommoder la maison, avec l'argent qu'il plut à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seraient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnait point le désir que j'avais, d'un côté, de ne rien faire de contraire à l'obéissance, et de l'autre, la certitude où j'étais de ne pouvoir en parler à mes supérieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avait encore été, et même sans la ruiner entièrement!

Ainsi j'eus des peines incroyables à trouver cet argent, à traiter du prix de la maison, et à la faire accommoder, parce que personne ne me soulageait dans la plupart de ces embarras, quoique ma compagne fit tout ce qu'elle pouvait; mais ce qu'elle pouvait était peu de chose. Elle prêtait seulement son nom et son entremise; tout le poids de l'affaire tombait sur moi, et je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvais quelquefois si accablée, que je disais à Dieu: « Seigneur, pourquoi me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles? Que si, n'étant qu'une femme, au moins j'étais libre! mais je suis liée en tant de manières, sans argent, et sans savoir où en prendre ni pour les bulles, ni pour tout le reste! Que puis-je donc faire, mon Sauveur? »

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avais pas le moyen de rien donner aux ouvriers, et que je ne savais plus que faire, saint Joseph, mon véritable patron et protecteur, m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Ainsi je conclus le marché, encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait trop petite; en effet elle l'était tellement que je ne voyais pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurais bien voulu en acheter une autre petite qui la joignait; mais l'argent me manquait. Lorsque après avoir communiqué, j'étais dans cette peine, Dieu me dit: *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez?* et il ajouta d'une manière d'exclamation: *O délicatesse des créatures! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer!* Je demurai épouvantée, je connus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre, et qu'elle ne fut pas malsaine; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allais communier, elle m'apparut tout éclatante de beauté, me dit de prendre courage pour achever ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle; et ses promesses ont été suivies des effets; car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à

vivre ; et, ce qui est encore beaucoup plus important, elle a peu à peu tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes ; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte, par l'autorité du pape, que l'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande sainte la grâce que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais !

Étant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans un monastère de saint Dominique, où j'avais fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entrai aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvai presque hors de moi-même : je m'assis, et ne pus, ce me semble, entendre la messe, ni voir lever la sainte hostie, ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtait d'une robe très-blanche et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait ; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère, que Dieu y serait très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me ferait souffrir quelque peine ; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeraient, et que son fils avait promis de ne point nous abandonner ; que pour marque de la vérité de ces promesses, elle m'en donnait ce gage : et il me sembla qu'en achevant ses paroles, elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur était attachée. Cet or et ces pierreries surpassaient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on saurait s'imaginer ; et la blancheur de la robe était si merveilleuse, que celle qui paraît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passerait que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, et je connus seulement qu'il y était, comme j'ai dit ailleurs que l'on connaît les choses dans les visions qui ne nous les représentent pas visibles. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse ; et n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurais avec elle, j'aurais voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle,

remonter au ciel, accompagnés d'une grande multitude d'anges; et je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude, mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, et si recueillie en oraison, que je demeurai, durant quelques moments, comme hors de moi, sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlais du désir de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu, et cette vision produisit de tels effets dans mon âme, que je ne pus douter qu'elle ne vint de lui, quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette reine des anges me dit touchant l'obéissance, parce que ce m'était une grande peine de ne pouvoir la rendre à mon ordre, dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avait défendu, m'en avait fait entendre les raisons, et m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, avec assurance que nous en recevions une réponse favorable; ce qui réussit en la manière qu'il lui avait plu de me le dire.

Il était besoin aussi, comme on le verra par la suite, de la permission de l'évêque, et je ne le connaissais pas, ni ne savais dans quelle disposition il était; mais Dieu lui inspira tant de bonté et d'affection pour cette maison, qu'elle en a senti les effets dans le besoin qu'elle a eu de son assistance et de sa protection, pour la mettre en l'état où elle est malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtint du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu, et la rassure dans le doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir.

J'avais un extrême soin de tenir l'affaire secrète; mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connaissance; les unes croyaient, les autres non; et j'appréhendais extrêmement que notre provincial ne la sût, parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage, j'aurais tout abandonné. Voici de quelle sorte Notre-Seigneur y pourvut: A vingt lieues du lieu où j'étais, une dame de grande qualité perdit son mari, et son extrême affliction la réduisit en tel état que l'on craignait pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse, et Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi, pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sachant que la clôture du monastère où j'étais n'était pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir pour cela chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre provincial, qui était extrêmement de ses amis, et qui était alors fort éloigné d'elle. Il m'envoya aussitôt une obéissance pour l'aller trouver avec une religieuse de mes compagnes. Je reçus cet ordre la veille de

Noël, et connaissant ma misère, j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi, que cela passa jusqu'à m'inquiéter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, et tombai dans un grand ravissement qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors *de partir sans écouter les raisons que l'on me représenterait pour m'en détourner; qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voyage, ces souffrances tourneraient à sa gloire, et qu'il était besoin pour l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon se préparait à faire jouer de grands ressorts lorsque le provincial serait venu, mais que je ne craignisse rien, qu'il m'assistait.* Je demeurai fort encouragée et fort consolée, et rendis compte de tout au père recteur. Il me dit que je ne devais pas manquer d'aller; et d'autres me disaient au contraire que je m'en gardasse bien; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que ce que j'avais à faire était d'écrire au père provincial.

Dans cette contrariété d'avis, je suivis celui du père recteur, qui était conforme à ce que Dieu m'avait fait entendre dans l'oraison, et je partis sans crainte, mais avec une très-grande confusion de ce que l'on était si trompé dans la bonne opinion que l'on avait de moi, et je priais extrêmement Dieu de m'assister. Comme il y avait au lieu où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus, cela me consolait fort, parce qu'il me semblait qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrais être en quelque assurance.

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause que son affliction l'avait réduite en un état déplorable: Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette dame vivait dans une telle crainte de Dieu, et avait tant d'excellentes qualités, que sa vertu suppléait à mes défauts. Elle conçut une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnait beaucoup pour elle; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitait, m'était une croix si pesante et m'obligeait à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenais toujours sur mes gardes. Dieu, de son côté, prenait soin de moi; il me fit de très-grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnait un tel mépris de toutes choses, que plus elles paraissaient élevées, moins elles me semblaient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversais fussent de si grande condition, que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je vivais avec elles comme si elles eussent été mes égales, et je ne dissimulais point à celle chez qui j'étais combien je m'estimais heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lorsque je considérais que, bien qu'elle fût fort vertueuse, elle ne laissait pas d'être sujette, aussi bien que moi, à ses passions et à ses faiblesses, je tenais encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et des soins d'autant

plus grands que, plus elle est élevée, plus elle tient esclave afin de ne rien faire que de conforme à sa condition, et tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne pas leur permettre de manger aux heures qu'elles voudraient, parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre; et quel désordre n'y a-t-il pas dans ces maisons? Cette dame était l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère, que très-peu sans doute lui ressemblent. Je ne pouvais néanmoins, et ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissait contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques, quoiqu'ils ne soient pas méchants, quelle confiance y peut-on prendre? elle ne saurait parler à l'un plus qu'aux autres, et lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie et la haine de tous les autres; et cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de seigneur et de maître à ces personnes qui sont esclaves de tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus dans cette maison ces domestiques dont je parle s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir: mais cela n'empêcha pas que j'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame m'é témoignait. Ils s'imaginaient peut-être que je prétendais en tirer de l'avantage; et Dieu voulait que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisait, afin que mon âme, au lieu d'en recevoir du préjudice, en profitât comme elle fit par sa grâce.

Il arriva alors en ce lieu-là un religieux de grande considération que j'avais connu plusieurs années auparavant; et comme j'entendais la messe dans un monastère de son ordre, qui était proche de la maison de cette dame, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu, me fit naître le désir de savoir l'état de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller le trouver; mais considérant ensuite de quoi je me mêlais, je me remis, et cela m'arriva trois fois. Enfin mon bon ange fut le plus fort, je fis appeler ce bon père, et il vint me parler dans le confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos dispositions intérieures, et je lui dis que j'avais souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui déclarer; je lui répondis qu'elles étaient telles, et d'une telle nature, que je ne pouvais lui dire. Il me répartit que puisque ce père dominicain dont j'ai parlé les savait, il était tant son ami, qu'il était sûr qu'il ne les lui cacherait pas, et qu'ainsi il ne m'en parlerait pas davantage.

Il ne fut pas néanmoins en son pouvoir de s'empêcher de m'en

presser encore, ni au mien de lui refuser. Ainsi, au lieu que je ne pouvais auparavant parler de semblables choses sans me faire une grande violence et en avoir beaucoup de confusion, non seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entièrement mon cœur sous le sceau de la confession, et quoique je l'eusse toujours regardé comme un homme de fort grand esprit, il me parut encore plus habile que je ne l'avais cru, et je ne pouvais me lasser de considérer les services qu'il serait capable de rendre à l'Église, si, se donnant entièrement à Dieu, il ne pensait qu'à bien employer les grands talents qu'il avait reçus de lui. Car il y a déjà quelques années qu'aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent, est si grande, que je ne saurais m'empêcher de presser, et si cela peut se dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me pria de le fort recommander à Notre-Seigneur, et cela n'était pas nécessaire puisque je n'avais autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avais accoutumé de faire oraison. Là, étant fort recueillie, je commençai à prier Dieu dans des termes qui auraient pu me faire passer pour une stupide, et il m'arrive souvent, quand je suis en cet état, de ne savoir ce que je dis, parce que c'est alors l'amour qui parle, et que l'âme se possède si peu, qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu et elle, à cause que l'affection qu'elle sait qu'il lui porte fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s'imagine d'être transformée en lui, et qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient dans la pensée. Ainsi il me souvient qu'après avoir demandé à Dieu avec beaucoup de larmes de vouloir rendre ce religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crusse, je le souhaitais encore meilleur, je lui dis tout naïvement : « Vous ne sauriez, Seigneur, me refuser cette grâce, puisqu'il est digne d'être du nombre de vos amis. »

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature que je suis lui parle avec tant de hardiesse ! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'intention d'ou elles procèdent.

Il me souvient aussi que durant mes prières de la même nuit, je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse, par le doute de savoir si j'étais en grâce; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais de mourir pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorais si j'étais morte ou vivante, la mort me paraissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes péchés dans la disgrâce de Dieu. Lorsque j'étais si pressée de cette peine, que fondant tout en larmes, je lui demandais de vouloir me préserver d'un tel

malheur, j'entendis une voix qui me dit *que je devais me consoler et m'assurer d'être en grâce, puisqu'un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me faisait et des sentiments tels que je les avais, ne s'accordaient pas avec le péché mortel.* Ces paroles me firent espérer avec beaucoup de confiance que Dieu m'accorderait ma demande, et la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. Cela me mit en grande peine, ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables commissions, principalement ne sachant de quelle sorte ce religieux recevrait ce discours, et s'il ne se moquerait pas de moi. Enfin, ne pouvant résister à ce commandement, il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterais; mais j'en avais tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avais à dire, je l'écrivis et donnai le papier à ce religieux. Les effets firent connaître que cet ordre venait de Dieu; car ce bon père résolut, quoique non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison; et comme Dieu voulait l'attirer tout-à-fait à lui, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités, qui, sans que je susse à quelle fin elles tendaient, étaient si proportionnées à ses besoins, et à ce qui était caché dans les plus secrets replis de son âme, qu'il en était épouvanté. Dieu le disposait sans doute à croire que ces avis venaient de lui; et quelque misérable que je sois, je le priais avec instance de l'attirer entièrement, en lui donnant de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Que sa souveraine majesté soit éternellement louée de lui avoir si promptement accordé cette grâce, que je n'en parle jamais qu'avec tant d'étonnement, qu'à moins que de l'avoir vu, il me serait impossible de croire qu'il eût fait en si peu de temps un si grand progrès; car il est tellement occupé de Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie cette suprême bonté qui l'a déjà tant favorisé, de vouloir continuer à le tenir de sa main toute-puissante, puisque, s'il s'avance ainsi de plus en plus, comme la grande connaissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'espérer, il se signalera entre ses serviteurs, et se rendra très-capable de servir les âmes par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles; ce qui est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît, sans avoir égard au temps ni aux services, quoiqu'ils puissent beaucoup y contribuer, arrivant assez souvent qu'il avance plus une âme en un an dans la contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison; et c'est une erreur de croire que le temps nous puisse faire comprendre ce qu'il est impossible de ne connaître que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent, lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet esprit ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourvu qu'ils soient savants, et que, réglant par le jugement et par la raison les choses tant extérieures qu'intérieures qui sont dans

Le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Écriture sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste, ils ne doivent nullement prétendre de juger ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les âmes qui sont conduites par ce suprême directeur, dont la science, aussi bien que la puissance, est infinie.

Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, et prendre sujet de s'humilier de ce qu'il peut arriver qu'il donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moyen de profiter beaucoup plus aux âmes qu'ils conduisent et à eux-mêmes, que s'ils faisaient les contemplatifs, ne l'étant pas. Je le répète encore, si ces directeurs n'ont ni assez d'expérience ni assez d'humilité pour reconnaître qu'ils n'entendent rien à ces choses spirituelles, qui ne laissent pas pour cela d'être possibles, ils n'avanceront jamais, et feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent et trompent les autres.

Outre la grâce que ce bon religieux dont je parle a reçue de Dieu de connaître plusieurs choses par expérience, il y a encore joint tout ce qui se peut acquérir par l'étude, et il s'informe de ce qu'il ne sait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi : et ainsi il a fait de grands progrès, il a profité à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Il semble que Dieu voyant les travaux qui m'étaient préparés et ayant résolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisaient, il a voulu m'en donner d'autres pour m'assister, et je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle, qu'il n'est pas reconnaissable ; car au lieu, qu'auparavant il était très-infirmes ; il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire pénitence, et tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il paraît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des grâces qu'il a reçues dans l'oraison ; car il n'est point superficiel ; mais on en voit des effets en ce qu'il connaît quel est l'avantage de souffrir des persécutions. J'es-père de la bonté de Notre-Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre : on commence déjà à s'en apercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions et Dieu m'a révélé des choses admirables de lui, du père recteur de la compagnie de Jésus et de deux autres religieux de l'ordre de saint Dominique, particulièrement d'un dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vu arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce religieux dont je parle maintenant, et je vais vous en rapporter un exemple.

Étant un jour avec lui au parler, je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connaissance qu'il me donna de celui dont le

cœur de ce bon religieux brûlait pour lui, que j'étais comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême majesté avait si promptement élevé une âme à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent religieux écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison. Mais en même temps je fus très-confuse de voir que j'étais si peu humble que d'oser traiter un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon désir de voir celle dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer. « O Jésus, mon Sauveur, quel bien ne sont point « capables de faire les âmes qui brûlent comme ce bon religieux du « feu de votre divin amour ! quelle estime n'en doit-on point avoir ! et « combien ceux qui sont touchés de ce même amour doivent - ils vous « prier de prolonger la vie de ces personnes si parfaites, afin d'en tirer « de l'assistance et s'animer, par leur exemple, à s'efforcer de marcher « dans la même voie ! »

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre, travaillé du même mal, connaît par sa propre expérience ce qu'il endure, ainsi les âmes blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir, et se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour son service mille vies, s'il était possible. Ces âmes ressemblent à des soldats qui ne respirent que la guerre, quelques travaux et quelques périls qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moyen s'enrichir et faire fortune. Que nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connaître quel avantage c'est de souffrir pour lui ! mais on ne peut bien le comprendre qu'après avoir tout quitté ; car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement et quel plus grand malheur peut-il avoir, que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne, de voir que Dieu voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. Je me tenais plus obligée des faveurs que ce bon religieux recevait de lui, que s'il me les eût faites à moi-même, et je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits et exaucé les prières que je lui faisais avec tant d'ardeur, de vouloir donner à son Église des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusqu'à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter, je sortis comme hors de moi-même et me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus olus en état de faire aucunes réflexions ni

d'entendre ces divines paroles que j'avais sujet de croire procéder du du Saint-Esprit : je tombai dans un si grand ravissement, qu'il me fit perdre presque entièrement la connaissance ; mais il dura peu : Jésus-Christ m'apparut tout éclatant de majesté, et me dit *qu'il voyait avec plaisir ce qui se passait en moi*, et me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avais avec moi-même, et que c'était lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois, étant fort éloignée de ce bon religieux, je vis les anges le porter vers le ciel avec une grande gloire ; cela me fit juger qu'il s'avavançait de plus en plus dans la vertu, et il était vrai. Ce grand progrès venait de ce qu'une personne qui lui était extrêmement obligée, et à laquelle il avait même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'allait à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation, il souffrit cette calomnie non seulement avec patience, mais avec joie ; supporta de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrais les rapporter si je ne croyais que ce peu suffit. Or, comme votre révérence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Père, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison, et d'autres sujets, a été accompli. Notre-Seigneur me les disait, les uns trois ans auparavant, et d'autres plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon confesseur et à cette veuve, mon amie, à qui on m'avait permis d'en parler. J'ai su depuis qu'elle les disait à d'autres personnes qui sont encore vivantes, et qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera, s'il lui plaît, de ne jamais rien avancer que de véritable, jusque dans les moindres choses, et à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était point confessé ; et il me fut dit dans l'oraison que maseœur devant mourir d'une mort semblable, je devais aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre : mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et, sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle était fort vertueuse ; et après avoir, durant quatre à cinq mois, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avait que huit jours qu'elle l'avait fait, ce qui me donna une grande consolation ; et elle demeura peu dans le purgatoire, car il n'y avait pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle était morte, lorsque, venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son âme qu'il tirait à lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce

qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne, à qui je l'avais dit, elle n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des âmes !

CHAPITRE XXXV.

Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vint la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda.

Lorsque j'étais encore dans la maison de cette dame où je demeurai plus de six mois, Dieu permit qu'une religieuse de notre ordre, qui était du nombre de celles à qui leur vertu fait donner le nom de béates, entendit parler de moi. Nous étions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante-et-dix lieues, et Dieu lui ayant inspiré dans le même temps qu'à moi d'établir aussi un monastère de notre ordre, et la très-sainte Vierge, qui lui était apparue, le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avait, et elle s'en alla pieds nus à Rome pour en obtenir les expéditions, et voulut bien à son retour se détourner de quelques lieues pour venir me voir. C'était une personne de grande pénitence, de grande oraison, et à qui Notre-Seigneur faisait des grâces qui lui donnaient de si grands avantages sur moi, que j'avais honte de paraître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avait obtenues, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous traitâmes de la manière dont nous devions nous conduire pour la fondation de nos monastères. Je ne savais point encore qu'avant le relâchement de notre règle, elle ne nous permettait pas d'avoir rien en propre ; et mon intention était d'établir une maison avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas celui que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lu et relu nos constitutions ; mais je n'y avais point remarqué ce que Dieu avait fait connaître sur cela à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plus tôt parlé que j'entrai dans son sentiment, et ma seule crainte était que l'on ne me permit pas de fonder cette maison sans revenu, que l'on traitât cela de folie, et qu'ainsi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvait être utile à tant d'âmes. Car, pour mon particulier, ce m'aurait été une grande joie de pratiquer le conseil de Jésus-Christ, qui m'avait donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettais donc si peu en doute que ce ne fût meilleur de n'avoir point de revenu, que j'aurais même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de n'avoir ni maison ni chose quelconque ; mais j'appréhendais que, Dieu ne mettant pas mes

compagnes dans une semblable disposition, elles eussent de la peine à l'approuver, et que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avais remarqué beaucoup dans quelques monastères pauvres; mais je ne considérais pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puisque cette distraction ne rend pas les maisons plus riches, et que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsi il paraît que ma foi était chancelante, et qu'au contraire celle de cette servante de Dieu était très-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet, sans que ni mon confesseur, ni les personnes savantes et habiles avec qui j'en communiquais, entrassent dans mon sentiment. Ils m'alléguaient tant de raisons contraires, que je ne savais que leur dire, et ne pouvais toutefois me résoudre d'avoir du revenu, parce que je n'ignorais pas ce que porte notre règle, et qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point. Je me trouvais néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons; mais, retournant à l'oraison et considérant Jésus-Christ attaché nu à la croix, je ne pouvais souffrir d'être riche, et je lui demandais avec larmes de faire réussir les choses de telle sorte, que je fusse pauvre avec lui; car je trouvais tant d'inconvénients d'avoir du bien et tant de sujets de distraction et d'inquiétude, que je disputais continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous assistait. Il me manda qu'il avait beaucoup étudié cette matière, et m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne prétendais pas chercher dans la théologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais fait pour suivre les conseils de Jésus-Christ. Qu'ainsi, je le priais de me pardonner si en cela je ne suivais pas ses lumières.

On peut juger, par ce que je viens de dire, quelle joie ce m'était de rencontrer quelqu'un qui entraît dans mon sentiment. Cette dame avec qui j'étais m'y fortifiait; mais d'autres, après avoir aussi approuvé mon dessein, me disaient que, l'ayant bien considéré depuis, ils y trouvaient tant d'inconvénients qu'ils n'en étaient plus d'avis: à quoi je répondais que puisqu'ils en changeaient si facilement, je m'en tenais au premier.

Le saint père Pierre d'Alcantara, à ma prière, vint alors me voir chez cette dame; et comme l'amour de la pauvreté qu'il avait si religieusement pratiquée durant tant d'années lui en faisait connaître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Ainsi, sachant que nul autre n'était si capable que lui de me conseiller et de m'assister dans une chose dont il était instruit par une si longue expérience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à Notre-Seigneur, il

me dit *de ne pas manquer d'embrasser la pauvreté ; que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisterait*. Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinssent de lui.

Une autre fois il me dit *que le revenu causait la confusion*, et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviraient ne manqueraient point du nécessaire ; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du père Présenté, ce religieux dominicain que je viens de dire qui m'avait écrit de ne point m'engager à faire une fondation sans revenu. Cette lettre me trouva dans la consolation que j'avais déjà de voir que Dieu me fortifiait dans mon dessein ; et la résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de lui me paraissait une plus grande richesse que de posséder tous les trésors de la terre.

En ce même temps, notre provincial révoqua l'obédience qu'il m'avait donnée pour aller trouver cette dame, et laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt, ou de demeurer encore quelque temps avec elle. On devait alors faire l'élection d'une supérieure de notre monastère, et l'on me donna avis que plusieurs des sœurs avaient jeté les yeux sur moi. La seule pensée de ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y ait point de martyr que je ne fusse prête de souffrir avec joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvais me résoudre de m'exposer à celui-là, parce qu'outre la peine de conduire ce grand nombre de religieuses qu'il y avait dans cette maison, et d'autres difficultés jointes à mon aversion pour les charges, qui me les avait toujours fait refuser, j'y trouvais beaucoup de péril pour ma conscience. Ainsi je remerciai Dieu de ce que je me rencontrais absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne point me donner leurs voix.

Lorsque j'étais ainsi dans la joie de me trouver éloignée quand une telle action se passerait, Notre-Seigneur me dit *de ne pas manquer de partir ; que, puisque je désirais des croix, j'y en trouverais une bien pesante ; mais que je prisse courage, qu'il m'assisterait, et que je ne tardasse pas davantage*. Ce commandement me mit dans une grande tristesse, et je ne faisais que pleurer, parce que je croyais que cette croix qui m'était préparée était la charge de prieure, et que je ne pouvais, comme je l'ai dit, me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien m'en acquitter. J'en parlai à mon confesseur, et il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il était évident que je ne pouvais mieux faire ; que néanmoins, à cause de l'extrême chaleur, il suffirait que je me rendisse à mon monastère lors de l'élection, et qu'ainsi je pourrais différer encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu, qui en avait ordonné autrement, ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvais si in-

quiétée que je ne pouvais plus m'appliquer à l'oraison ; il me semblait que je désobéissais à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avait commandé ; que je fuyais le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitait trop bien, et que toutes ces protestations que je faisais à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service n'étaient que des paroles sans effet, puisque je refusais de faire ce qui lui était le plus agréable, et que j'étais obligée d'exécuter quand il m'en devrait coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentais auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse et un tel serrement de cœur, que, ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, et mon confesseur, qui me voyait en cet état, et que Dieu avait touché ainsi que moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette dame de l'avoir pour agréable. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que ce me fut encore un tourment ; et il est vrai qu'elle n'avait obtenu de notre provincial qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voyant si extrêmement touchée, j'appréhendais qu'elle ne pût se résoudre à m'accorder ma prière ; mais, comme elle craignait beaucoup Dieu, lorsque je lui eus dit, entre autres choses, qu'il y avait de son service, et lui eus donné quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avais point parce que la joie de faire une chose agréable à Dieu était plus forte que mon déplaisir de quitter cette dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon confesseur, qui était un religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvais fort bien ; et plus je me voyais perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentait, et je ne pouvais comprendre comment il était possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvements aussi contraires que sont la joie et la douleur, et que l'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines ; car, au lieu que j'étais, chez cette dame, dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvais désirer, et que rien ne m'empêchait d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voyais que j'allais me jeter comme dans un feu, puisque Dieu m'avait prédit que je trouverais de grandes croix, quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partais néanmoins contente, et brûlais d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, parce qu'il soutenait ma faiblesse et relevait mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvait faire, cette comparaison me vint en l'esprit : si j'avais un diamant de grand prix et que j'aimasse extrêmement, et qu'une personne qui me serait plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurais de le lui donner surpasserait celui de le posséder. Ainsi, quoique la séparation des personnes qui témoignaient tant de douleur de mon éloignement me fût très-sensible, et que je sois de mon naturel si reconnais-

sainte que cela m'aurait fort affligée en un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine ; et il était si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein d'établir, que je ne différassé pas d'un seul jour à partir, que je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu ! je ne puis considérer sans étonnement l'assistance qu'il lui plut de me donner pour fonder ce petit monastère, que je ne saurais douter qu'il ne lui soit une demeure agréable, puisque lui-même me dit une fois dans l'oraison *qu'il lui était un paradis de délices*, et qu'il paraît qu'il y a rassemblé des âmes choisies. Elles sont si vertueuses, que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie ; et dans le dessein que j'avais de vivre dans une très-étroite clôture et dans une très-grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, et particulièrement quelques-unes que Notre-Seigneur a tirées du milieu des plaisirs et de la vanité du siècle, où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître, pour les récompenser de s'être consacrées à son service, a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouissaient auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a payées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étaient déjà dans les exercices de la piété, il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, et leur fait connaître qu'à ne considérer même que la vie présente, leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avaient pas renoncé au monde ; et pour ce qui regarde celles qui sont déjà âgées et infirmes, il leur donne des forces pour pouvoir supporter comme les autres les austérités de la religion.

« Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes tout puissant,
 « et qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous voulez, puis-
 « que vous les rendez possibles, quelque impossibles qu'elles paraissent
 « à en juger selon la nature ! Il suffit, pour les rendre faciles, de vous
 « aimer véritablement, et de tout abandonner pour l'amour de vous.
 « C'est en cela que l'on peut dire que vous feignez qu'il y ait de la
 « peine à accomplir votre loi ; car, en vérité, je n'y en vois point, et je
 « ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit
 « vers vous est étroit. Je trouve au contraire que c'est un chemin royal,
 « dans lequel ceux qui y marchent courageusement n'ont rien à crain-
 « dre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, on n'y
 « rencontre point de pierres ni d'autres empêchements qui nous arrêtent.
 « Mais je ne saurais considérer que comme un sentier étroit et dangereux
 « cet autre chemin qui est environné de tous côtés de précipices, dans
 « lesquels on ne peut éviter de tomber et de se briser en mille pièces,
 « pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied.
 « Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon Sauveur ! marche en

« assurance dans ce chemin royal : s'il fait quelques faux pas, vous
 « lui tendez la main ; et une chute, ni même plusieurs, ne sont pas
 « capables de le perûre, s'il vous aime véritablement et non pas le
 « monde, et s'il conserve toujours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection, et je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connaître combien cette voie est assurée, et quels sont au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions incessamment les yeux vers ce soleil de justice, nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais et nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentements et de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redoutables que les lions et que les autres animaux les plus farouches ; et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui, en comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flattant notre corps, déchirent notre âme, ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte, que je voudrais pouvoir verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, afin de faire connaître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, et l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple, en voyant qu'elles ont été en cela ma faiblesse et ma misère. Dieu veuille, par sa bonté, éclairer les autres, et ne pas permettre, s'il lui plaît, que je retourne dans un aveuglement si déplorable !

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmure contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre, ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère.

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, et très-bien préparée à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu que j'endurasse. Le soir même que j'arrivai, arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère. J'en fus épouvantée, et ceux qui apprirent de quelle sorte Dieu m'avait pressée de venir, ne le furent pas moins de voir combien cela était nécessaire dans une telle conjoncture ; car je trouvai là l'évêque, le saint père Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme, si grand serviteur de Dieu, qui l'avait logé chez lui, sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'évêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avait tant d'affection pour ceux qu'il voyait

résolus de servir Dieu, qu'il l'accorda, quoique ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avait point de revenu. Ce fut principalement ce saint religieux qui l'y disposa, et qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle conjoncture, je ne vois pas comment il eût été possible que l'affaire se fût achevée, car ce saint religieux ne demeura pas là plus de huit jours, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine majesté ait voulu prolonger ses jours jusqu'à l'accomplissement de notre dessein, puisqu'il y avait déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux ans qu'il n'avait plus du tout de santé.

Tout ce que je viens de dire se passa avec un grand secret, et il aurait autrement été impossible de rien faire, tant la ville y était opposée, comme la suite le fit voir.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on me permit de sortir pour l'aller assister; ainsi on ne sut rien de l'affaire, et quelques personnes qui s'en doutaient ne la croyaient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fut besoin pour notre dessein, et qu'il recouvra la santé dans le moment qu'il importait que je pusse le quitter, et que la maison fût libre; cette guérison ayant été si prompte que lui-même ne pouvait assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine, tant dans l'assistance que je lui rendis, qu'à gagner l'esprit des uns et des autres, pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère. Ma compagne était absente, et nous l'avions jugé à propos, pour mieux couvrir notre dessein. Diverses raisons nous obligeaient à nous hâter, dont l'une était que j'avais sujet d'appréhender à toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastère. Ainsi je pensais en moi-même si ce n'était point là cette croix dont Notre-Seigneur m'avait parlé; mais, me l'ayant représentée si pesante, elle ne me paraissait pas l'être assez pour croire que cela fût.

Tout ayant donc été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux père saint Joseph fut achevé le jour de Saint-Barthélemy de l'année 1562. On y mit le Saint-Sacrement avec les cérémonies accoutumées, et quelques-unes prirent l'habit, que deux religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvèrent par hasard en être alors sorties pour quelques besoins, m'aiderent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastère venait d'être établi avait été achetée sous le nom de mon beau-frère, afin de tenir l'affaire secrète, il y demeurait auparavant, et j'y avais demeuré aussi, mais avec la permission de mes supérieurs; et, comme je ne voulais manquer en aucune chose à l'obéissance, je ne faisais rien que par l'avis de savants théologiens, qui m'assuraient que la conduite que je tenais était, pour

diverses raisons, si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvais en conscience garder le secret en cela, sans en parler à mes supérieurs; et si ces théologiens m'eussent dit qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'aurais abandonné non seulement ce monastère, mais mille monastères. Car, encore que je désirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée, afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, et pour vivre dans une clôture plus étroite, je le désirais de telle sorte, que si j'eusse cru que le Seigneur eût préféré que j'abandonnasse ce dessein, je m'y serais portée avec la même facilité, et sans m'inquiéter davantage, comme je l'avais déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint Sacrement, et la grâce que recevaient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans aucune dot. C'est ce que j'avais souhaité avec ardeur dès le commencement, pour établir, sur ce fondement, l'édifice spirituel d'une grande perfection, accompagnée de beaucoup d'oraisons, et pour exécuter ainsi une entreprise que Dieu m'avait fait connaître lui être agréable, et être avantageuse à celles qui portaient l'habit de sa glorieuse Mère. Ce m'était aussi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, où il n'y en avait point auparavant; non que je fusse persuadée d'y avoir en rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sais très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, et que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer que de louer ma conduite; mais je ne pouvais ne pas sentir une grande joie de ce qu'encore que je sois si imparfaite, sa divine majesté avait bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre; et cette joie était si grande, que je me trouvais dans l'oraison comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que je viens de rapporter, le diable me livra un grand combat de la manière que je vais dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avais de craindre d'avoir manqué à l'obéissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon provincial; que je ne pouvais douter qu'il ne fût mécontent de ce que je l'avais soumise à l'ordinaire sans lui en avoir rien dit; en quoi néanmoins je ne croyais pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement, je me persuadais qu'il n'en serait pas fâché. Il me représenta ensuite si j'étais assurée que les religieuses que j'avais reçues pourraient supporter une si étroite clôture, si le nécessaire ne leur manquerait point; s'il n'y avait pas eu de la folie à former un tel dessein sans que rien m'y obligeât, puisque je n'avais qu'à demeurer dans mon monastère; si je prétendais m'enfermer dans une maison si petite et si malsaine; si je pourrais soutenir de si grandes pénitences, après avoir été dans un monastère si spacieux, si

agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies; que l'humeur de celles que j'avais reçues dans cette nouvelle maison n'aurait peut-être point de rapport avec la mienne; que, m'étant engagée à des choses si pénibles, la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir; que c'était peut-être le démon qui m'avait poussée à entreprendre ce qui surpassait mes forces, afin de me faire perdre la paix et le repos dont je jouissais auparavant, et me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que serait le mien : ce qui causerait enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction et de ténèbres; et les ordres que j'avais reçus de Dieu, les prières presque continuelles qu'on lui avait adressées pour ce sujet, et les consultations que j'avais faites, s'effacèrent tellement de ma mémoire, qu'il ne m'en restait pas la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues pour moi-même; toutes les vertus, et même la foi, étaient tellement obscurcies et comme suspendues en moi, qu'il ne me restait aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, et je n'osais en parler à personne, parce que je n'avais point encore de confesseur arrêté. Me trouvant réduite en cet état, j'eus recours au Très-Saint-Sacrement, mais sans le pouvoir prier, une personne qui est à l'agonie n'étant pas dans une plus grande extrémité qu'était la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu, de comparable à la misère de cette vie? Nul plaisir n'y est assuré, mais tout y est sujet au changement. Je me trouvais, un peu auparavant, si contente, que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et ce qui faisait en ce temps-là le sujet de ma joie me causait alors un tel tourment, que je ne savais que devenir. Que si nous faisons attention à ce qui se passe dans la vie, nous connaissons, par notre propre expérience, le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais sans doute plus souffert que je fis dans cette rencontre : il semblait que ce me fût un présage de tant de travaux qui me restaient encore à endurer, dont nul toutefois n'eût égalé celui-là, s'il eût continué davantage. Mais Notre-Seigneur, qui n'a jamais manqué de m'assister dans mes peines, vint au secours de sa servante; un rayon de sa divine lumière dissipa les ténèbres de mon âme, et me fit connaître que c'était un effet de l'artifice du démon, qui voulait m'épouvanter par tant de vaines terreurs : ainsi, me souvenant de la ferme résolution que j'avais faite de servir Dieu, et de mon désir de souffrir pour lui, je considérai que ce n'était pas le moyen de les accomplir que de rechercher du repos; que les travaux endurés pour son amour étaient la matière du mérite, et tenaient lieu du purgatoire; que puisque je les désirais, je devais donc croire qu'ils m'étaient avantageux, et ne devais point les appréhender; que plus le combat était grand, plus grande serait la victoire, et plus je

devais témoigner de courage pour le service de celui à qui j'étais redevable de tant de bienfaits.

En suite de ces considérations, et après m'être fait une grande violence, je promis, en présence du très-saint Sacrement, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir, sans blesser ma conscience, pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison, et y faire vœu de clôture. A peine avais-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit et me laissa dans un repos et un contentement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison de retraite, de pénitence et choses semblables, me paraît si doux, que je ne saurais m'imaginer de contentement qui soit plus grand que le mien. Je ne sais s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir, quoique avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres, et toutes les personnes qui savent quelles étaient mes infirmités et mes maladies, ne le sauraient voir sans étonnement. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout !

Je vis donc clairement que le démon avait été l'auteur de ce combat que je venais de soutenir, et dont il me restait une grande lassitude ; je me moquai de ses vains efforts, et crus que Notre-Seigneur lui avait permis de me tenter de la sorte, ne m'étant de ma vie venu en esprit, depuis plus de vingt-huit ans que je suis religieuse, d'avoir le moindre regret de l'être ; et il a sans doute voulu par-là me faire connaître le prix de la grâce qu'il m'a faite d'embrasser cette sainte profession et de me délivrer de tant de tourments que l'on éprouve dans le monde, comme aussi afin que si quelqu'une de mes sœurs tombait dans une tentation semblable à celle que j'ai éprouvée, je ne m'en étonnasse point, mais que j'eusse compassion d'elle et me trouvasse capable de la consoler. Lorsque ce que je viens de rapporter fut passé, je tâchai de me reposer un peu après midi, parce que je n'avais point dormi toute la nuit, et que j'en avais passé d'autres et des journées entières dans des travaux qui m'avaient fort fatiguée.

La nouvelle de ce qui était arrivé excita une rumeur incroyable dans la ville et dans mon ancien monastère. La prieure me manda de l'aller trouver à l'heure même, et je partis aussitôt, laissant ainsi dans une grande peine ces filles à qui je venais de donner l'habit. Je n'eus point à douter que de grandes persécutions m'étaient préparées ; mais l'ouvrage que Dieu m'avait commandé d'entreprendre étant exécuté, je ne m'en inquiétais pas beaucoup. Je fis oraison pour demander à Dieu son assistance, et priai mon père saint Joseph de me ramener à la maison d'où l'obéissance me contraignait de sortir. Je lui offris ce que j'avais à endurer, et me tenais heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente dans la créance que l'on me mettrait en prison, et regardais cette punition comme un sujet de joie

pour moi, par le plaisir que ce me serait de ne parler à personne, et de me délasser un peu dans la solitude, dont j'avais grand besoin après la fatigue que ce m'avait été de tant converser avec le monde.

Lorsque je fus arrivée, je rendis compte à la prieure, et elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du provincial. Il vint, et je me présentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirais quelque chose pour l'amour de Dieu, sans néanmoins l'avoir offensé, ainsi que mon ordre, en cette occasion. Je désirais au contraire avec tant d'ardeur de procurer de tout mon pouvoir sa perfection et ses avantages, que j'aurais donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me représentai le jugement prononcé contre Jésus-Christ, et trouvai que celui que l'on voulait faire de moi était moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, et je paraisais l'être à ceux qui ne savaient pas comment les choses s'étaient passées. Le provincial me fit une grande réprimande, et non pas telle toutefois que la faute semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. Mais comme j'étais résolue à tout souffrir, je ne voulus point me justifier. Je le priai de n'être point fâché contre moi, et lui demandai pardon et pénitence.

Je voyais bien qu'en certaines choses on me condamnait injustement, comme en ce que l'on disait que je n'avais formé ce dessein que pour m'élever au-dessus des autres, pour faire parler de moi, et choses semblables ; mais je sentais parfaitement qu'en d'autres ils disaient la vérité, lorsqu'ils m'accusaient de n'être pas si bonne que les autres, et je me demandais sur quoi je me fondais pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardaient en cette maison, je pusse accomplir ailleurs, avec beaucoup plus de rigueur, tous les devoirs de la religion : à quoi ils ajoutaient que j'avais scandalisé toute la ville, et que je ne pensais qu'à introduire des nouveautés. Ces reproches ne me faisaient aucune peine, et je témoignais néanmoins d'en avoir, afin de ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce qu'on me disait.

Enfin le père provincial me commanda de dire mes raisons en présence de toute la communauté, et je le fis de telle sorte, et avec une si grande tranquillité d'esprit, parce que Notre-Seigneur m'assistait, que ce père, non plus que les religieuses, ne trouvèrent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier ; et il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit que, si le trouble que cette affaire avait excité dans la ville, et qui était si grand, comme on le verra dans la suite, venait à cesser, il me permettrait de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après, le maire, les échevins, et quelques-uns du chapitre s'assemblèrent et résolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce qu'il est évident, disaient-ils, qu'il ne pouvait être que préjudiciable, et qu'ainsi il fallait ôter le saint Sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnaient, les autres ne disaient mot, et la conclusion fut qu'il fallait remettre la maison en son premier état. Il n'y en eut qu'un de l'ordre de saint Dominique qui, ne trouvant rien à redire à l'établissement du monastère, mais seulement à la pauvreté qu'on y voulait garder, remontra que l'affaire méritait bien d'être considérée à loisir; qu'il n'y avait rien qui pressât si fort, qu'elle regardait l'évêque, et choses semblables; ce qui nous fût très-avantageux, parce que leur furie était si grande, qu'ils auraient, sans cela, exécuté à l'heure même leur résolution; mais la véritable cause qui les retint fut que Dieu voulait que cet établissement s'exécutât, et que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensaient point en cela, parce qu'ils étaient sans doute poussés d'un bon zèle, et croyaient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que toutes les personnes qui favorisaient mon dessein, dont quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne s'entretenait d'autre chose : tous me condamnaient et parlaient contre moi à notre provincial et à nos mères. Je m'en réjouissais au lieu de m'en attrister; mais j'appréhendais beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avais fait, et je ne pouvais, sans douleur, voir décréditer et souffrir les personnes qui m'assistaient dans mon dessein. Que si j'avais eu davantage de foi, je ne m'en serais point émue; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes et comme endormies. Je me trouvai donc fort abattue durant les deux jours que ces assemblées se tinrent, et, lorsque j'étais dans cette tristesse, Notre-Seigneur me dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout puissant ? Que craignez-vous ?* et il m'assura que l'on ne toucherait point à la maison. Ainsi je demeurai très-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du roi, qui ordonna que l'on en informerait. Voilà ensuite un grand procès commencé; et elle envoya des gens à la cour pour le poursuivre. Notre monastère devait aussi en envoyer; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais que faire. Dieu ne nous abandonna pas; car notre provincial ne me commanda point de me désister de mon entreprise, parce qu'il était si porté au bien, qu'encore qu'il ne nous assistât pas, il ne voulait point nous traverser, et il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle serait l'issue de l'affaire.

Pendant ces servantes de Dieu qui étaient demeurées seules dans ce petit monastère, faisaient plus, par leurs oraisons, que moi par toutes les peines que je prenais, quelque grandes qu'elles fussent. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du provincial, la prieure m'ayant défendu de ne plus mêler de rien, ce qui était tout ruiner. J'eus alors recours à

Dieu, et je lui dis : « Seigneur, cette maison n'est pas à moi ; on ne l'a faite que pour vous, et personne ne la défend ; protégez-la, s'il vous plaît ! » A peine eus-je achevé ces paroles, que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse vu tout le monde ensemble s'employer en ma faveur, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un prêtre très-vertueux alla solliciter pour nous à la cour avec une très-grande affection. D'un autre côté ce saint gentilhomme, que j'ai toujours considéré, et que je considère encore comme mon père, s'y employa avec une bonté incroyable et souffrit pour ce sujet de grandes persécutions ; car Dieu donnait tant de zèle à tous ceux qui nous assistaient, qu'ils n'auraient pu faire davantage quand il aurait été question de leur honneur et de leur vie, parce qu'ils étaient persuadés qu'il s'agissait de son service. Il parut clairement aussi qu'il animait dans cette affaire cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui a été l'un de ceux qui nous ont toujours le plus secourus. L'évêque l'envoya pour assister de sa part à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire, et lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, enfin il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêchèrent pas de poursuivre bientôt, avec autant de chaleur que jamais, la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent au moins à gagner du temps. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le Très-Saint-Sacrement dans cette maison, et donné l'habit à ses filles, ce qui lui attira de grandes persécutions ; et nous eûmes tant à souffrir, durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrais ennuyeuse si j'entreprenais d'en rapporter les particularités.

Je ne pouvais assez m'étonner que le démon fit jouer tant de machines, et comment on pouvait s'imaginer que douze pauvres filles et une prieure, car il ne pouvait y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puisque, outre leur petit nombre, leur vie était si austère, que s'il y eût eu quelque chose à craindre, ce n'aurait été que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposaient à leur établissement y trouvaient néanmoins tant d'inconvénients que je veux croire qu'ils n'agissaient pas contre leur conscience. Enfin ils demeurèrent d'accord de souffrir cette fondation, pourvu que nous eussions du revenu. J'étais si lasse de la peine que cette affaire donnait à ceux qui m'y assistaient, que cette considération, plutôt que le désir de me soulager de celle que j'en avais, me persuadait qu'il n'y avait pas grand mal d'avoir du revenu, afin d'apaiser un si grand trouble, et d'y renoncer après qu'il serait cessé ; et j'étais si imparfaite que de penser même que Dieu le voulait ainsi, puisque autrement notre dessein ne pouvait s'exécuter, tellement que j'étais prête d'en demeurer d'accord.

Lorsque les choses étaient en ces termes, et se devaient terminer le lendemain, Notre-Seigneur me dit la nuit dans l'oraison : *Que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du re-*

venu, on ne nous permettrait pas d'y renoncer, et autres choses semblables.

La même nuit, le saint père Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avait écrit avant sa mort, qu'ayant appris les oppositions que l'on faisait à notre établissement, il s'en réjouissait, parce que les efforts du diable pour l'empêcher étaient une marque que Dieu y serait fidèlement servi, et que je ne devais en nulle sorte accepter du revenu; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre, et m'assurait que si je suivais ce conseil, tout réussirait en la manière que je pouvais le désirer. Comme il m'était déjà apparu deux ou trois fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non-seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissait, il me dit, entre autres choses, que bienheureuse était la pénitence dont il recevait une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut après m'avoir dit seulement : Gardez-vous bien d'accepter du revenu, et quelle difficulté peut-il y avoir de suivre ce conseil ? Je demurai fort étonnée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme qui s'employait pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne fallait donc en aucune manière consentir d'avoir du revenu; mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il était en cela encore plus ferme et plus résolu que moi, et il m'a avoué depuis qu'il n'avait pu qu'avec une extrême répugnance consentir au traité qui avait été fait.

L'affaire étant en cet état, une personne de vertu et poussée d'un bon zèle proposa de la mettre en arbitrage, et de prendre pour arbitres des hommes savants, et quelques-uns de ceux qui m'assistaient approuvaient cet avis. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquiétude et plus de peine; mais Notre-Seigneur m'aida, et je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura, depuis son commencement jusqu'à sa consommation, dont les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu ralentie, le père Présenté, dominicain, quoique absent, ne laissait pas de nous assister; et il arriva depuis si à propos, qu'il semble que Dieu ne l'amenât que pour ce sujet, car il m'a avoué qu'il n'était venu que par hasard et sans en connaître le besoin. Il fit en sorte que, contre toute espérance, le père provincial me permit d'aller avec quelques autres dans le nouveau monastère pour aider à faire l'office et instruire celles qui y étaient. Quelle consolation ne me fut-ce point ! Et lorsque, avant d'entrer, je priais Dieu à l'église, et étais presque dans un ravissement, Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ m'apparut, et il me sembla que, m'ayant reçue avec de grandes marques d'affection, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avais fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Une autre fois, lorsque, après complies, nous étions toutes en oraison dans le chœur, cette reine des anges m'apparut tout éclatante de gloire et avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvrait toutes. Je connus par-là quel serait le bonheur de celles qui serviraient Dieu dans cette maison ; et quand nous commençâmes à réciter l'office tout haut, la dévotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de religieuses ; et notre Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avaient persécutées, qu'ils nous faisaient même l'aumône. Ils approuvèrent ce qu'ils avaient condamné, se désistèrent peu à peu de la poursuite qu'ils avaient intentée contre nous, reconnurent qu'il fallait que l'établissement de ce monastère fût une œuvre de Dieu, puisque tant de contradictions n'avaient pu empêcher qu'il ne s'avancât, et personne ne croit maintenant qu'il fallût abandonner ce dessein. Sa divine majesté les porte même à nous faire de si grandes charités, qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du nécessaire, et comme nous sommes en petit nombre, et tâchons de le servir, je ne doute point qu'il ne continue à nous assister sans que nous soyons à charge à personne. Ainsi j'avoue que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes âmes, et si détachées de tout intérêt. Elles n'ont pas d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur saint époux : elles trouvent leurs délices dans la solitude, et leur amour pour la solitude est si grand qu'elles ne parlent qu'avec peine à leurs plus proches parents, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils n'y viennent point pour y parler d'autre chose, qu'ils ne pourraient entendre notre langage ni nous le leur, ni nous donner la satisfaction et en recevoir s'ils choisissaient un autre sujet de leurs entretiens.

Nous observons la règle de Notre-Dame de Mont-Carmel, sans aucune mitigation, telle que le religieux Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an 1248 par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là ne pouvaient être mieux employés ; et, quoique cette observation à la rigueur de la première règle paraisse fort austère à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, et que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les sœurs comptent tout cela pour si peu qu'elles y ajoutent d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour observer notre règle avec plus de perfection, et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur que cela continuera, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre maison que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchait d'établir, l'a aussi été dans Alcalá, avec l'assistance de Dieu, après de grandes contradictions et de grands travaux. On y vit dans l'entière observance de la première règle, et je prie Dieu que l'une et l'autre de nos deux maisons ne pensent qu'à publier les louanges et à procurer la gloire de sa divine majesté et de la très-sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon père, de vous avoir ennuyé par une si longue narration de ce qui s'est passé touchant ce monastère; elle est néanmoins fort brève en comparaison des travaux que l'on a soufferts et des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'assurer avec serment, et je vous conjure, au nom de Dieu, de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, et de conserver seulement ce qui regarde cette maison pour le mettre après ma mort entre les mains des religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, et à ne pas se contenter de maintenir ce qui est commencé, mais d'y ajouter encore, en considérant ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire par l'entremise d'une créature aussi misérable que je suis.

Dieu ayant montré si clairement par ces faveurs qu'il a faites à cette maison combien cet établissement lui a été agréable, quel mal ne feraient point, ni quels châtimens ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, et qui est accompagnée de tant de douceur et de paix, que les austérités qui s'y pratiquent seront toujours supportables aux âmes qui ne désirent, comme elles y sont obligées, que de jouir dans la solitude de la présence de leur divin époux, principalement n'étant que treize, qui est un nombre que je sais, par expérience et par l'avis de plusieurs personnes fort instruites, être très-propre pour conserver l'esprit de la règle et vivre d'aumônes; de sorte que, quand on ne serait pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail et l'assistance de tant de prières ce qu'elle a cru le plus parfait et le plus utile, on en devrait être persuadé par la douceur et le contentement dont nous jouissons toutes, et parce que notre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'était auparavant. Ainsi, si cette vie paraît trop austère à quelques-unes, elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes, et non pas à la rigueur d'une règle que des personnes délicates et mal-saines observent avec tant de satisfaction; mais elles peuvent s'en aller en d'autres monastères et s'y sauver en vivant conformément à leur institut.

CHAPITRE XXXV II.

Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces complimens et de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'ai peine à parler des grâces que Dieu m'a faites, outre celles que

j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires, que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une créature aussi imparfaite que je suis. Mais, pour obéir, mon père, au commandement qui m'en a été fait, j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine majesté la gloire qui lui est due; et je le prie que cela profite à quelques âmes, en considérant que, puisqu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement, et qu'ainsi chacun s'empresse à contenter ce souverain maître de l'univers, dont on peut espérer de si grandes récompenses, même dès cette vie.

La première chose qu'on doit remarquer est qu'il y a des visions et des ravissements dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpassent de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature; car cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve dans les uns comblé de tant de bonheur que l'on ne souhaite et que l'on croit ne pouvoir rien souhaiter davantage, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître celle qui se trouve entre les saints dans le ciel, je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion. Je désirerais donc qu'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, et j'emploierais de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé et ma vie, afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi, si l'on me proposait ou de souffrir jusqu'à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degré de gloire tant soit peu plus élevé, ou d'en posséder sans aucun travail un qui fût un peu moindre, je choiserais de tout mon cœur le premier, qui me donnerait le moyen de comprendre encore mieux l'infinie grandeur de Dieu, parce que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes péchés d'être précipitée dans l'enfer, je ne m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le ciel; que je ne connaisse que Dieu me ferait en cela une très-grande miséricorde, et que je le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement que si Notre-Seigneur m'offrait des occasions de souffrir de très-grands travaux pour son service, je les embrasserais avec joie pour ne point perdre par ma faute le bonheur qu'ils pourraient me faire acquérir, et dont je suis si misérable que de m'être rendue indigne par mes péchés.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation qu'elle n'opère de grands effets dans mon âme, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque, suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur

d'avoir tant d'autres fois été honorée d'une si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avais, et qui m'était très-nuisible : c'est qu'aussitôt que je connaissais qu'une personne que j'estimais et que j'aimais, avait de l'affection pour moi, je m'y attachais de telle sorte que je pensais presque à toute heure à elle ; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquais, et j'avais une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche ; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa bouche ! Ainsi je ne crois pas possible, à moins que Dieu, pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes confesseurs, parce que, regardant ceux qui prennent soin de mon âme comme tenant à mon égard la place de Dieu, je m'affectionne extrêmement à eux ; ce qui fait que, dans la créance que j'ai de ne rien hasarder en leur parlant avec une entière ouverture de cœur, je ne fais point difficulté de leur rendre compte des grâces dont Notre-Seigneur me favorise ; mais comme ils sont éminents en vertu, la crainte qu'ils ont que je m'attache trop à eux, quoique d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela n'est arrivé que depuis que je leur suis extrêmement soumise ; car auparavant mon affection pour eux n'était pas si grande ; je me riais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et ne leur disais pas toujours le peu d'attachement que j'avais aux créatures ; je me contentais de les rassurer ; et ce ne fut que dans la suite des communications que j'avais avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

A mesure que Notre-Seigneur se montrait à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentaient toujours, et dans les fréquents entretiens dont il m'honorait, je connaissais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas de mes faiblesses, parce qu'il sait à combien de chutes le péché de nos premiers parents, qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyais que je pouvais traiter comme avec mon ami avec ce souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures, il n'y a que les personnes qualifiées qui les approchent ; et si des gens de petite condition se trouvent obligés d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, et de combien de faveurs ont-ils besoin pour en avoir audience ! Que si c'est au roi même qu'ils ont affaire, quel moyen de l'aborder ? il faut qu'ils aient recours aux favoris, et ces fa-

voris sont-ils assez désintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice ? Ceux qui ne craignent et ne doivent point craindre de dire la vérité, ne sont pas propres pour la cour ; il faut dissimuler le mal ; et à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire de peur d'être disgracié.

« Oglorieux monarque, et le Roi des rois, votre empire n'est pas établi sur des fondements fragiles : sa durée est éternelle, et l'on n'a pas besoin d'intercesseur auprès de vous. Il suffit de vous voir pour connaître que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur ; et vous éclatez d'une telle majesté, que vous n'avez pas besoin de suite et de gardes pour vous faire révéler, ainsi que les princes en ont besoin pour les faire distinguer des autres hommes, parce que, la nature ne leur ayant donné aucunes qualités différentes des autres qui marquent leur autorité, il faut qu'ils les tirent d'ailleurs. Mais qui pourrait, mon Dieu et mon créateur, représenter l'éclat de la gloire qui vous environne ? Elle est telle, qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette suprême puissance qui vous fait régner sur tout l'univers, est dans vous-même ; et, quoique l'excès de cette gloire m'épouvante, j'avoue que votre humilité et votre amour, qui permettent à une créature aussi misérable que je suis de vous parler, m'étonnent encore davantage. Mais après être revenue de cette frayeur que donne d'abord une si grande majesté, ma crainte de vous offenser s'augmente, et ce n'est pas par l'appréhension du châtiment ; car on ne le considère point en comparaison de celle de tomber dans votre disgrâce. »

Voilà les avantages, entre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, et les effets font connaître qu'elles viennent de Dieu, lorsqu'il lui plaît d'éclairer l'âme ; mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurissement et les ténèbres ; et ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une créature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il m'est arrivé de demeurer, durant huit jours, avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des grâces que j'en ai reçues, que j'étais comme stupide et tout imbécille. Je n'avais néanmoins aucune mauvaise pensée ; mais je me trouvais si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquais de moi-même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature, si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'âme connaît toutefois qu'il ne l'abandonne pas ; car ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé et que je souffre quelquefois ; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne saurait en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état, est de s'abandonner à sa conduite, de reconnaître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer,

comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, et lui apprendre, par sa propre expérience, quelle est sa faiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'à consolée, et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, mon Dieu, « que vous me laissiez dans cette misérable vie ? Ne suffit-il pas que je « souffre pour votre amour d'y demeurer au milieu de tant d'embarras, « tels que sont ceux de manger, de dormir, et de m'employer à des oc-
« cupations temporelles, qui m'empêchent de jouir pleinement de vous, « et qui me sont si pénibles ? Faut-il encore que vous vous cachiez aux « yeux de mon âme durant ces moments que vous vous montrez à moi ? « Comment cela peut-il s'accorder avec votre bonté et l'amour que vous « me portez ? et si je pouvais me cacher de vous comme vous vous cachez « de moi, le souffririez-vous, mon Sauveur ? non certes, puisque je vous « suis toujours présente et que vous me voyez toujours. Je vous con-
« jure, Seigneur, de ne pas traiter avec une si grande rigueur une per-
« sonne qui vous aime tant ! »

Voilà quelles sont mes plaintes après avoir considéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurais dû souffrir dans l'enfer, quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce en comparaison de mes offenses ; et quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, et je ne saurais trop lui en rendre grâce. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne, et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à un tel point, qu'à peine la plus longue vie suffirait pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions et tous les respects que l'usage a voulu qu'on leur rende, et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savais pour cette raison comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction, et encore, Dieu veuille qu'ils s'en contentent ! Ainsi une personne qui veut servir Dieu ne sait comment faire et est gênée de toutes parts ; car on lui dit d'un côté que, pour se délivrer des périls qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu ; on ne veut, de l'autre, qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point mécontenter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela était cause que je me trouvais sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que, quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvais m'empêcher de tomber dans ces fautes, qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devrait au moins, dans les religions, n'a-

voir point à se justifier de semblables choses ; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on m'a dit, au contraire, que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes ; et si quelque saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le ciel, et non pas des courtisans pour la terre ; car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu, et à renoncer à tous les contentements du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer ? Encore, si pour en entendre parler une seule fois, on pouvait les apprendre, patience ; mais il faudrait faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit ; et si, au lieu que l'on ne donnait auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre, je ne sais à la fin où on en viendra ; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera une longue vie ? En vérité, j'ai compassion des personnes de piété qui, ayant à demeurer longtemps au monde pour servir Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix, et elles se délivreraient d'une grande peine si elles se résolvaient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, et être bien aises que le monde les tînt pour telles. Mais à quelles niaiseries et à quelles bagatelles me suis-je laissé emporter ! Je suis tombée insensiblement, en parlant des grandeurs de Dieu, dans le discours des bassesses dont le monde est plein, et dans lesquelles je ne dois jamais rentrer, après que Notre-Seigneur, par un effet de sa miséricorde, m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; et Dieu veuille qu'ils n'en soient pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement !

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prières de la Sainte.

Étant une nuit dans un oratoire, et assez recueillie, mais si malade que je croyais ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles quand Dieu veut opérer quelque chose en nous ; car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvai comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étais dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en était une, et je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en

parler à mon confesseur; non pas, ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel; car les visions qu'ont eues ces grands saints augmentaient encore ma crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir de telles faveurs, et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur, à qui je n'osais rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, et je voudrais pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces célestes lumières qui sont comme des rayons de la lumière éternelle, et les lumières d'ici-bas, que celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que notre Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* « Hélas ! mon Dieu, que servira que je parle à ces aveugles, s'il ne vous « plaît d'ouvrir leurs yeux pour leur faire voir la lumière ? Vous l'avez « donnée à quelques-uns qui ont employé utilement, pour l'avantage des « autres, cette connaissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire « que vous en ayez favorisé une personne aussi méchante et aussi misérable que je suis ? Que vous soyez béni à jamais, et que je ne cesse « point de vous rendre grâces de la miséricorde que je ne puis ignorer « que vous m'avez faite, parce que je sens le changement qu'elle a opéré « dans mon âme ! » Je voudrais, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue; et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lorsque j'étais avec cette dame dont j'ai parlé, il arriva que, me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette, et qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, et entre autres, un diamant de fort grand prix, croyant que cela me réjouirait. Alors, me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le ciel, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, et de voir avec compassion que les hommes fassent tant

de cas de semblables choses, dont il me serait impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma mémoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais, pour connaître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'âme, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout; c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans notre esprit; et c'est lui qui nous fait connaître qu'il nous serait impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avais auparavant tant appréhendée; et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir, avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'âme tant de choses merveilleuses, me paraissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grâce, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui était auparavant incompréhensible; et quand les douleurs de la mort ne seraient pas beaucoup plus faciles à souffrir pour ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables?

Ces ravissements servirent aussi beaucoup à me faire connaître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissements, qui sont des grâces surnaturelles, font aussi, par la connaissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que dès cette vie notre conversation est dans le ciel; car ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauraient regarder seulement le ciel sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitants de cette heureuse patrie, que je considère seuls comme véritablement vivants, tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paraissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie; et lorsque ces ravissements sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe; mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissements, ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir

une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas ; puisque, s'il ne les leur faisait quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourrait être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais ! et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grâce de me donner quelque connaissance de ces biens infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute. « Ne le souffrez pas, s'il vous plaît, mon Dieu, je « vous en conjure encore par vous-même ; car je tremble quelquefois, « je l'avoue ; mais votre miséricorde me rassure, lorsque je considère « qu'après m'avoir tirée d'un abîme de malheur, en me pardonnant tant « de péchés, il n'y a point d'apparence que vous m'abandonniez pour « me laisser courir à ma perte ! » Je vous prie, mon père, de joindre, pour ce sujet, vos prières aux miennes.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très-grandes, celles dont je vais parler me paraissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoiqu'à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix, qu'il ne faut point les comparer ensemble.

Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allais prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux, sur le mystère de cette fête : il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux ; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, il était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étais en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvais alors. Ainsi, je connus l'extrême obligation que j'avais à Dieu, et je me représentai le châtiment que mes péchés m'avaient fait mériter de recevoir dans l'enfer : je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement.

Comme j'étais dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon âme n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle semblait en vouloir sortir ; car ce ravissement était si différent des autres, que je ne savais du tout ni ce que je faisais, ni ce que je voulais, toutes mes forces me manquant, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise ; je m'appuyai contre la muraille ; alors je vis au-dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas ; car ses ailes, au lieu de plumes, n'étaient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisaient ; et après qu'elle eut volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon âme, qui se

trouvait comme perdue dans l'étonnement que lui donnait une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devais me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement, accompagné de tant de gloire, continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demeurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes, que j'étais comme hors de moi-même ; je ne voyais et n'entendais presque rien ; et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et accru de beaucoup les vertus qu'il m'avait données. Qu'il soit béni éternellement. Ainsi soit-il !

Une autre fois je vis sur la tête d'un père de l'ordre de Saint-Dominique la même colombe ; mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendait beaucoup plus loin ; et il me fut dit que c'était parce que ce religieux devait attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvrait d'un manteau blanc le père Présenté, religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'était pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendrait de conserver son âme pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait ; car étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un religieux, qui se trouva à sa mort, m'a assuré qu'il avait dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il allait tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'était un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchât de s'en distraire, à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents ; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourrait se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivait, en achevant de dire la messe, de demeurer long-temps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin Notre-Seigneur le récompensa des services qu'il lui avait rendus avec tant de fidélité.

Quant au recteur de la compagnie de Jésus, dont j'ai souvent fait mention, j'ai vu quelque chose des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisait, dont, pour ne point m'étendre davantage, je ne parlerai point ici.

Étant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisait, je vis, en entendant sa messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, Jésus-Christ m'y paraître crucifié, et me dire, entre autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devait encore arriver. Cela le consola et l'encouragea beaucoup, et les effets en confirmèrent la vérité

J'ai vu des choses admirables des religieux d'un certain ordre, qui me paraissaient, sans parler du reste, porter en leurs mains dans le ciel des étendards blancs ; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour cette sainte compagnie.

Étant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression que je ne savais que devenir ; mais une seule de ses paroles nous profite plus que des journées entières, que nous emploierions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte, que nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit *que je ne pouvais assez reconnaître l'obligation que je lui avais d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avais fait un mauvais usage.* Il me dit une autre fois *de me souvenir du temps où il semblait que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur que l'on lui doit ;* et une autre fois il me recommanda *de me remettre devant les yeux les grâces qu'il m'avait faites, lors même que je l'offensais davantage.* Il exposait aussi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savais où me mettre ; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler, dans l'oraison, des fautes dont mon confesseur me reprenait, je m'y trouvais encore plus sévèrement traitée qu'il ne me traitait.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappelait à ma mémoire, me faisait répandre quantité de larmes, dans la créance que je n'avais point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il voulait peut-être me préparer par-là à recevoir quelque grande grâce, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte, pour me faire connaître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me semblait que, si mon âme n'avait pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui ; et je vis alors la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dans un excès de majesté et de gloire où je ne l'avais point encore vue ; car je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que, perdant toute connaissance de moi-même, je me trouvais devant cette suprême Divinité. Je demurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me semblait que je continuais d'être sans cesse en la présence de ce Fils unique de Dieu ; mais non pas comme la première fois, car je connaissais bien que c'était seulement par l'impression qui en était demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé très-prompement, la vue m'en était toujours présente, et ne me

donnait pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'était aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'âme, qu'elle amortit presque toute la cupidité; c'est comme un grand feu qui consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avais pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connaissance de l'éternelle vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne pus voir sans un étrange étonnement que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux; car lorsque j'allais communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême majesté tout éclatante de gloire, et considérant qu'elle était tout entière dans la sainte hostie, où Notre-Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressaient à la tête, et je me trouvais tout anéantie. « O mon Sauveur et
« mon Dieu! si vous ne voiliez point votre grandeur dans cet adorable
« sacrement, qui oserait si souvent s'en approcher, pour recevoir dans
« une âme impure celui qui est la pureté même? Que les anges et toutes
« les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous voulez
« bien vous accommoder ainsi à notre faiblesse, pour nous faire de si
« extrêmes faveurs, puisque, si vous vous montriez à nous dans toute
« l'étendue de votre infini pouvoir, notre étonnement ne pourrait nous
« permettre d'approcher de vous. »

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur qui, ayant trouvé un trésor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avait osé l'espérer, ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse et de chagrin que lui donna le soin de le garder et de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu, tantôt une partie de ce trésor et tantôt une autre, il se serait estimé heureux, et cela ne lui aurait pas coûté la vie. « Mais vous, Seigneur, qui êtes le trésor et la richesse
« des pauvres, vous savez admirablement leur faire sentir les effets de
« votre libéralité, en ne leur découvrant que peu à peu le prix de ces
« grâces sans prix, dont il vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini se cacher, par un effet de son admirable sagesse, dans une chose aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurais jamais la hardiesse de m'en approcher, s'il ne me la donnait; et tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles.

Quels doivent être les sentiments d'une misérable créature comme moi, coupable de tant de péchés, et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en la présence de sa souveraine majesté, lorsque, par une faveur si particulière, il se rend visible à mon âme ! Comment osé-je, avec une bouche qui a proféré tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté et la bonté même ! Et l'amour et la tendresse qu'il me témoigne ne doivent-ils pas rendre ma douleur, de l'avoir si mal servi, plus grande que l'appréhension du châtiment que méritent mes péchés !

Que dirai-je davantage sur le sujet de ces deux visions dont je viens de parler ? Oserai-je, ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer, comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque manière ma fidélité et mon respect pour votre souveraine grandeur, par les sentiments si douloureux qu'elles me causèrent ? Mais, hélas ! que dis-je ? j'écris ceci sans savoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions, sans me trouver toute troublée et comme hors de moi-même. J'aurais néanmoins raison de parler de la sorte, puisque j'aurais, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentiments venaient de moi ; au lieu que, ne pouvant avoir seulement une bonne pensée, si vous ne me la donnez, je ne puis rien m'en attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, et je suis le coupable.

Une fois, lorsque j'allais communier, je vis des yeux de l'âme plus clairement que je ne l'aurais pu voir des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible, qui enfermaient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis en même temps dans ses mains Jésus-Christ tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé ; ce qui me fit connaître que ce misérable était en péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur ! de voir votre souveraine bonté au milieu de ces épouvantables figures, et votre divine présence remplir ces démons d'un tel effroi, qu'ils ne cherchaient qu'à s'enfuir si vous le leur eussiez permis. Je demeurai si troublée, que je ne sais comment j'eus la force de communier, parce qu'il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que j'eusse connu le péché de ce prêtre. Mais Notre-Seigneur me dit *de prier pour lui, et qu'il avait permis que je l'aie vu pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consécration qui le rendent présent dans ce grand sacrement, quelque méchant que soit le prêtre qui les profère, et nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.*

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorés de ce sacré caractère ; quel horrible péché c'est de recevoir indignement cet adorable sacrement ; que les démons règnent dans les âmes qui sont en péché mortel, et elle augmenta encore en moi la connaissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais !

Il m'arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange

sorte. Il mourut sans confession, au lieu où j'étais, une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui, ayant depuis deux ans toujours été malade, était changée en quelque sorte; et ainsi je ne croyais pas qu'elle dût être damnée. Mais lorsqu'on l'ensevelissait, je vis une grande multitude de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouaient, et qui le tiraient deçà et delà avec de grands crocs. Lorsqu'on le portait en terre avec les cérémonies accoutumées, je considérais en moi-même quelle est la bonté de Dieu de n'avoir pas voulu déshonorer devant le monde cette personne, quoiqu'elle fût son ennemie; et ce que j'avais vu me rendit tout interdite. Je ne vis aucun démon durant l'office; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en aperçus une grande multitude qui y étaient pour le recevoir, et la frayeur que j'en eus fut telle, que je ne pus la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je considérais en moi-même de quelle manière ces malheureux esprits traiteraient l'âme dont ils traitaient ainsi le corps. Plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir, comme je l'ai vu, une chose si épouvantable, puisqu'elle pourrait, à mon avis, servir à les convertir!

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avais si justement méritées. Ma frayeur continua jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon confesseur. Je songeais en moi-même si ce n'était point une illusion du diable pour déshonorer cette personne, quoiqu'elle ne passât pas pour être trop bonne, et quand ce n'aurait pas été une illusion, je ne saurais m'en souvenir sans en être encore épouvantée.

Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques âmes; mais j'en dirai peu, tant pour abréger, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourrait être fort utile.

Ayant appris la mort d'un père provincial, qui l'avait été de cette province, et l'était alors d'une autre, à qui j'avais de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux, j'appréhendais pour son salut, à cause qu'il avait, durant vingt ans, exercé cette charge, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des âmes. Je courus à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avais en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de tirer son âme du purgatoire.

Lorsque je demandais cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyais à mon côté droit sortir cette âme du fond de la terre et monter au ciel avec une grande joie; et quoique ce père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vite; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvais douter de la vérité de ce que j'avais vu, que je n'ai jamais su depuis

être affligée de sa mort, comme l'étaient plusieurs autres personnes dont il était beaucoup aimé. Il n'y avait pas alors quinze jours qu'il était mort, et je ne laissais pas de demander des prières pour lui, et d'en offrir aussi à Dieu; mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avais vu, parce que, lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connaître de semblables choses, il me paraît que de prier pour les âmes qui sont dans la gloire, c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes, d'une si profonde humilité, et d'une telle connaissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte, il n'y avait pas encore deux jours, et l'une de nos sœurs à qui j'aidais à dire pour elle l'office des morts dans le chœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'âme de cette bonne religieuse sortir, comme celle dont je viens de parler, du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente, mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont également assurées.

Une autre religieuse de cette même maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui était continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passerait point par le purgatoire. Mais quatre heures après sa mort, assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son âme, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Étant dans un collège de la compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit, comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvais réduite à ne pouvoir, ce me semblait, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un frère de cette maison mourut la même nuit, et je priais pour lui comme je pouvais; mais lorsque j'entendais une messe que l'on disait aussi pour le repos de son âme, je me trouvais dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux religieux de notre ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie durant la messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire; et j'ai appris depuis qu'il était mort à la même heure que j'avais eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire, il me fut dit que c'était parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avait joui de la grâce accordée à l'ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connaître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit pas de porter l'habit de religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrais rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a

favorisée; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces âmes avoir été exempte de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux religieux dont je viens de parler, et du saint père Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces âmes possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.

CHAPITRE XXXIX.

La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grâce que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

Une personne à qui j'avais beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, et j'appréhendais extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors Notre-Seigneur m'apparut, comme il l'avait fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche et en tira, avec sa main droite, un clou dont elle était percée, et la chair qui y tenait. Il est facile de juger combien grande était cette douleur, et de quelle sorte j'en étais touchée. Il me dit *que puisqu'il avait bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devais point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demandais, étant assuré que je ne lui demandais rien qui ne fût pour sa gloire, et qu'ayant plus fait pour moi que je n'avais désiré de lui, dans les temps même que je ne le servais pas encore, je pouvais m'assurer qu'il n'y aurait rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savait que je l'aimais.* A peine huit jours étaient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, et mon confesseur eut connaissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'était une grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connaissais rien, et qui lui causa, durant deux mois, des douleurs si insupportables, qu'elle se déchirait elle-même; le père recteur dont j'ai parlé, et qui me confessait alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda d'aller la voir, et je le pouvais à cause qu'elle m'était parente. J'y allai donc, et je demurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai instamment à Dieu de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avais reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui aurait été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée, que je n'y

voyais point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, avec grande instance, d'y en vouloir apporter, et je me retirai dans un hermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avait une image de Jésus-Christ attachée à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'était pas distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, et je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvais assez admirer qu'une voix, que j'étais assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par là que ma prière était exaucée, et ainsi je fus délivrée de la peine que me donnait cette affaire. Elle fut rompue sur le point qu'elle passait pour faite, et j'en rendis compte à mes confesseurs; car alors j'en avais deux, tous deux fort sçavants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue à servir Dieu fidèlement et qui, durant quelque temps qu'elle s'était appliquée à l'oraison, avait reçu de grandes grâces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travaillait point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimais beaucoup et je lui avais des obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette âme dans le chemin où je l'avais vue; et étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchirait avec grand dépit des papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu m'avait accordé ma demande, et j'en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompais pas; car j'appris ensuite que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'était converti véritablement à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Les grâces que Dieu m'a faites de délivrer, à ma prière, des âmes des péchés où elles étaient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurais jamais fait, et ennuierais ceux qui liront ceci, si je les rapportais toutes. Elles ont été encore plus grandes à l'égard du salut des âmes que dans la guérison des corps, et c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivait jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en était la principale cause, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il accordait ces faveurs à mes prières. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de peine; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine majesté me rend de plus en plus redevable envers elle, je la loue; mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que lorsque je veux demander à Dieu des choses qui

ne me seraient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de prier que très-faiblement et très-lâchement, et qu'au contraire celles qui lui sont agréables et que je puis lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, quand je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui ayant la langue liée ne peut parler, encore qu'elle le désire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas; au lieu que dans les autres on parle si nettement, que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, et l'autre, à cette contemplation si élevée, dans laquelle Dieu fait connaître qu'il nous entend, et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui qui me donne tant, et à qui je donne si peu.

« Car, que vous donne, Seigneur, une personne qui ne renonce pas à
 « tout pour l'amour de vous? et ne suis-je pas infiniment éloignée de
 « l'avoir fait? Quand je n'aurais point d'autre raison de haïr la vie, celle-
 « là seule suffirait, puisque je m'acquitte si mal de ce que je vous dois. Je
 « ne vois en moi qu'imperfection; je n'y vois que lâcheté pour votre ser-
 « vice; et je voudrais quelquefois avoir perdu le sentiment, afin de ne
 « point connaître jusqu'à quel excès va ma misère. Vous êtes capable,
 « Seigneur, d'y apporter le remède, et je vous conjure de ne pas me refu-
 « ser cette grâce. »

Lorsque j'étais chez cette dame dont j'ai parlé, j'avais besoin de me tenir continuellement sur mes gardes, pour remarquer la vanité qui se rencontre dans toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignait avoir pour moi, et les louanges que l'on me donnait, m'étaient de grands sujets de complaisance, si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérais celui dont la vue, qui ne peut-être trompée, pénètre la vérité de toutes choses, et je le priais de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connaître la vérité souffrent à traiter des choses d'ici-bas, dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit, ainsi que la plupart de ce que j'écris et que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que toutes les fois que je dis : J'entendis cela, ou, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais, lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien; quoique dans la vérité il n'y a rien de bon que je doive appeler mien, puisque j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu, sans l'avoir pu mériter : j'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été révélé.

Hélas ! il n'arrive que trop souvent, dans les choses spirituelles, aussi bien que dans les temporelles, que nous en jugeons selon notre peu de lumière, et tout au contraire de la vérité, et qu'ainsi nous mesurons notre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir et la libéralité de celui qui peut répandre ses faveurs en la manière qu'il lui plaît; et faire faire en six mois à une âme plus de progrès dans la vertu qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une humilité véritable n'ont pas de peine à le connaître, parce qu'ils jugent de cet avancement des âmes par leur résolution de servir Dieu et par leur amour pour lui, qui peuvent, comme je l'ai dit, leur faire faire plus de chemin en six mois qu'à d'autres en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté et des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi je vois venir dans ce monastère des jeunes filles de qualité qui, étant appelées de Dieu, n'ont pas plus tôt été éclairées de sa lumière et touchées de son amour, que, sans différer davantage, elles ont tout abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu, que l'on peut considérer comme une étroite prison; qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet époux éternel, dont elles savent qu'elles sont aimées; qu'elles ont renoncé à leur propre volonté, et qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, et quelqueune même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoique, encore que vous les ayez si libéralement recompensées de leur fidélité pour vous, vous m'avez fait plus de grâces qu'à elles? Et comment pourraient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir et à vous plaire?

Je désirerais que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de notre profession, et le temps qu'il y a que quelques-unes de nous s'exercent à l'oraison; non pour inquiéter celles qui y ont fait en peu de temps un grand progrès, en les obligeant de retourner en arrière, pour ne pas avancer plus que nous, ni prétendre que ces âmes que les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui aurait les pieds liés, mais je voudrais qu'en adorant avec humilité la manière dont Dieu les conduit, nous les vissions aller à tire d'aile où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de grâces les laisse tomber dans le précipice. La confiance que leur donnent les vérités que la foi leur fait connaître les soutient, et comment n'ayant pas cette même confiance, prétendrions-nous pouvoir les suivre et comparer notre faiblesse à leur force?

On ne peut, sans se tromper, se flatter de cette pensée. Il faudrait, pour juger d'un état si élevé que celui où il a plu à Dieu de les mettre, avoir un aussi grand zèle pour son service et un aussi grand amour que celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier au lieu de les condamner, et considérer que, tant s'en faut que leur avantage nous porte du préjudice, c'est au contraire une occasion que Dieu nous présente pour reconnaître nos défauts, en considérant combien des âmes à qui il fait tant de grâces sont plus que nous attachées à lui et plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entièrement à son service, et que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en préférerais une de cette sorte, quoiqu'elle durât fort peu à celles de plusieurs années, qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considérables, que, quand même elles seraient en grand nombre, on ne pourrait les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, et que l'on doit aussi avoir honte de considérer et de leur donner, comme font quelques-uns, le nom de mortifications. Hélas ! je suis de ce nombre, puisque j'oublie à tout moment les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sais néanmoins que sa bonté est si grande qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grâce me fait faire ; mais je voudrais que la connaissance de mon néant m'empêchât d'en porter un semblable jugement, et me fit même ignorer que j'y aie part. » Par-
« donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, et n'imputez pas à péché que
« je me console un peu par là de la douleur de ne pas vous servir en
« des occasions importantes, dans lesquelles il ne faut point de meil-
« leur preuve de mon incapacité que de voir que de si petites tiennent
« lieu de quelque chose dans mon esprit. Que les personnes qui vous
« rendent des services considérables sont heureuses ! Si pour leur res-
« sembler, il suffisait de le désirer avec ardeur et de leur porter envie,
« je marcherais sur leurs pas ; mais je suis inutile à tout. Ayez com-
« passion de moi, mon Sauveur ; et puisque vous m'aimez tant rendez-
« moi propre à des actions qui puissent vous être agréables. »

En ce même temps le bref de Rome pour établir notre monastère sans revenu étant arrivé, on l'acheva ; et lorsque, dans la joie que j'en eus, je pensais aux travaux que j'ai soufferts pour ce sujet, et remerciais Dieu de la grâce qu'il m'avait faite de daigner en cela se servir de moi, je me remis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire, et trouvai que ce que je paraissais y avoir fait de bien était mêlé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage et mon peu de foi ; car jusqu'à cette heure que je la vois entièrement terminée quoique Notre-Seigneur m'eût dit que cela serait, et qu'ainsi je n'en pusse douter, je ne l'avais jamais cru avec une certitude pleine et entière, et je ne sais comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible, et de s'assurer en même temps qu'elle réussira.

Mais considérant que tout ce qu'il y avait eu en cela de bon venait de Dieu, et que tout ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je n'y pensais pas davantage et je serai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises ne soient pas comme autant de pierres d'achoppement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Béni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disais qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce que, encore que l'on soit humble, il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se flatte de la créance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en soit bien récompensé; mais quelque spirituel qu'il soit, quiconque s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les péchés qu'il commettait avant qu'il se fût appliqué à faire oraison, sans vouloir, comme je l'ai dit, lui faire un procès pour le payer de ce qu'il prétend lui être dû? Il peut se faire que cela ne soit pas incompatible avec une grande humilité; mais j'avoue ne le pas comprendre, et ne pouvoir au contraire le considérer que comme une grande hardiesse; parce qu'encore que j'aie peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là; mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service, et que si je lui en avais rendu, j'aurais cru possible plus que nul autre, en devoir être payée.

Je ne dis pas aussi qu'une âme ne s'avance, et que Dieu ne lui accorde des faveurs si son oraison a été humble; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puisque tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime, en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, et que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer en compte avec lui, puisque sa libéralité est si grande, que pour une obole que nous lui donnons il nous paie mille ducats? Laissons-là, je vous prie, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire; les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas, et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge? Ne l'a-t-il pas assez fait connaître par cette parabole de l'Évangile qui nous apprend qu'il traite de la même sorte ceux qui sont venus à la dernière heure et ceux qui ont travaillé dès le matin et porté le poids de la plus grande chaleur du jour?

J'ai écrit ces trois feuillets en tant de jours différents et de diverses reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'ai perdu la suite de ce que j'avais commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne je me trouvai environnée d'une grande

multitude de gens armés de lances, d'épées et de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparaient à me donner, ni espérer aucun secours ; qu'alors ne sachant que devenir, je levai les yeux vers le ciel et vis Jésus-Christ élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendait la main et me rassurait de telle sorte que je ne pouvais plus rien appréhender. Encore que cette vision paraisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connaître ce qui me devait arriver. Car m'étant ensuite presque vue en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre mon âme, puisque, sans parler de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs et autres choses semblables, qui sont comme autant de pièges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de craindre du côté de nos parents et de nos amis, et ce qui est encore plus étrange, des personnes même de piété, comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en tel état, quoiqu'ils ne crussent pas mal faire, que je ne savais comment m'en défendre, ni que devenir.

Que si je rapportais en particulier tout ce que j'endurais, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devrait-il point donner du monde, puisque tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts n'étaient point comparables à cette dernière persécution ? Elle me réduisit en tel état que je n'y trouvais point d'autre remède que d'appeler Dieu à mon secours en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avait fait connaître que, devant me défier de tout ce qui est dans le monde, je ne pouvais espérer que de lui qui est le seul immuable et toujours le même. Il me fit bien voir que j'avais raison, car il suscitait de temps en temps quelqu'un qui, en la manière qu'il me l'avait montré dans cette vision, venait comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir et me fortifier dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et de ne penser qu'à employer pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit béni éternellement.

Étant un jour si troublée et dans une telle inquiétude qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvais me recueillir, il me vint durant ce combat qui se passait en moi-même mille pensées extravagantes ; et, dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendais que les faveurs que j'avais reçues de Dieu ne fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur me dit de ne point m'affliger, que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi, et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel. Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font mériter de si grandes récompenses, que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de

périls où nous nous trouvons exposés durant cette vie, et qu'il ne manque jamais de m'assister, mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bonté, tant de douceur et tant de tendresse que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *Vous êtes à moi, et je suis à vous* ; et je lui dis presque toujours avec vérité ce me semble : « C'est de vous seul, mon Dieu, et non pas de moi que je me soucie. » Mais lorsque je me représente quel est mon néant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion que, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon confesseur, il me paraît que l'on a besoin en les recevant de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors ; il ne se présente à moi que le souvenir de mes péchés ; mon esprit n'agit plus, et il me semble seulement que tout ce qui se passe en cela est surnaturel.

Il me prenait quelquefois un si violent désir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvais tellement hors de moi-même, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plus tôt dans l'église, que j'entrai dans un grand ravissement. Il sembla que je vis les cieux ouverts, non seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à votre révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre où par une connaissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu y était, quoique je ne le visse point.

Ce trône était soutenu par des animaux, et je m'imaginai que c'étaient les évangélistes ; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui était assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel ; et je crus que c'étaient des chérubins et des séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celles des autres, et qu'ils paraissent tout enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire qu'on ne saurait ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée, et je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on saurait souhaiter se rencontrait là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me serait impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé était moins que rien ; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion que l'on soit capable de s'arrêter et encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'entendis la messe, je communiai, et je ne

saurais dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna qu'il avait duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer que me trouvant si proche de ce feu qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelques efforts que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grâce; et ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'âme change de désirs et acquiert une telle force que, ne paraissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine majesté que cela se trouve véritable en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre : ne l'oubliez jamais, et efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.*

Étant une fois dans le même doute dont j'ai parlé, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ?* il ajouta que, *si après m'être bien examinée, je trouvais que je m'étais entièrement donnée à lui, je ne devais point appréhender qu'il m'abandonnât.*

Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté de ne point m'affliger, qu'il savait qu'il n'y avait rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il m'accorderait tout ce que je lui demandais ; que je n'avais qu'à considérer que mon amour pour lui augmentait toujours, pour reconnaître que cela ne pouvait venir du démon ; que je ne devais pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit était éclairé, et la tranquillité dont je jouissais ; mais que tant de personnes considérables m'ayant assuré que ces faveurs venaient de Dieu, j'étais obligée de les croire.

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles ; et lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Dieu me fit la faveur dans un ravissement de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y tient ; mais de pouvoir exprimer cela en particulier, c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, c'est que la

vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui opéra de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette reine des anges, que l'on ne peut trop révéler.

Étant dans l'église d'un collège de la compagnie de Jésus, je vis deux fois un fort riche dais paraître sur la tête des religieux lorsqu'ils communiaient, et je ne le voyais point sur celle des autres.

CHAPITRE XL.

Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte, et sentiments qu'elle avait dans ces occasions.

Un jour faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnaissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avait fait voir autrefois, que j'avais mérité par mes péchés d'avoir l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, et j'entrâi ensuite dans un plus grand ravissement, que je ne le saurais exprimer. Il me sembla que j'étais comme abîmée dans cette suprême majesté que j'avais vue autrefois, et qu'elle me fit connaître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurais dire comment cela se fit; car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parlait et que c'était la vérité même qui me disait : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît que confusément les vérités de l'Écriture, qui, jusqu'au moindre iota, ne manqueront pas de s'accomplir.* Et, sur ce qu'il me sembla que j'avais toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidèle sans le croire, il me fut encore dit : *Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et s'ils m'aimaient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets. Mais savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement ? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connaîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles, et je ne saurais trop en rendre grâce à Dieu; car depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service me paraît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, et que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurais dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, et je ne sais non plus comment cela se passa, car je ne vis rien; mais elle me fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon âme et me donna tant de force, que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses de ce que l'Écriture nous

ordonne; et il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connaissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon âme, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa majesté et de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demeurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au dessus de ce qui se passe dans le monde pour des vérités; je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse heureuse de goûter avec humilité et un sentiment plein de tendresse, la douceur des faveurs que Dieu me faisait; et quelque extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvais être touchée de la moindre crainte qu'il y entrât de l'illusion. Je ne vis rien; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, et de ce que c'est que de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connaître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'ai distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable, qui, sans que l'on me parlât, me faisait comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix; et j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités touchant cette vérité, que je n'aurais pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auraient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connaître si évidemment qu'elle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même; qu'elle est sans commencement et sans fin; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi tout ce que j'en dis ici n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et de la lumière avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême majesté, qui opère de si grands effets dans les âmes, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses grâces.

« O grandeur infinie, ô suprême majesté, ô Dieu tout-puissant, à quoi pensez-vous? à quoi pensez-vous, mon Sauveur, lorsque vous me comblez de tant de faveurs? Avez-vous oublié que j'ai été un déluge de vanité et un abîme de mensonge, et cela purement par ma faute, puisque vous m'aviez donné par mon naturel tant d'aversion pour le mensonge? Comment donc, Seigneur, avez-vous pu accorder tant de grâces à une personne qui s'en était rendue si indigne? »

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres religieuses, je me trouvais dans un grand recueillement, et il me sembla que mon âme était tout entière comme un clair miroir, et que Jésus-Christ Notre-Seigneur n'était pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre,

tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties et que toutes ces mêmes parties étaient aussi imprimées en lui par une communication pleine d'amour et de tendresse que je ne saurais exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur, quoi qu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela et le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont ils ont obscurci mon âme.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la plus intérieure de notre âme, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu que, cherchant Dieu, il ne pouvait si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin; c'est qu'il arrive dans les grands ravissements qu'en suite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie; ce qui arrive principalement dans les commencements. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la faiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerais à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser, durant quelque temps, de faire oraison avec dessein de la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourrait en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'expérience et de conduite, à cause que lorsqu'on est arrivé en cet état, il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un directeur; que si, après en avoir cherché un bon avec grand soin, on n'en trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque quelque imparfaite que je

sois, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de directeurs qui connaissent par leur propre expérience des choses si élevées, et qui n'inquiètent et n'affligent plutôt les âmes que de leur donner des remèdes pour les soulager; mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur, à mon avis, est de les leur communiquer. Quoique je pense l'avoir dit ailleurs, je n'ai point craint à tout hasard de le répéter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes dont le nombre est plus grand que des hommes, à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sais par expérience, et le saint père Pierre d'Alcantara m'a confirmé par des raisons très-fortes qu'il serait inutile de rapporter, qu'elles avancement plus qu'eux dans ce chemin.

Étant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurais bien exprimer cela, mais il est demeuré gravé dans mon âme, et c'est l'une des plus grandes grâces qu'il m'ait faites et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plus tôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, et je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en a dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une manière si subtile, que l'entendement ne peut le comprendre, ou bien c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grâce à l'âme de les connaître.

Je dis donc que la divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'âme me paraissait dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, et que toutes mes actions se voient clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur, comme je l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui saurait être caché.

Je ne pus, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimaient dans une glace si pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état que je ne savais que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvais supporter. O combien je souhaiterais de pouvoir

faire connaître cela à ceux qui commettent des péchés infâmes sans craindre de manquer de respect à cette éternelle majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisqu'étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent.

Je connus dans cette vision que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérite l'enfer ; et que rien ne fait paraître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui ? Hélas ! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement ? et faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci ? votre révérence, mon père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si longtemps soit béni dans tous les siècles.

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étais environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Église, et il me fut dit qu'un certain ordre lui rendrait dans les derniers temps de grands services, et défendrait la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière proche du très-saint sacrement, un saint dont l'ordre s'était un peu relâché m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots : Cet ordre fleurira un jour et aura beaucoup de martyrs.

Une autre fois étant au chœur à matines, six ou sept religieux, qui me parurent être du même ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main ; ce qui signifiait à mon avis, qu'ils défendraient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla, dans un grand ravissement, que j'étais dans une campagne où se donnait un sanglant combat, et que ceux de cet ordre, avec un visage éclatant et qui paraissait tout en feu, combattaient si vaillamment, qu'ils portaient plusieurs des ennemis par terre, en tuaient un grand nombre, et que ces ennemis étaient des hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisais pour son ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connaître s'il veut qu'on le sache ; mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de religieux de chaque ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grâce de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Église ; et bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Une personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il lui serait agréable qu'elle acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit au sortir de la communion *que lorsque cet ecclésiastique connaîtrait très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourrait en ce cas l'accepter*; me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Église, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paraît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de mon âme!

Une fois, pour me consoier, il me dit avec de grands témoignages d'affection : *Que je ne m'affligeasse point; que nous ne pouvons dans cette vie être toujours en même état; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner de voir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devais espérer en lui, et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avait point de l'attache dans le plaisir et la consolation que je recevais de communiquer avec les personnes à qui je rendais compte de ce qui se passait en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyais servir Dieu fidèlement, Notre-Seigneur me dit *que si un malade, en péril de mort, connaissait qu'un médecin pût lui rendre la santé, ce ne serait pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnaissance; que je considérasse ce que j'aurais fait, si je n'avais été assistée par de semblables personnes: que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvait que me profiter; et qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux; mais je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner me consola beaucoup, parce que l'appréhension d'une attache qui aurait pu lui être désagréable me causait quelquefois tant de peine que j'aurais voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en toutes rencontres, et jusqu'à me dire de quelle sorte je devais me conduire envers les faibles et quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi, mais il y a des temps où je ne puis, sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrais de ce misérable corps.

Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchait. Me voyant dans une telle faiblesse de corps, et mon esprit d'un autre côté voulant s'occuper de Dieu, je sentis dans ce combat une telle affliction que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois et me donne tant de tourments qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paraisse,

quand cela est passé, que je ne me hais pas trop ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire; et Dieu veuille même que je n'aie pas au-delà de mes besoins. Étant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola beaucoup en me disant : *Que je souffrisse, pour l'amour de lui, ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie était encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me fus ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines, car encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui, ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et je n'entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens ni envie de mourir, ni désir de vivre, mais je me trouve dans une certaine tiédeur et un obscurcissement si général à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que Notre-Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent connues de tout le monde, comme il m'avait dit, il y a quelques années, qu'elles le seraient. Et votre révérence sait combien je l'appréhendais, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute; car je n'en ai parlé qu'à mes confesseurs, ou à ceux à qui eux-mêmes l'avaient dit; et l'on ne peut être plus retenue que je l'ai été en cela, non pas tant par humilité que par la répugnance que j'y avais, et qui était telle que j'avais peine à me résoudre d'en parler, même à mes confesseurs. Maintenant, grâces à Dieu, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle; que d'autres appréhendent de me parler, d'autres de me confesser, et que d'autres disent mille choses de moi, néanmoins voyant très-clairement que Notre-Seigneur veut se servir de ce moyen pour l'avantage de plusieurs âmes, et me représentant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Lorsqu'il lui plut de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit et si resserré, j'avais cru qu'y étant comme morte, on ne se souviendrait plus de moi; mais j'ai été contrainte, contre mon désir, de parler à quelques personnes. Toutefois comme elles ne me voient point, et que j'y suis si retirée, avec une si petite et si sainte compagnie, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce d'y trouver un port assuré, et que considérant, ainsi que d'un lieu élevé, ce qui se passe dans le monde, je ne serai point

touchée de l'opinion qu'on aura de moi, mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant; tout ce que je vois, ne me paraissant qu'un songe et ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres, cela passe si promptement que j'en suis tout étonnée; et il ne m'en reste d'autre impression que comme d'une chose que j'aurais seulement songée; ce qui est si vrai, que si je voulais après me réjouir du plaisir que j'aurais eu, ou m'affliger de la peine que j'aurais ressentie, il ne serait pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pourrait se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle aurait eu, parce qu'il a plu à Dieu de réveiller mon âme de ce songe qu'elle n'avait fait qu'à cause qu'elle n'était pas morte à toutes les choses d'ici-bas, et je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement.

Voilà, mon père, l'état où je suis, et je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou qu'il me fasse la grâce de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile à quelque chose : je ne l'ai pas fait sans peine, à cause de mon peu de loisir; mais j'estimerai cette peine heureuse, et je me tiendrai bien récompensée, si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jetteriez cet écrit dans le feu aussitôt après l'avoir lu. Je serais néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous savez, parce qu'étant ou ayant été mes confesseurs, s'ils n'en sont pas satisfaits, il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi; et que, s'ils en sont contents, ils sont trop éclairés pour ne pas connaître que tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, et trop charitables pour ne pas lui rendre grâces de ce qu'il lui a plu de se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine majesté de vous conduire toujours par la main, et de vous rendre un si grand saint, que vous puissiez soutenir par votre vertu, et éclairer par votre lumière cette misérable créature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup de choses, au moins n'ai-je eu d'autre dessein que de dire la vérité, d'obéir à ce qui m'a été commandé, et de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grâce depuis plusieurs années; et comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter, le mieux que j'ai pu, les particularités d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps et d'application qu'il en a fallu pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu, qui peut faire tout ce qui lui plaît, veuille me donner par son assistance, une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toute choses qu'après avoir, par tant d'effets de son amour et en tant de diverses manières, retiré mon âme du péril d'être précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

LE SAINT-ESPRIT SOIT TOUJOURS AVEC NOUS , AMEN !

Je crois, mon Père, ne devoir point faire difficulté de témoigner à votre révérence la peine que j'ai eue à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection, quand vous saurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux toutes mes misères, quoique je puisse dire avec vérité que j'ai été plus touchée du souvenir des faveurs que j'ai reçues de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obéi à ce que vous m'avez commandé en m'étendant assez sur divers sujets que j'ai traités ; et vous me tiendrez, s'il vous plaît, la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avais pas achevé de relire cette relation lorsque votre Révérence l'a envoyée chercher ; ainsi il pourra se faire qu'il y aura des choses mal expliquées, et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu de temps à employer à ce travail, que je n'avais pas le loisir de revoir ce que j'écrivais. Je vous supplie de le corriger et de le faire transcrire, si vous voulez l'envoyer au père maître Avila, à cause qu'il pourrait reconnaître mon écriture. Comme lorsque j'ai commencé cette relation, dans laquelle je me suis acquittée de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me sera une grande consolation s'il en est content. Vous en userez néanmoins, mon Père, comme il vous plaira, et j'espère que vous me saurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans réserve les plus intimes sentiments de mon âme. Je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur durant tout le reste de ma vie ; et je désire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, et vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier, comme vous avez commencé de faire, à ce divin Rédempteur qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde, mon Père, que nous nous trouverons ensemble dans cette heureuse éternité où, toutes les ombres étant dissipées, et tous les voiles levés, nous connaissons clairement combien grandes sont les grâces qu'il nous a faites, et ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de juin 1562, sans distinction de chapitres ; mais, l'ayant ensuite transcrite, elle le divisa par chapitres, et y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastère de Saint-Joseph.

LE PERE MAITRE LOUIS DE LEON

AU LECTEUR.

M'étant tombés entre les mains, avec l'original de ce livre, quelques mémoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir, ou pour en rendre compte à ses confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, et des faveurs qu'il lui a faites, dont elle n'avait point parlé

dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification, que j'ai cru les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot :

Notre-Seigneur me dit un jour : *Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs? Nullement ; mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans les souffrances continues, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Thabor? et ne considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma mère a eue demeurer entre ses bras? Siméon ne les lui eut pas plus tôt prédits, que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'avais à endurer ; et ces grands saints qui, étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continues, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long temps sans recevoir aucune consolation spirituelle? Croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus, sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité ; et lorsque vous l'aurez connu, vous m'aidez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées, que de suivre une voie toute contraire.*

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avais un si furieux mal de tête, qu'il me paraissait presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *Vous connaîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir, puisqu'en l'état où vous êtes, ne pouvant rien me dire, je veux bien, pour vous consoler, vous faire la faveur de vous parler.* Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie, et ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction ; mais, sans savoir où j'étais, je me trouvais dans un contentement indicible ; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles, qu'il avait dites à ses apôtres : *Qu'il n'était pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que les maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux, après avoir communiqué, je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvais avaler la sainte hostie ; et lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avais la bouche toute pleine de sang ; que ce sang coulait sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devait avoir quand Notre-Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, et que dans la joie que

je ressentais, il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai souffert en le répandant d'extrêmes douleurs ; vous en recevez avec joie maintenant le fruit, et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisait parler de la sorte était qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le loger dans mon âme après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvais souffrir que les Juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirais de l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je connais maintenant être si indigne de lui. Telles étaient ces grossières considérations qui me venaient dans l'esprit ; et il me parut néanmoins que Notre-Seigneur les eut pour agréables, puisque cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeait à n'en avoir que de papier, cela m'avait confirmé dans cette opinion, et j'en voulais ôter une qui était dans ma cellule ; mais Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensais point à cela : *Que cette mortification n'était pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devais point me priver, ni mes religieuses, de ce qui pouvait nous y exciter ; que ce livre que j'avais lu n'entendait parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornements dont on enrichit les images, et non pas des images ; que c'avait été un artifice du démon d'inspirer aux luthériens, pour leur perte, de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété. Ma fille, ajouta-t-il, ceux qui me sont demeurés fidèles doivent maintenant plus que jamais s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Considérant la différence que j'éprouve entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée, l'un conservant mon âme beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite de vous détacher de tout et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvait venir que je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus nécessaire ; la bonne opinion que je voulais que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir regard à la faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étais en grâce, Notre-Seigneur me dit *Ma fille, la lumière est bien*

différente des ténèbres; je suis fidèle en mes promesses, et personne ne se perd sans le connaître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles : la véritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grâce. Ainsi le meilleur moyen de demeurer dans la lumière est de connaître que l'on n'y saurait rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et qu'encore que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres, ce qui montre que la véritable humilité d'une âme consiste à connaître qu'elle ne peut rien, et que je puis tout. Écrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ce que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.

En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque, la veille de Saint-Sébastien, on commençait à chanter le *Salve, Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'anges, descendre et se mettre sur le siège destiné pour la prieure, au-dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée, et cela se passa si promptement, que je n'en saurais parler avec certitude, parce que j'entrai aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyais plus haut et sur les bras du siège plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon image, je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.*

Mon confesseur s'étant un soir retiré fort promptement, à cause que des occupations plus pressées l'appelaient ailleurs, cela m'attrista un peu; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur, répondant à ma pensée, me dit : *Que je ne devais pas m'étonner si, de même que des hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'âme désire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentements et ses peines, et s'attriste de n'en point trouver.* Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avais dit à mon confesseur que ces visions passaient bien vite; et alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avait de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, et qu'il n'y a point de règle certaine dans ses faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour, après avoir communié, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit,

entr'autres choses, avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-même.* Qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta : *Considérez mes plaies : cette vie passe, mais je ne vous abandonnerai point* (1). Je compris par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre, pour se communiquer aux hommes, que dans le Très-Saint-Sacrement. Il me dit : *Qu'après être ressuscité il s'était montré à sa sainte Mère, et avait demeuré assez long-temps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle était, sa douleur étant si grande, qu'elle avait eu besoin de temps pour reprendre ses esprits, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin, étant en oraison, j'eus un grand ravissement, et il me sembla que Notre-Seigneur, m'élevant en esprit, m'approcha de son Père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends ;* et je vis qu'il me reçut. Ce ne fut point une imagination, mais une chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étaient d'affection et de tendresse, et que Dieu me mit durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de carême, après avoir communie dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit ; et en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une resplendissante, et qui brillait d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines dont cette autre couronne était formée lui avaient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consola beaucoup. Mais, me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avaient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *Que ce n'était pas ces blessures qui me devaient affliger, mais celles qu'on lui faisait présentement.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *Qu'il n'était pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères ; qu'il se plaisait avec ces âmes qui lui étaient consacrées ; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenterait ; qu'il y en avait plusieurs qui ne manquaient de le servir qu'à cause qu'ils n'étaient pas en lieu propre pour cela ; que ceux que j'établirais dans de petites villes devaient être semblables à celui où j'étais alors, et que l'on y pouvait autant mériter*

(1) La Sainte ne dit pas ici, comme quelques-uns l'ont mal entendu, que l'humanité de Jésus-Christ soit alors descendue du ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avait point fait depuis l'Ascension. Mais, comme elle venait de communier, Jésus-Christ, qui était présent dans les espèces sacramentelles, lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que Jésus-Christ n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le ciel, n'empêche pas qu'il ne se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, et qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs âmes à lui pour le voir et pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à saint Étienne et à saint Paul.

que dans les grands, pourvu que l'on y portât le même zèle ; que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même supérieur ; que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des âmes ; qu'il nous assisterait, afin que le nécessaire ne pût nous manquer ; que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible ressemble aux amis de Job, qui le mettaient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu ; et que j'écrivisse de quelle sorte se seraient passées les fondations de ces monastères. Sur quoi, pensant en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : *Ce que j'y désirais davantage que de savoir qu'elle avait été miraculeuse*, et qu'il était vrai que lui seul l'avait fait réussir, contre toute sorte d'apparences. Ainsi je me résolus à écrire ces fondations.

Le mardi d'après l'Ascension, étant en oraison après avoir communiqué, je me trouvai si distraite, que mon esprit passait continuellement d'une chose à une autre, sans pouvoir s'arrêter à aucune ; et, dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature ; mais je sentis alors mon esprit s'échauffer ; il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité était présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connaître, par une manière de représentation, qui était comme une figure de la vérité, qu'elle n'aurait pas été capable de voir à découvert et sans cette espèce de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentaient distinctement à moi dans le fond de mon âme ; qu'elles me parlaient, et qu'elles me dirent : *Qu'à commencer dès ce jour, chacune d'elles me ferait une faveur particulière ; que ma charité s'augmenterait ; que je m'en sentirais tout embrasée ; et que je souffrirais avec plaisir*. Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'âme qui est en grâce. En le remerciant d'une si grande faveur, et dont j'étais si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment comment il se pouvait faire que dans le même temps qu'il m'accordait des grâces particulières, il semblait m'abandonner en permettant que je fusse si mauvaise ; je lui parlais ainsi, parce que le jour précédent, m'étant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avais été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avais à Dieu d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulions nous convertir à lui, et comme, par diverses raisons, il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines personnes, que je compris n'être qu'un seul Dieu, demeurèrent si imprimées dans mon âme, que si cela continuait, il me serait impossible de n'être pas toujours recueillie.

Étant, un peu auparavant, dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila,

et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte hostie qui était dans le ciboire, une colombe qui battait des ailes avec bruit, et j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte hostie.

En l'année 1571, j'entendis dans ce monastère une voix qui me dit : *Un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'Eglise sainte*

Pensant un jour en moi-même si c'était avec raison que quelques-uns me blâmaient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disaient que je ferais mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas, en cette vie, à jouir du bonheur de ma présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avait rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lesquelles femmes doivent être, et que l'on m'avait répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu voulait que je le pratiquasse, il me dit : *Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Écriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui était dans un ermitage du mont Carmel, je lui dis : « Seigneur, pourquoi permettez-vous que mon frère « soit en un lieu où il court fortune de se perdre ? Il me semble que si « un de vos frères se trouvait dans un semblable péril, il n'y aurait rien « que je ne fisse pour tâcher de l'en tirer ; » et alors lui dit : *Ma fille, ma fille, ce sont les religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous ? Prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté : cela n'est pas si difficile qu'il vous semble ; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.*

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une religieuse, et que j'aurais pu en faire davantage que je n'en faisais, si j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnait quelquefois, sans m'arrêter à ce que mes confesseurs m'ordonnaient, je pensai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux peut-être ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *Non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Étant un jour en oraison, Dieu me fit voir, par une vision intellectuelle, que l'âme qui est en grâce se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre ; et l'on me fit comprendre ces paroles du cantique : *Dilectus meus descendit in hortum suum.* Je vis aussi qu'au contraire, l'âme engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve environnée de ténèbres et dans une grande obscurité ; ce qui me

donna une telle compassion des âmes qui sont en cet état, que je souffrirais toutes choses avec joie pour en délivrer une seule. Je ne saurais bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il serait impossible à ceux qui la verraient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, le père Jean de la Croix me communiant un jour de l'octave de Saint-Martin, il partagea la sainte hostie pour en donner une moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'était pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisait pour me mortifier, à cause que je lui avais dit que j'étais bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre particule ; et alors Notre-Seigneur, pour me faire connaître qu'en effet cela n'importe, me dit : *Ne craignez pas, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avait fait autrefois, par une vision représentative, mais très-intérieure, et me dit, en me montrant sa main droite : *La marque du clou qui perça cette main vous en sera une qu'à commencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse : vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur ; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre créateur, votre roi et votre Dieu ; vous me considérerez aussi comme votre véritable époux. Mon honneur sera le vôtre et le vôtre sera le mien.*

Ces paroles firent une telle impression dans mon âme, qu'elle était hors d'elle-même et comme tout égarée ; et dans ce transport, je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la nature et l'éminence d'une telle grâce, je ne pouvais la supporter s'il ne m'en donnait la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur de voir que je travaille si peu pour les mériter.

Lorsque j'étais dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité, et alors Notre-Seigneur me dit : *Ce serait bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?*

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *Vous désirez les travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre âme le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la faiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous de vous rendre digne de mon assistance, qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.*

Lorsqu'en l'année 1579, j'étais dans le monastère de saint Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues; et dans ce grand recueillement, Notre-Seigneur me dit : *De commander de sa part aux pères Carmes déchaussés d'observer quatre choses d'où dépendent l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La première, que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentiments. La seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux en chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième, d'enseigner plus par actions que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

PREMIÈRE RELATION.

Voici quelle est ma manière d'oraison, dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude ou le ravissement, et qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entends seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent que, quoique je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, et qu'il me semble que, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrais faire oraison, tant je suis dans une grande sécheresse, et travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement et une telle élévation d'esprit, que je suis comme hors de moi-même, et j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu néanmoins aucune vision, ni rien entendu, et sans savoir où je suis. Il me paraît seulement que mon âme est comme perdue et qu'elle profite plus en ce moment qu'elle ne pourrait, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport et un si grand désir de mourir pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que je vais rendre l'esprit; je jette des cris, j'ai recours à Dieu, et je le prie, avec grande ardeur, de ne pas m'abandonner. En d'autres temps, je ne puis demeurer assise, tant mes inquiétudes sont grandes; et cette peine que je sens, sans y rien contribuer, est d'une telle nature, que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle procède du dégoût de la vie que me cause le désir de voir Dieu, et de ce que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en aurait point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il me paraît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux, il n'y a que les miens qui durent toujours, et la douleur que j'en souffre est si grande, qu'il me serait impossible

de la supporter, si Notre-Seigneur ne la soulageait de temps en temps par ces ravissements, qui font cesser mes inquiétudes, rendent le calme à mon âme, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire, et en d'autres temps, celle de connaître des vérités merveilleuses, qui lui paraissaient incompréhensibles.

Je me sens d'autres fois pressée par de si violents et de si ardents désirs de servir Dieu, et dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il me paraît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martyre que je n'embrasse avec joie; ce qui m'arrive en un moment, quoique je n'y pense point, et avec une telle impétuosité, qu'il me renverse l'esprit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrais jeter des cris pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne pas se contenter de recevoir de petites grâces, et quelles sont celles que nous pouvons espérer de la bonté de Dieu, si nous nous y disposons. Ces désirs si violents, et cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrais, m'agitent d'une manière incroyable. Il me semble que, si j'étais libre, je ferais des choses extraordinaires pour le service de Dieu, et je me trouve comme liée d'une telle sorte, que je lui suis entièrement inutile. Ainsi ma peine est si grande, qu'elle ne peut s'exprimer; mais enfin, Dieu l'a fait cesser, et le recueillement, la consolation et la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois, dans ces mêmes désirs si ardents de servir Dieu, de vouloir faire des pénitences qui m'auraient sans doute beaucoup soulagée, et donné une grande joie; mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles; et je crois que, si on me les eût permises, elles auraient pu, quoique médiocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un, qu'elle me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule; et lors même que je ne prie ni ne lis point, je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parents m'est particulièrement ennuyeux, et je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison et d'autres discours de piété; car je suis bien aise de les voir, mais non pas toujours, y ayant des temps où leur compagnie me serait à charge, parce que je voudrais être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger et de dormir, et d'y être encore plus obligée que les autres, à cause de mes infirmités; mais le faisant dans la vue de Dieu, et à dessein de le servir, je lui offre cette peine.

Comme je ne me laisserais jamais d'être seule, le temps me paraît passer trop vite, et je n'en ai pas assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture, que je suis dans un continuel désir de m'y

occuper. Je lis peu néanmoins, parce que je n'ai pas plus tôt pris un livre que je me trouve recueillie, et qu'ainsi ma lecture se change en oraison. Cela dure trop peu, à mon gré, à cause de mes grandes occupations, qui, encore qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais dans la lecture et dans l'oraison. Ainsi je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir, que c'est en vain que je désire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces désirs, et plus de vertus que je n'en avais, depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quiétude, et de ces ravissements dont j'ai parlé, et je me trouve si changée en mieux, que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étais auparavant.

Ces ravissements et ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai ; et je me contente maintenant de dire que, si j'ai quelque chose de bon, ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même véniellement, que j'aimerais mieux mourir mille fois que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle, que pour faire une chose que je croirais agréable à Dieu et tourner à sa gloire, et que mon directeur approuverait, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étais dans ce sentiment, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite, et de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obéissance que je rends, quoique imparfaitement, à mon confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, et je me croirais en mauvais état si j'étais dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoique non pas tant que je devrais ; et il me semble que, quand je serais très-riche, je ne désirerais de me conserver aucun revenu, ni garder de l'argent pour mon usage particulier ; mais je me contenterais du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serais point fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi ; et je me remets à mes confesseurs à en juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique, et tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agréables, me paraissent l'être si peu, en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi ils me touchent si peu, que je ne les ai pas plus tôt aper-

cus, qu'ils s'effacent de mon imagination, tant ils me paraissent méprisables.

Lorsque je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoique ce ne soit que des choses de piété et d'oraison, si cela dure long-temps, sans nécessité, j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations et ces entretiens des choses du siècle, qui m'étaient autrefois si agréables, me donnent maintenant tant de dégoût, que je ne saurais les souffrir.

Ces désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme autrefois, dans les temps que je croyais être si dévoté, de méditation et de quantité de larmes, mais de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si violents, que, s'il ne les tempérerait par ces ravissements qui mettent mon âme dans la tranquillité et dans le calme, je crois qu'elle cesserait bientôt d'animer mon corps.

Je ne saurais voir des personnes marcher à grands pas dans la piété, détachées de tout, et qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désirasse de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis, sans quelque douleur, en voir d'autres qui sont timides, et qui ne vont que comme à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours et celui de ces grands saints dont les admirables actions donnent de l'étonnement, non que je me croie capable de faire rien de bon, mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, et ne les abandonne jamais lorsqu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, et de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture et du vêtement.

Les paroles suivantes étaient ajoutées de la main de la Sainte :

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par là pouvoir me dispenser de me les procurer ; mais il signifie seulement que ce doit être sans inquiétude ; et je me trouve si bien de n'en point avoir, que je tâche, autant que puis, de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grâce d'être très-persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connais clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir, au contraire, que ma misère est si grande, que ce que je pourrais penser en toute ma vie ne serait pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes vérités dont il m'instruit en un moment.

Il me semblait autrefois que je devais avoir honte de parler ainsi des

choses qui me regardent ; mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de grâces, et au contraire, encore pire, puisque je n'en profite pas. Je trouve encore que, quoique je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi, et s'avancent davantage dans son service ; ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les grâces qu'il m'a faites à diverses fois, et je crains que, me voyant si faible et si mauvaise, il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me récompense.

Lorsqu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrais, quoiqu'il me vînt dans la pensée, demander à notre Seigneur de me donner du repos, et désirer qu'il m'accordât cette prière, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu quand il était sur la terre ; mais qu'il a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi je le prie de ne point me les épargner, et de me faire la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature et qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, et font impression sur mon esprit. Je ne saurais, sans étonnement, voir de si grandes vérités, et elles me paraissent si claires, que tout ce qui est dans le monde, leur étant comparé, n'est que folie. Ainsi j'aurais besoin de me contraindre pour y penser comme je faisais autrefois, tant il me semble que c'est une rêverie de compter pour quelque chose les maux et les travaux de cette vie, et de ne pas même modérer, par cette considération, la douleur de la mort de nos plus proches parents, de nos plus chers amis, et des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que, considérant ce que j'étais, et quels étaient alors mes sentiments, je dois veiller avec soin sur ma conduite ?

Quoique je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacune désire, comme moi, de le servir. Il m'a fait cette grâce, dont je ne saurais trop le remercier, de ne jamais m'arrêter à penser aux défauts d'autrui ; et quand ils se présentent à ma mémoire, au lieu de m'y arrêter, je considère ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi, rien ne me fait de la peine que les péchés publics et les hérésies ; mais j'en suis souvent fort affligée, et il me semble, presque toutes les fois que j'y pense, que cette peine est la seule que l'on doive sentir. Néanmoins, c'en est une pour moi de voir des personnes d'oraison retourner en arrière, mais non pas si grande, parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que j'étais, quoique je ne sois pas toujours en cela entièrement mortifiée, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est, pour l'ordinaire, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon

âme. Ainsi, quand je m'occupe d'autre chose, je me sens comme réveiller, sans savoir par qui, pour reprendre cette attention; mais non pas toujours, et seulement assez souvent lorsque ce dont il s'agit est très-important.

Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours, non-seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire que, quand je le voudrais, je ne pourrais me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paraît un songe; mes maux corporels m'accablent; mon entendement se trouble, je n'ai nulle pensée de Dieu, et je ne sais du tout où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparaît de telle sorte, qu'il me semble que je serais incapable de résister à la moindre tentation; que je ne me trouve propre à rien; que je ne pourrais voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrais alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vît, et ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui voudraient me contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grâce que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me déliyrer de ce tourment, je suis prête de souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y soumetts de tout mon cœur; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point, et je considère comme une très-grande grâce de ne pas être toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne saurais voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que notre Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rendent une entière tranquillité à mon âme et à mon corps, et éclairent de telle sorte mon entendement, qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, et toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissements. Je me suis vue quelquefois durant plus de trois heures, et d'autres fois durant tout le jour, dans un tel amendement que cela n'est pas croyable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi, lorsque je suis dans ce grand recueillement, je n'appréhende rien pour ma santé, et je ne remarquais point cet amendement extraordinaire dans la manière d'oraison que je faisais auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions et ces révélations, procèdent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me

trouve aujourd'hui, et donné des vertus qui m'étonnent, ne sachant comment je les ai acquises. Je ne me connais plus moi-même, et je sais que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je le tiens d'ailleurs. En quoi je suis très-assurée que je ne me trompe point, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à lui, mais pour me tirer de l'enfer; et ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelques particularités de ce qui me regarde, je voudrais pouvoir leur raconter toute ma vie, parce que la seule chose que je désire est que l'on donne à Dieu les louanges qui lui sont dues. Comme il connaît le fond de mon cœur, il sait que je parle sincèrement, et que, sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes désirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages, pour m'attirer à lui et me perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moyens si contraires à son dessein; et je ne saurais non plus me persuader que, encore que mes péchés méritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejeté les instantes prières qu'on lui a faites durant deux ans, pour lui demander de me faire connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que, si je m'égarais, il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que, si ce qui se passait en moi ne venait point de lui, il eût permis que mon égarement augmentât toujours? Ces raisons et l'exemple de tant de saints m'encouragent, lorsque ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison et dans le temps où mon âme se trouve tranquille, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde emploieraient tous leurs efforts pour me faire croire que le démon y avait part, il serait hors de leur pouvoir de me le persuader, quelque déférence que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé; car, quoi que l'on ait put me dire, et que mon estime de la vertu et de la sincérité de ceux qui me parlaient, jointe à la connaissance que j'avais de ma misère, me fissent entrer dans la créance qu'il se pouvait bien faire que je fusse trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçaient de mon esprit tout ce qu'ils m'avaient dit, et je me trouvais plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venait de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mêler quelque chose du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ces illusions produisent des effets si différents de ceux qui procèdent des grâces que l'on reçoit de Dieu, que je ne saurais m'imaginer qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y tromper.

Lors même que je serais certaine que ces choses viennent de Dieu, je ne voudrais pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon directeur n'approuvât et ne jugeât pas être de son service, et j'y ai toujours été confirmée par ces visions qui m'ont recommandé l'obéis-

sance que je dois à ceux qui prennent soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si sévèrement reprise de mes fautes, que j'en suis pénétrée jusque dans le cœur; et d'autres fois j'y reçois des avis importants et très-utiles touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet; mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison, il me semble que je n'en dis pas assez; et cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite et fort mauvaise. Peut-être que je me trompe, faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence si visible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir, dans ce que je viens de rapporter, mes véritables sentiments et les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner, quoique si imparfaite et si méchante. Je soumets le tout, mon Père, à votre jugement; vous connaissez tous les plis et replis de mon âme.

Cette relation n'est pas écrite de la main de la Sainte; mais elle dit, comme on le verra ensuite, qu'elle est telle qu'elle l'a écrite, et la relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus, et depuis ce temps, Dieu m'a fait la grâce d'avancer, au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loué à jamais ! Non-seulement il n'a point discontinué à me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées. Il m'a enseigné une manière d'oraison qui m'est encore plus utile, qui me met dans un plus grand détachement de toutes les choses de la terre, et qui me donne plus de courage et plus de liberté d'esprit. Mes ravissements augmentent et sont quelquefois si extraordinaires, qu'il m'est impossible de les cacher; tout ce que je puis est de tâcher à faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en faiblesse, et je m'efforce avec grand soin d'y résister lorsqu'ils me prennent, mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paraît que Dieu me fait en cela beaucoup de grâces, parce que, non-seulement je ne voudrais pas avoir le nécessaire s'il ne venait d'aumônes, mais je désirerais de tout mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charités.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avais, et j'ai un si grand désir de les assister que, si je suivais mon inclination, je me depouillerais pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche : en quoi je vois que Dieu me fait une grâce particulière, parce qu'encore qu'auparavant je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avais pas, par mon naturel, cette grande compassion d'eux, et qu'ainsi je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élè-

vent contre moi ; car, bien qu'ils soient en grand nombre, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étais insensible. Il me paraît presque toujours que l'on a raison de me blâmer, et je crois n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connais par expérience que j'en profite. Ainsi, depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison, je ne veux point de mal à personne : je sens seulement d'abord que leur injustice me choque un peu, mais sans me donner ni altération ni inquiétude ; et quand je vois que l'on me plaint, je ne saurais m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paraissent si méprisables, qu'elles ne méritent pas que l'on y pense ; je les considère comme un songe qui s'évanouit aussitôt que l'on s'éveille.

Je me sens, par la miséricorde de Dieu, dans un plus ardent désir de le servir, dans le plus grand amour de la solitude et dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé m'ont fait connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, je compte pour peu de me séparer de mes proches et de mes amis, afin de me rendre plus agréable à Dieu lorsque son service m'y oblige, parce que, m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois, je les quitte avec plaisir, et je trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison que l'expérience m'a fait voir être très-utiles, et j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu. Mais j'ai commis en cela même de grandes fautes, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevais, quoique souvent le peu de pénitence que je fais et l'honneur que l'on me rend, me donnent beaucoup de peine.

Il y avait en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici :

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, et depuis ce temps, Dieu m'ayant fait la grâce de ne point tourner la tête en arrière, en suite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve dans une liberté d'esprit encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin de l'assistance des créatures, et m'y confiais ; mais je vois bien maintenant qu'on ne les doit considérer que comme des petits scions de romarin sec, qui, lorsqu'on veut s'y appuyer, plient et se rompent sous le poids du moindre murmure et de la moindre contradiction. Ainsi je connais par expérience que le seul moyen de ne point tomber est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de se confier en celui qui a bien voulu pour notre salut y être attaché. C'est en elle que je trouve une amie très-véritable, et c'est par lui que je me vois élevée à un tel pouvoir et un tel empire, que, pourvu qu'il ne m'abandonne point, je me crois capable de résister à toutes les puissances de la terre.

Quoique, avant de connaître clairement cette vérité, je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi, non-seulement je

ne m'en soucie plus, mais il me semble que j'en souffre quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je crois pouvoir me servir. Car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persécutions et les travaux que j'ai eu à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étaient grands, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée de souffrir. Non-seulement je n'ai point haï les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais plus qu'auparavant, sans que je sache de quelle sorte Notre-Seigneur me faisait cette grâce.

Étant de mon naturel très-violente dans mes désirs, ils sont maintenant si modérés, et je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lorsqu'ils ne s'accomplissent pas; et excepté en ce qui regarde l'oraison, je suis si peu sensible à l'ennui et à la joie, que je parais toute stupide, et demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violents désirs de faire pénitence, que, lorsque j'en fais quelqu'une, j'y trouve presque toujours du plaisir et des délices, mais mes grandes infirmités corporelles sont cause que je n'en fais guère.

La nécessité de manger me donne souvent une très-grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison; car alors elle est telle, qu'elle me fait répandre quantité de larmes et témoigner ma douleur par mes plaintes, sans savoir presque ce que je dis; et je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts, pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme, et non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas, qui ne sont que vanité, et que ces personnes soient savantes, parce que je vois l'extrême besoin qu'en a l'Église, et j'en suis si vivement pénétrée, qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement cette affaire à Dieu, dans la créance que j'ai qu'un de ces hommes parfaits, et véritablement touchés de son amour, fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiraient que faiblement et avec tiédeur.

Il me paraît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi, et il me semble que je ne craindrais point de disputer contre tous les luthériens, pour leur faire connaître leur erreur. Je ne saurais, sans en être extrêmement affligée, penser à la perte de tant d'âmes.

Dieu me fait connaître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi

pour l'avancement de plusieurs âmes, et qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que, quand je voudrais m'efforcer d'avoir de la vanité, je ne le pourrais, et je ne vois pas comment je pourrais non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vue durant tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant maintenant que recevoir des faveurs de Dieu, sans que je lui rende aucun service, au lieu que je vois toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincère que j'en fais ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité, qui me fait trembler quelquefois par l'appréhension d'être trompée. Ce qui me rassure est l'avantage que je tire des révélations et de ses ravissements, dans lesquels je suis assurée que je ne contribue en rien, et que je n'y ai pas plus de part que si je n'étais qu'une sôuche. Cela me met l'esprit en repos : je me jette entre les bras de Dieu, et me confie en la certitude que j'ai que je ne désire rien tant que de mourir pour lui, et qu'il n'y a point de contentement et de repos, que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours où ce que dit saint Paul me vient souvent dans l'esprit, quoique je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est, ce me semble, que je ne vis point, que je ne parle point, et que je n'ai point de volonté ; mais qu'il y a au dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit et me fortifie. Ainsi me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Dans un état si pénible, le plus grand service que je puisse faire à Dieu est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui ; mais je souhaiterais que ce fût avec de grands travaux et de grandes persécutions, puisque étant inutile à tout, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour mériter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connais des grandeurs de Dieu et de son adorable conduite, éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, et me trouver dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser, sans que j'y contribue presque en rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de péchés, et un abîme de misères. Je voudrais que tout le monde le sût, afin que l'on connût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué et glorifié à jamais ! Ainsi soit-il.

La Sainte écrit au bas de cette relation ce qui s'ensuit, après avoir mis en tête le nom de Jésus, comme elle faisait toujours :

†
IHS

La relation ci-dessus, qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur, qui l'a transcrite sans y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel et grand théologien. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en moi. Il le communiquait à d'autres personnes fort savantes, et particulièrement au père Mancio. Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Écriture sainte, et cela m'a mis l'esprit en grand repos; quoique je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujours, et je vous prie, mon père, de vous souvenir que tout ce que je vous ait dit a été sous le secret de la confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette relation étant encore dans le monastère de l'Incarnation, et avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle réforme. Mais quant à la première relation, elle l'avait faite dès le temps qu'elle avait commencé de se donner entièrement à Dieu, et qu'il la favorisait de tant de grâces surnaturelles.

Elle n'écrivit la seconde relation qu'un an après la première, ainsi qu'elle le dit en commençant; et l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une manière si admirable qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites, jusqu'à quel point de perfection doit-on croire qu'elle est arrivée, augmentant de jour en jour en vertu, durant 22 ou 23 ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles grâces de Dieu, faisant tant de pénitences, supportant tant de travaux, fondant tant de monastères, gagnant tant d'âmes à Dieu, passant une partie des jours et des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, et amassant ainsi un trésor incomparable de bonnes œuvres.

MÉDITATIONS

SUR LE PATER,

POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE.



AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Celui qui nous a donné l'être, connaissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre âme étant infinie, elle désire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi nous voyons dans le sixième chapitre du Lévitique que, pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commanda aux prêtres d'y mettre tous les jours de nouveaux bois; comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous,

nous devons chaque jour l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est néanmoins une conduite de la providence divine, qui fait que notre âme, suivant son inclination naturelle, s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans pouvoir se contenter, sinon de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons entretenir dans nos âmes, il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours y en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici-bas devienne dans le ciel sa divine et son éternelle nourriture.

Or, puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'âme ne s'attîdisse par la répétition si fréquente de cette sainte prière, il ne serait pas mal à propos de chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne; et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier, qui comprenne tout ce que nous désirons, et espérons obtenir de lui par cette demande.

On sait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de père, roi, époux, pasteur, rédempteur, médecin et juge. Ainsi, chacun réveillera son attention et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant le lundi : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié*; le mardi : *Notre roi, que votre règne arrive*; le mercredi : *Époux de mon âme, que votre volonté soit faite*; le jeudi : *Notre pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour*; le vendredi : *Notre rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*; le samedi : *Notre médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation*; et le dimanche : *Notre juge, délivrez-nous du mal*.

PREMIÈRE DEMANDE,

Pour le lundi.

NOTRE PÈRE, QUI ÊTES DANS LES CIEUX.

Quoique le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que

nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder, ce n'est pas néanmoins contrevenir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puisque, outre qu'ils lui appartiennent tous si justement, ils servent à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveaux bois, pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa majesté, et si avantageux à notre bassesse

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures, le seul être sans principe, et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes; qui est si sage, qu'il les pourrait gouverner comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le plus grand des séraphins jusqu'au plus petit ver de terre; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoique elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-même, particulièrement en qualité d'homme, et dites: Quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être, mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes qui auraient été meilleurs que moi! Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui, par sa seule bonté, a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-même pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour tous les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connaître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnaissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rende tous si vertueux et si saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image; et qu'ainsi le nom de Père, que nous lui donnons, soit sanctifié et glorifié sur la terre par des enfants qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre des péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Père si indignement traité par ses enfants, et serez en même temps touchés de joie qu'il y en ait d'autres en qui reluit la sainteté de leur Père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous at-

triste. Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console ; et vous rendrez grâces à Dieu d'avoir créé tant de saints martyrs, de saints confesseurs et de saintes vierges, qui ont fait connaître par des marques si illustres qu'ils étaient enfants de cet adorable Père.

Après, rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis, en particulier, tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, et d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devrait seul inspirer dans le cœur de tous les hommes une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfants, quoiqu'ils soient difformes ; qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats ; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux ; qui leur pardonnent aussitôt qu'ils entrent dans leur devoir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentiments et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'âme, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous et pour les autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour père le Père de tous les hommes et de tous les anges.

Le jour que vous ferez cette première demande, vous y rapporterez toutes choses. Ainsi, lorsque vous verrez des images de Jésus-Christ, vous direz : Celui-ci est mon Père. Lorsque vous regarderez le ciel, vous direz : C'est la maison de mon Père. Lorsque vous entendrez la lecture, vous direz : C'est là une lettre que m'écrit mon Père. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : Tout ceci vient de la main de mon Père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent : Tout cela vient de la main de mon Père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin vous direz de toutes choses, avec grande affection : *Votre saint nom soit sanctifié!*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'âme s'efforce de paraître fille de celui qui l'honore de cette qualité ; elle lui rend grâces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus ; elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Et lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes soient saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisqu'elle sera d'autant plus grande que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considérer et de bien peser cette parole de Jésus-Christ en croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce*

qu'ils font, parce qu'elle marque excellemment jusqu'à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensés, et nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans notre esprit l'histoire de l'enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que toute autre l'excès de la bonté paternelle envers un fils qui, après s'être perdu, est retrouvé et rétabli dans son sang et sa dignité première.

DEUXIÈME DEMANDE,

Pour le mardi.

VOTRE RÈGNE NOUS ARRIVE.

Après avoir fait l'examen, à quelque heure de la nuit, en la même sorte que celui du lundi, l'âme parlera à Dieu comme à son Père; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer sa gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son roi celui qu'elle avait traité le jour précédent comme son Père. Ainsi, lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera avec ces paroles : *Notre roi, régnez dans nous.*

Cette demande s'accorde très-bien avec la précédente, puisque les enfants doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi l'âme doit dire à Dieu : Comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon roi, régnez dans nous, et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre en deux manières. L'une de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel, dont la possession nous appartient puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants; et l'autre, de lui demander qu'il règne en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces deux explications sont catholiques et conformes à l'Écriture sainte; puisqu'à l'égard de la première, Jésus-Christ a dit : *Venez, vous que mon Père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et nous avez rendu le royaume de votre Père et de notre Dieu.* Il se rencontre une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume, et lorsque nous lui parlons, nous le bénissons en lui disant que nous sommes son royaume; comme si Dieu et l'homme se rendaient des témoignages réciproques d'une déférence, et, si j'ose le dire, d'une civilité toute spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa suprême majesté trouve de la satisfaction à nous posséder; ou de ce

qu'il veut bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. Toutefois j'aime mieux, pour cette heure, que nous soyons son royaume, puisqu'il s'ensuit de là qu'il est notre roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez seulement à moi et je penserai à vous.* Et à une certaine mère : *N'ayez soin que de ce qui me regarde, et j'aurai soin de ce qui vous touche.*

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous, et il aura soin de faire que nous règnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit en son Évangile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez point en peine du reste; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le roi, et qui se glorifient d'être son royaume; combien ils doivent être parés de vertus, retenus dans leurs paroles, généreux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patients dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvements, éloignés de contention, exempts d'envie, et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur roi, et élevons nos pensées vers le roi du ciel pour connaître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre; et ce que nous disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois que nous sommes tenus de garder; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, chacun communiquant réciproquement à l'autre ce qui lui manque; et nous sommes tous obligés d'employer nos biens et nos vies pour notre roi, avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice; et dans nos nécessités, nous cherchons du remède en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu, s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plus tôt favorisé du roi, qu'on le respecte, et que chacun désire de contribuer à la paix et au repos de l'état, et à ce que sa majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si, en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un royaume bien gouverné, nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu est que ses saintes lois soient

bien observées ; que tous ses sujets le servent fidèlement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix et d'une agréable tranquillité ; nous trouverons que nous lui demandons que nos âmes, dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement ; que toutes nos puissances lui soient soumises ; que notre entendement demeure ferme dans la foi ; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devrait nous en coûter la vie ; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais ; que nos passions et nos désirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandements de la charité ; que nous soyons si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissons de voir qu'il règne dans la terre et dans le ciel ; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministères les plus bas et les plus communs ; que nous nous tenions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoi que ce soit dans son royaume ; et, enfin, que nous ne souhaitions autre chose, ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi et obéi de tous comme le maître et le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera et tout ce que l'on entendra en ce jour doit se rapporter à Dieu comme à notre roi, ainsi que le jour précédent nous lui avons tout rapporté comme à notre Père. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate, en suite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour sceptre qu'un roseau, et pour manteau royal qu'une vieille robe d'écarlate, et leur dit : *Voici le roi des Juifs*. Alors, au lieu des blasphèmes et des affronts dont il fut outragé par des soldats et par des Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction, et une couronne d'épines.

TROISIÈME DEMANDE,

Pour le mercredi.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.

Par ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons le désir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant, car nous ajoutons : *Qu'elle soit accomplie en la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très-bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfants accomplir parfaitement la volonté de leur père et les sujets celle de

leur roi, qui se rencontre être aussi le très-doux et le très-aimable époux de nos âmes. Car, considérant ce nom avec attention, et les effets de tendresse et d'amitié qui l'accompagnent, on ne saurait manquer de sentir des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce souverain, qui, étant le roi de gloire, la splendeur du père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très-puissant, très-sage, et parfaitement aimable, désire néanmoins d'être aimé de nous, et de nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'époux.

Sa divine majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence de ce qu'en l'abandonnant elle avait commis un adultère spirituel, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son père et son époux, afin que ces deux noms, qui lui sont si favorables, lui donnent de la confiance, et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or, comme ce nom d'époux marque tous les gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves qu'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force. Or, voyez, je vous prie, quelle doit être la sagesse et la modestie, tant intérieure qu'extérieure, d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornements dont cet époux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre âme digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre et sans ornements, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette majesté souveraine, et elle éprouvera, par un effet de sa bonté infinie, qu'elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras, ainsi que le fit autrefois le roi Assuérus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu que l'âme apporte pour sa dot à Jésus-Christ dans ce mariage spirituel; et, au contraire, la grandeur des biens que lui apporte ce divin époux, qui, lorsque nos âmes étaient esclaves du diable, les a achetées de son Père éternel au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut, avec très-grande raison, le nommer, selon la parole de l'Écriture, *un époux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le baptême, où Jésus-Christ nous donne la foi, les autres vertus et les riches ornements qu'il emploie pour parer nos âmes. Et comme, par cet heureux mariage, tous les biens de cet incomparable époux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourments deviennent les siens, la grandeur de son amour ayant

voulu, par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens, et prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui, considérant cela attentivement, pourra, sans un extrême déplaisir, voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus ? Qui pourra voir un tel époux attaché à la colonne, eloué sur la croix, et mis au sépulcre, sans que la compassion et la douleur lui déchirent les entrailles ? Et, au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie ?

Il sera fort utile en ce jour de le considérer dans le jardin, arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne !* Il faut faire en ce même jour des actions de grandes mortifications, en résistant à sa propre volonté, et renouveler les trois vœux de religion avec une très-grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin qu'on avait contracté avec cet adorable époux dans le sacrement du baptême. Et quant aux personnes séculières, elles renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'elles ont faites tant de fois, et les paroles qu'elles ont tant de fois données à ce souverain époux de leurs âmes, de lui être pour jamais fidèles.

QUATRIÈME DEMANDE,

Pour le jeudi.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI LE PAIN DONT NOUS AVONS BESOIN EN CHAQUE JOUR.

La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande, faite le jeudi, convient fort bien avec ce nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un pasteur de faire paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de père, de roi et d'époux, s'accordent aussi fort bien avec celui de pasteur, puisque étant, comme nous sommes, ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfants. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais nous disons qu'il nous le donne ; nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger, mais nous le lui demandons comme le nôtre, parce qu'étant notre Père, et nous ses enfants, les biens de notre Père sont les nôtres.

Je ne saurais me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps ; j'estime, au contraire, que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre âme, puisque des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières, qui sont la sanctification du

nom de Dieu, son royaume et sa volonté le regardent, et qu'entre les dernières, qui nous regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose; car, dans les trois autres, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés, de nous empêcher de succomber à la tentation, et de nous délivrer du mal. Or, quelle apparence y aurait-il que, ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et qui concerne seulement le corps? Joint que les enfants d'un tel Père auraient mauvaise grâce de ne lui demander que des choses si basses et si communes, qu'il les donne à tous les hommes et aux moindres des créatures, sans qu'elles les lui demandent; vu même qu'il nous a avertis de demander et de rechercher, avant toutes choses, ce qui regarde son royaume et l'intérêt de nos âmes, en nous assurant que, quant au reste, il en prendrait soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit, dans saint Matthieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel*. Nous le prions donc, par cette demande, de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus de la très-sainte Eucharistie, et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos âmes. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de père, de roi et d'époux par excellence, considérons-le comme un pasteur, qui, outre les conditions des autres pasteurs, en a de beaucoup plus avantageuses, qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il dit : *Je suis le bon pasteur qui expose ma vie pour mes brebis*. Aussi, voyons-nous par éminence en Jésus-Christ toutes les conditions de ces illustres pasteurs Jacob et David, dont parle l'Écriture sainte, qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttait contre les ours et les lions, et les mettait en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étaient stériles; que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa bergerie; qu'il payait à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups ou dérobés par les larrons; qu'il souffrait la chaleur du jour et la froideur de la nuit, et qu'il ne se reposait point durant l'un, ni ne dormait point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban, son maître, un fidèle compte de ses troupeaux.

Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de méditation, en appliquant des conditions à notre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il était près de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vu de stériles? quel soin n'a-t-il point de les garder? et comment aurait-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puisqu'il a bien voulu, pour les sauver, sacrifier sa propre vie? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avait ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent; il leur donne même ses propres biens; et il les aime d'un amour si tendre, que, voulant sauver celle qui était morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas

épouvanter les autres par l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Qui pourrait exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit ; l'efficace des vertus avec lesquelles il les fortifie , et la force des sacrements par lesquels ils les soutient ? Si une brebis s'écarte des autres , il tâche de la ramener comme par le son et par le doux souffle de ses saintes inspirations ; et si elle ne veut pas revenir , il lui envoie quelque disgrâce , qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur , sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses ; il attend celles qui sont faibles ; il panse celles qui sont malades , et porte sur ses épaules celles qui ne sauraient du tout marcher , tant il a compassion de leur infirmité et de leur faiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles , après avoir mangé , se reposent en ruminant ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique , il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir , en faisant , par la douceur de ses consolations , comme une musique qui charme leurs âmes , de même que le pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver , il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux ; il a soin de les préserver des herbes mauvaises et venimeuses , en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines de péril : il les mène , par ses bons avis , dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre ; et , quoiqu'elles marchent tantôt dans des sablons mouvants où le vent élève des tourbillons de poussière , et tantôt des lieux âpres et raboteux , toutefois , pour ce qui est de l'eau , il les mène toujours à celle qui est la plus pure et la plus douce , parce que cette eau signifie la doctrine de l'Évangile , qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin pasteur comme un agneau , qui étant au milieu de ses brebis et les menant , les conduisait à travers les jardins les plus frais et les plus délicieux , à des fontaines d'eau vive. Oh ! que c'est une chose agréable et pleine de consolation que de voir , en la personne de Jésus-Christ , le pasteur devenu agneau ! Il est pasteur , parce qu'il nous nourrit ; il est agneau , parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur , parce qu'il nous conserve ; et il est agneau , parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est pasteur , parce qu'il donne sa vie à ses brebis ; et il est agneau , parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi , quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour , et un pain supersubstantiel , c'est comme si nous lui demandions que lui , qui est notre pasteur , devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain roi prend plaisir qu'on le considère en l'état qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il était habillé en pasteur , avec une contenance douce et agréable , et s'appuyait sur sa croix comme sur une houlette , appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix , et charmant les autres par un son doux et harmonieux. Mais je

trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considérer ce Sauveur attaché sur une croix, comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre consolation et nos délices. Car qu'y a-t-il de plus agréable que de le considérer dans ces différents états ? Comme pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue ; comme agneau, il porte sa croix ; comme pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies ; et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proche de leur pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient assurées. Tâchons, de même, de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille ; et que, s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bêlements continuels, il leur témoigne, par de nouvelles caresses, combien il les aime.

Que l'âme s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et qu'elle y est environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son pasteur : nous nous trouvons ainsi souvent dans les ténèbres, environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède que de recourir à ce divin pasteur, qui est seul capable de nous garantir de tant de périls.

Il faut considérer en ce jour le mystère du très-saint Sacrement et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit que *le Seigneur nous nourrit de la moelle des os de Dieu même.*

Aussi, nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son âme et son corps en les unissant à sa personne ; mais en cet admirable sacrement, il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le baptême engendrés de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'a-

mour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable sacrement, et consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les consacrat séparément, afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Église.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette manière, est inconcevable; car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme? il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérons lorsque nous communions, c'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous quand il nous ordonne, en communiant, de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or, il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions en chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu, désirant de communier tous les jours, Notre-Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, et lui dit : *Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit toutefois à l'heure même. On peut considérer, en ce jour du jeudi, cette parole qu'il dit sur la croix : *J'ai soif,* et le breuvage si amer qu'on lui présenta, et comparer la douceur avec laquelle il rassasie notre faim et notre soif à l'amertume que nous lui présentons dans la soif, et l'ardent désir qu'il a de notre salut

CINQUIÈME DEMANDE.

Pour le vendredi.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

La cinquième demande, qui porte : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* étant jointe au titre de Rédempteur convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix

devint notre Rédempteur et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable, auquel nous étions assujettis; c'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer, en qualité d'enfants de Dieu; c'est lui qui nous fait être son royaume; et enfin c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente, et tous les maux dont nous pouvons être délivrés le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu, soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez, soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, parce qu'il pourrait sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu serait fort limité s'il était conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensés, il faut savoir que cela peu s'entendre de deux manières : la première, que toutes les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours auprès de nous quand nous prions, et que c'est en son nom que nous demandons et que nous disons : *Notre Père*. Or, cela étant, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne se peut rien ajouter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner de la même sorte que nous pardonnons; car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi, nous nous déclarons à nous-mêmes, par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu, et que si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère?* Dieu ne remettra point les péchés, mais au contraire il se vengera de celui qui désire de se venger. La matière de cette demande s'étend très-loin et embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est-à-dire les offenses que commettent les hommes, sont innombrables; la rédemption est très-abondante et le prix du pardon est infini, puisque ce prix est la mort et la passion de Jésus-Christ.

Alors on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés et ceux de tout le reste des hommes; se représenter quel est le poids d'un péché mortel, puisque étant commis contre un Dieu, il ne saurait être racheté ni payé que par un Dieu, et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes, soit que l'on considère, ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter

souverainement; mais, au lieu de satisfaire à ce devoir, nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice par tant de péchés que nous avons commis contre lui. Ainsi, lorsque nous lui demandons qu'il nous pardonne nos péchés, nous demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes, et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur, et qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est lui-même notre rédempteur et notre rançon.

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la Passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est tout entière l'ouvrage de notre rédemption, ce que personne n'ignore et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellents livres que nous avons. Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos et qui est fort agréable à sa divine majesté, ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes; il lui apparut crucifié et lui dit: « Arrachez ces trois clous avec lesquels tous les hommes me tiennent attaché, qui sont leur manquement d'amour pour mon infinie bonté et pour ma beauté souveraine, l'ingratitude qui leur fait oublier tous mes bienfaits, et la dureté de leur cœur à recevoir mes inspirations. Et quand vous aurez arraché ces trois clous, je ne laisserai pas encore d'être attaché sur cette croix avec trois autres qui sont mon amour infini pour vous, ma reconnaissance envers mon Père des biens qu'il vous fait pour l'amour de moi, et la tendresse de cœur avec laquelle je suis toujours prêt de vous pardonner. »

On doit durant ce jour demeurer dans un grand silence, pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires, et prier les saints, pour qui nous avons une dévotion particulière, afin qu'ils nous aident par leurs prières à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en péché mortel, pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, et pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir.

SIXIÈME DEMANDE.

Pour le samedi.

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION.

Comme nos ennemis sont si forts et si opiniâtres, qu'ils nous pressent et nous persécutent toujours, et comme notre faiblesse est si grande, que nous sommes à toute heure près de tomber si le Tout-Puissant ne nous soutient, nous avons nécessairement besoin d'implorer sans cesse son secours afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes, ou que nous retomptions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soyons point tentés, mais que l'étant, nous ne soyons pas vaincus, parce que c'est dans les tentations que se rencontrent sa gloire et notre couronne,

lorsque notre volonté les surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre, par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive; que c'est par notre faiblesse que nous y succombons, et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop véritable que nous sommes tous faibles, malades et pleins d'ulcères, tant parce que nous avons hérité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous les avons augmentés par nos propres fautes et par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, selon l'expression d'un prophète. Présentons-nous en cet état devant ce médecin céleste pour lui demander de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous soutenir par sa main toute-puissante.

Ce nom de médecin est très-agréable à sa divine majesté, et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercées lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables, et les maladies spirituelles les plus enracinées; lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin*; et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes lorsqu'il s'est comparé au Samaritain qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avaient blessé, dépouillé et laissé à demi mort. Les qualités de médecin et de rédempteur sont, en sa divine majesté, une même chose; mais avec cette différence que la qualité de rédempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés, et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre faiblesse pourrait nous faire tomber à l'avenir.

Considérons quelle est la manière d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher, et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage; ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, les riches en personne, et ils ne font ni pour les uns ni pour les autres les remèdes qu'ils ordonnent, mais il faut les avoir d'ailleurs et souvent fort chèrement, quoique la guérison soit très-incertaine.

O céleste médecin! vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre; vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient, et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison; mais quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous la leur faites voir facile, et leur promettez la santé

pour peu qu'ils gémissent pour l'obtenir. Vous n'avez dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner; vous allez chercher dans les hôpitaux les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux, et vous prenez dans vous-même tous les remèdes que vous leur donnez : mais quels remèdes, ô mon Dieu! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté! du sang pour guérir toutes nos plaies, de l'eau pour laver toutes nos souillures, sans qu'il ne nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formait en se divisant quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté cinq ruisseaux de sang, capables de fermer toutes nos plaies et de nous guérir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de médecin ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les remèdes nécessaires à leurs maux! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir; qu'il porte avec soi des remèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non-seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande; que si ces remèdes lui ont tant coûté et lui ont été si pénibles, ç'a été pour nous les rendre d'autant plus faciles; car, pour ce qui est de lui, il les a achetés de son propre sang; au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort pour trouver la vie en le regardant; comme autrefois, en figure de ce grand mystère, Moïse ayant mis sur un bois élevé le serpent d'airain, ceux qui avaient été mordus par les serpents vivants étaient guéris par le serpent mort. Enfin, c'est tout dire que de dire qu'un si grand médecin veut nous guérir, et, puisque nous sommes très-assurés que ses remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre en quelque sorte en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous devons avoir cette confiance, particulièrement en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême qui désire passionnément de nous guérir.

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit; la corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même; l'oubli des bienfaits de Dieu; la facilité de notre langue à dire des impertinences; l'inconstance de notre cœur; la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées; notre peu de persévérance dans le bien; notre présomption dans l'estime de nous-mêmes, et nos distractions continuelles; enfin il ne doit point y avoir en nous de vieilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abs-

tenir de ce qu'on lui défend, le médecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frénétique. Mais notre céleste médecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent; il les assiste comme s'ils étaient frénétiques; et emploie toutes sortes de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ses plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale afin de guérir toutes les nôtres; et, puisque c'est de ces plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons en quelque sorte à lui-même en l'appliquant à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons; car, ne l'ayant plus présent parmi nous en une forme visible, et ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurés, par sa propre parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui.

SEPTIÈME DEMANDE.

Pour le dimanche.

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Lorsque, par cette septième et dernière demande, nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne spécifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre; mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal, c'est-à-dire de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grâce ou de la gloire.

Entre ces maux il y en a qui sont proprement des peines et des châtimens, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les déplaisirs qui touchent l'honneur, et autres semblables. Mais cela ne se peut pas proprement appeler des maux, sinon en tant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le péché; et, par cette même raison, les richesses, les honneurs et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi, nous demandons d'être délivrés non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourraient nous faire tomber dans une condamnation éternelle; et, parce qu'il appartient proprement au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matière de cette demande est très-étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur le sujet desquelles on a tant écrit, savoir: La mort, le jugement général, les peines de l'enfer, et la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les considérations précédentes, parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les six titres glorieux dont j'ai parlé, étant ramassés ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du

poids de ses grâces et de ses faveurs. C'est pourquoi nous devons nous les représenter, tant pour confondre notre ingratitude que pour fortifier notre confiance. Car quelle doit être notre confusion de voir qu'ayant un si bon père, un roi si puissant, un époux si affectionné, un pasteur si vigilant, un rédempteur si miséricordieux et un médecin si habile et si charitable, nous sommes néanmoins si ingrats, et tirons si peu de fruit de tant d'avantages! Quelle crainte ne doit point donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler, et de l'autre cette extrême ingratitude et cette dureté de cœur avec lesquelles nous y répondons? Mais ce nous doit être une grande et incomparable confiance d'avoir à paraître en jugement devant celui qui étant notre juge est en même temps notre père, notre roi, notre époux et tout le reste.

On peut finir ce jour et conclure cette oraison par l'action de grâces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Église a mis dans l'office de la férie à prime, et qui commencent ainsi : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt*; et ceux qui suivent jusqu'à ces paroles : *Renovabitur ut aquila juvenus tua*, lesquelles signifient :

1. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur, et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom!*

2. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les grâces et les biens qu'il vous a faits.*

3. *Lui qui vous pardonne tous vos péchés et vous guérit de toutes vos maladies;*

4. *Lui qui vous délivre de la mort et qui vous couronne dans sa bonté et dans ses miséricordes;*

5. *Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle!*

Ainsi ce Seigneur, infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite; nous trouvant criminels, nous fait grâce; nous trouvant malades, nous rend la santé; nous trouvant misérables, nous assiste; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons donnés à Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster* tienne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas néanmoins négliger les autres, parce que l'on pourrait entrer dans quelque dégoût, si on ne disait toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il sera bon d'y en mêler d'autres. et particulièrement quelques-unes si dévotes qui se trouvent dans l'Écriture, et qui ont été inspirées par le Saint-Esprit à des personnes de piété, comme celle du publicain dans l'Évangile, d'Anne, mère de Samuel, d'Esther, de Judith, du roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée, par lesquelles ils représentaient à Dieu leurs besoins, avec des paroles qui, naissant de leur disposition présente, exprimaient

excellamment les plus vives affections de leur âme. Cette sorte de prière, faite par des personnes pressées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et tire des larmes des yeux quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes âmes ont proférés dans ces rencontres, on ne saurait douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

Une telle manière de prier est aussi très-agréable à notre Sauveur, parce que, de même que les grands seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose avec des termes simples et grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardeur; que, sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connaître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance, ainsi que saint Pierre et ses apôtres, dans la crainte d'être noyés, lui disaient: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons!* ou comme la Cananée, lorsqu'elle lui demandait miséricorde; ou comme l'Enfant prodigue, quand il disait: *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous;* ou comme la mère de Samuel, lorsqu'elle adressait ces paroles à Dieu: *O Dieu des batailles! si vous daignez jeter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante, si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon âme dans une parfaite vertu, je l'emploierai toute pour votre service.*

La sainte Écriture est pleine de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et nos souffrances. Or, quoique des personnes de grande piété estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois l'exemple de plusieurs saints, et notre propre expérience, nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, échauffent notre volonté, et nous disposent pour mieux faire l'oraison mentale et spirituelle.

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

ELLES PORTENT POUR TITRE DANS L'ESPAGNOL :

EXCLAMATIONS OU MÉDITATIONS DE L'ÂME À SON DIEU.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.

O ma vie! ma vie! comment pouvez-vous subsister étant absente de

votre véritable vie ? A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude ? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux et si imparfait ? O mon âme ! qui peut vous consoler, vous voyant ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes ? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer quelle je suis, et je suis encore plus affligée d'avoir vécu si long-temps sans être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces ! mais qui peut y marcher sans crainte ? Je crains de ne vous pas servir ; et lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurais rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde ! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon âme ? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, et accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens dans moi que, si mon entendement s'occupe à les considérer, comme il se trouve trop faible pour pouvoir s'élever jusqu'à vos grandeurs incompréhensibles, la volonté se plaint de ce qu'il la détourne par ses pensées, et qu'ainsi il interrompt les mouvements et l'application de son amour ; car elle voudrait sans cesse jouir de vous, et elle ne le peut, étant comme elle est, renfermée dans la prison si pénible d'une vie changeante et mortelle, où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Il est vrai néanmoins que d'abord l'entendement l'aide à vous aimer, en lui représentant la hauteur de votre suprême majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnais plus clairement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci ? A qui est-ce que je me plains ? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père et mon créateur ? Et quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur ? C'est ainsi que je m'égare, et que je me perds dans mes pensées. Hélas ! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous ? O vie incertaine et si peu assurée dans la chose du monde la plus importante ! qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage que l'on peut tirer de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux et accompagné de tant de périls ?

DEUXIÈME MÉDITATION.

Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain.

Je considère souvent, mon Sauveur, que si l'âme se peut consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est dans la retraite et la solitude, parce qu'alors elle se délasse et se repose dans celui qui est son véritable repos ; quoiqu'il arrive souvent qu'alors même, s'il se rencontre qu'elle

ne jouisse pas de vous avec une entière liberté, elle sent redoubler sa peine. Mais quand elle considère qu'elle souffre encore beaucoup davantage lorsqu'elle est obligée de traiter avec les créatures, cette peine se change en plaisir.

D'où vient, mon Dieu, qu'une âme qui ne veut point avoir d'autre contentement que celui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir ses frères, comme si elle se lassait de jouir dans vous d'un si saint repos? O mon amour tout puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du monde! Celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime; mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente, au contraire, plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, et sent diminuer sa joie lorsqu'il considère que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême! qu'au milieu des plus grandes consolations que l'on reçoit avec vous, l'âme s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent, et qui en seront privés éternellement. Ainsi l'âme cherche des moyens d'engager ses frères à participer à son bonheur; et elle l'abandonne avec joie lorsqu'elle espère de le pouvoir procurer aux autres.

Mais, ô mon Père céleste! ne vaudrait-il pas mieux remettre ces désirs à un autre temps où l'âme se trouvât moins consolée de vos faveurs, et qu'elle s'employât alors tout entière à jouir de vous? Jésus, mon Sauveur, que l'amour que vous portez aux enfants des hommes est admirable, puisque le plus grand service qu'on vous puisse rendre est de vous abandonner pour procurer leurs avantages! C'est sans doute par ce moyen que nous vous possédons plus pleinement, parce que, encore que notre volonté ne se trouve pas si satisfaite, notre âme se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne par la connaissance qu'elle a que tandis que nous sommes engagés dans ce corps mortel, tous les contentements que nous recevons, et qui semblent même procéder de vous, n'ont rien d'assuré s'ils ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Quiconque ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Rédempteur! puisque vous avez fait voir, par l'effusion de tant de sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

TROISIÈME MÉDITATION.

Sentiments d'une âme pénitente, dans la vue de ses péchés, sur la miséricorde de Dieu.

Quand je considère, mon Dieu! la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent à accomplir votre sainte volonté, et avec quels travaux et quelle douleur votre Fils nous l'a acquise; quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, et combien il est digne que nous ne payions pas d'une extrême ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté et dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie; quand je considère, dis-je, toutes ces choses, mon âme se trouve saisie d'une très-sensible

affliction. O mon Seigneur ! est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, et qu'ayant perdu le souvenir de tant de grâces, ils aient la hardiesse de vous offenser ? Est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que votre bonté soit si grande que, dans le plus fort de notre oubli pour vous, vous vous souveniez encore de nous ? Est-il possible que, vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, et nous tirer ainsi de cette mortelle frénésie, afin que nous vous priions de nous guérir ? Bénissons à jamais un si bon maître, publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde, et donnons à la tendresse de sa compassion pour nous les louanges éternelles qu'elle mérite !

O mon âme, bénissez à jamais un si grand Dieu ! Comment se peut-il faire que l'on s'oppose à ses volontés ? et quel sera le châtiment de ceux qui seront ingrats envers lui, puisque la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs et de ses grâces ! O mon Dieu, ne permettez pas un si grand malheur ! O enfants des hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? jusqu'à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus ? Croyons-nous donc que notre malice en le combattant demeurera victorieuse ? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment ; qu'elle se sèche, et qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs, et que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt, dont l'effet sera immuable ? O Dieu tout-puissant ! puisque vous devez être notre juge, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, comment ne considérons-nous point combien il nous importe de vous contenter, afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour ? Mais, hélas ! qui ne voudrait pas se soumettre à l'arrêt d'un juge infiniment juste ? Oh ! que bienheureuses seront les âmes qui seront en état de se réjouir avec vous, lorsque tout le monde tremblera devant vous !

O mon Seigneur et mon Dieu ! quand une âme considère que vous l'avez relevée de sa chute, elle voit clairement qu'elle s'était misérablement perdue pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair, et qu'elle est absolument résolue, avec assistance, de vous contenter en toutes choses, sachant, ô mon bien ! que vous ne manquez pas à ceux qui vous cherchent, et que vous êtes prêt à répondre à ceux qui imploront votre secours. Quand une âme est en cet état, quel remède peut-elle trouver pour s'empresser de mourir autant de fois qu'il lui vient dans la pensée qu'elle a perdu un si grand bien qu'est celui de l'innocence de son baptême ? Certes, la meilleure vie qu'elle peut mener alors est de mourir à toute heure par la douleur que lui cause un si vif ressentiment. Et l'âme qui vous aime avec tendresse, ô mon Dieu ! pourrait-elle supporter une si extrême affliction ?

Mais que dis-je ? comment m'égaré-je dans ces pensées sans considérer la confiance que nous devons avoir en vous ? Est-ce que j'ai oublié la grandeur de votre bonté et de votre miséricorde ? Ai-je oublié

que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; que vous nous avez rachetés si chèrement, et que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les cruels tourments dont vous avez été accablé, et par les coups de fouets dont vous avez été déchiré ? Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile des yeux de mon cœur, et que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir des vanités de mes pensées. O mon Seigneur ! mon Seigneur ! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment ; et la seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus votre miséricorde sera éternellement louée. Enfin, je ne sais si ma douleur finira plus tôt que ma vie, lorsque sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire, nous serons délivrés de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.

QUATRIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir.

Mon Dieu, il me semble que mon âme se délasse et se repose en considérant quelle sera sa joie si votre miséricorde la rend si heureuse que de vous posséder un jour ; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servît, puisque ç'a été en la servant que vous avez acquis le bonheur dont elle prétend de jouir. Que ferais-je, mon Dieu ? que ferais-je ? Oh ! que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer, et que vous vous êtes hâté, au contraire, de me favoriser de vos grâces, et de m'appeler à vous, afin que je m'employasse tout entière à votre service ! O mon Seigneur, se pourrait-il bien faire que vous rejetassiez un misérable ; se pourrait-il bien faire que vous rejetassiez un pauvre mendiant, lorsqu'il vient se donner à vous ? Votre grandeur est-elle limitée ? votre magnificence a-t-elle des bornes ?

O mon Dieu et ma miséricorde ! comment pouvez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grâce à votre servante ? Grand Dieu ! signalez votre toute-puissance ; faites-la comprendre à mon âme en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Mais n'est-ce point une extravagance que ce que je dis, puisque tout le monde dit d'ordinaire que le temps perdu ne saurait jamais se recouvrer ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent !

Seigneur, je reconnais la grandeur de votre puissance. Si donc vous pouvez tout, comme vous le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui est tout puissant ? Il suffit, mon Dieu, que vous le vouliez ; et, quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous le pouvez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous en pouvez faire de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, et crois avec encore plus de certitude que vous ferez ce que je vous demande : car qui pourra s'étonner de voir faire des choses extraordinaires à celui qui peut tout faire ? Vous savez, mon Dieu, que

dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de connaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. Ayez, Seigneur, quelque égard à la grâce que vous m'avez faite de ne vous offenser pas en ce point ! Faites que je répare le temps perdu en redoublant vos faveurs dans le temps présent et à l'avenir, afin qu'en ce dernier jour je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale, puisque vous le pouvez si vous le voulez.

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère.

Seigneur, mon Dieu, comment celle qui vous a si mal servi, et qui n'a pas su conserver ce que vous lui avez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ? Qui peut se fier à une personne dont on a été trahi tant de fois ? Mais que ferai-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vrai médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Il me serait peut-être plus avantageux de couvrir du silence mes misères et mes maux, en attendant qu'il vous plaise de les guérir. Mais je me trompe, ô mon Sauveur et ma joie ! car, comme vous saviez qu'ils devaient être en si grand nombre, et quel soulagement ce nous serait de vous les faire connaître, vous nous ordonnez de vous demander du secours, et en même temps de nous l'accorder.

Pensant quelquefois, mon Dieu, à la plainte que vous faisait sainte Marthe, il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand déplaisir venait sans doute de ce qu'elle se persuadait que vous ne la plaigniez point dans son travail, et que vous ne vous souciez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur, ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait, son amour pour vous étant tel, que cette peine ne pouvait lui être que très-agréable. Cette disposition de son esprit paraît encore plus clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous ; et la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire que vous ne preniez pas garde que sa sœur ne l'aidait point à vous servir. Votre réponse, mon Seigneur, témoigne que cette plainte procédait de cette cause, puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette unique chose nécessaire dont vous lui parlez est d'en avoir un si grand pour vous, que rien ne puisse être capable de nous divertir de vous aimer.

Mais, mon Dieu ! comment pourrions-nous en avoir un qui ait du rapport à l'ardeur avec laquelle vous méritez d'être aimé, si vous n'unissez notre amour à celui que vous nous portez ? Me plaindrai-je avec cette grande sainte ? Hélas, Seigneur, je n'en ai point de sujet, puisque les témoignages que vous m'avez donnés de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes désirs et mes demandes. Ainsi, si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de

me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je suis? Je vous demanderai, ô mon Dieu, avec saint Augustin, que vous me donniez de quoi vous donner, afin que je vous puisse payer quelques petites parties sur cette grande dette dont je vous suis redevable. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître quel est mon Créateur, afin que je l'aime.

SIXIÈME MÉDITATION.

Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.

O souverain Créateur! mon Dieu et mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie! ô solitude profonde! ô mal sans remède! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand? Que ferai-je, ô mon bien! que ferai-je? Désirerai-je de ne vous désirer pas! O mon Dieu et mon Créateur! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point; vous faites des plaies d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus intérieures et plus cachées; vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin, mon Seigneur, vous faites tout ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Comment un ver de terre aussi misérable que je suis peut-il souffrir de si grandes contrariétés? Mais qu'il soit ainsi, mon Dieu, puisque vous le voulez, et que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas! Seigneur, l'excès de ma douleur me force à me plaindre, et à dire qu'elle est sans remède si vous n'en êtes pas vous-même le remède. Mon âme est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté. Mais en même temps elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel.

O mort! ô mort! je ne sais qui te peut craindre, puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu? Me voyant en cet état, que désiré-je et que demandé-je, lorsque je demande de mourir, sinon peut-être qu'on me fasse souffrir, pour mes péchés, la peine que j'ai si justement méritée? Ne le permettez pas, mon Sauveur! puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon âme! abandonne-toi à la volonté de ton Dieu: c'est là l'état qui t'est le plus propre. Sers ton Seigneur, et espère de sa grâce le soulagement de ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne, en quelque sorte, d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne désire point de jouir sans avoir souffert. Mais ô mon Seigneur et mon véritable roi, je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste! car avec cela je pourrai tout.

SEPTIÈME MÉDITATION.

De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes.

O mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur et mon frère! quand je considère ce que vous dites dans votre Écriture, que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du ciel et de la terre! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut! Se pourrait-il faire, ô mon Dieu, que vous n'eussiez point d'autres créatures en qui vous pussiez prendre vos délices, et qu'ainsi vous soyez réduit à venir chercher un ver de terre aussi corrompu et d'une aussi mauvaise odeur que je suis? Lorsque Jésus-Christ votre Fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du ciel par laquelle vous déclarâtes que vous preniez en lui vos délices. Hélas! Seigneur, sommes-nous donc égaux à lui pour vous plaire en nous comme dans lui! O miséricorde incompréhensible! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites! Et après cela, misérables que nous sommes, nous oublions toutes ces grâces! O mon Dieu! vous qui savez tout, souvenez-vous au moins d'une si extrême misère, et regardez avec des yeux de compassion notre lâcheté et notre faiblesse.

Et toi, mon âme, considère avec combien d'amour et de joie le Père éternel connaît son Fils, et le Fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux, sans qu'il puisse jamais arriver de diminution à cet amour et à cette connaissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines personnes se connaissent et s'aiment mutuellement, et trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables et incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu, de mon amour? Pourquoi le désirez-vous, et quel avantage vous en revient-il? Soyez à jamais béni, mon Seigneur, pour une si extrême miséricorde! soyez béni aux siècles des siècles! Que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement, comme vous subsistez éternellement.

O mon âme! réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite; réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connaît sa bonté et son excellence; réjouis-toi, et lui rends grâces de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre Fils, afin qu'il y eût quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le ciel. Sous l'appui de cette protection, approche-toi de lui, et le prie que, puisque son adorable majesté se plaît avec toi, il fasse qu'il n'y ait rien dans le monde qui soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur, et de considérer de quelle sorte il mérite d'être aimé et d'être loué! Demande-lui aussi qu'il l'assiste, afin que tu puisses contribuer en quelque chose à la gloire de son saint nom, et de dire avec vérité ces paroles du cantique de la Vierge: *Mon âme glorifie et loue le Seigneur!*

HUITIÈME MÉDITATION.

Prière pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.

O Seigneur, mon Dieu ! vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveraient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchaient ce qu'ils désirent. Mais, Seigneur, faut-il s'étonner que nous oublions vos paroles saintes après que nous sommes tombés dans cette misère où nous réduisent nos mauvaises actions ! O Dieu, créateur de l'univers, grand Dieu ! que seraient toutes vos créatures s'il vous avait plu d'en créer d'autres ? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles ; faites donc, mon Dieu, que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de travail et de peines, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous davantage, ô mon Dieu ? que demandons-nous, et que cherchons-nous ? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour chercher leur soulagement en leur repos ?

O mon Dieu, faites-moi miséricorde ! Quelle misère, Seigneur, quel aveuglement de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver ! Ayez compassion, ô mon Créateur, de vos créatures ! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes ; que nous nous égarons bien loin de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu ! Considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'elle n'était à l'aveuglé, car ne pouvant voir, il désirait de voir ; mais nous sommes aveugles, et nous voulons l'être. Quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que vous devez témoigner votre souveraine puissance ; c'est ici que vous devez faire paraître votre infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur ! seul Dieu véritable, combien grande est la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte, et de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à entretenir et à augmenter leurs maladies ? Vous dites, mon Dieu, que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Ce sont là, Seigneur, les véritables pécheurs. Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement ; considérez seulement les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut ; faites reluire votre clémence dans les ténèbres si épaisses où notre malice nous a plongés ; regardez-nous, Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains : sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde !

NEUVIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui, ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre.

O Dieu de mon âme, et qui avez tant de compassion et d'amour pour elle, vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes altérés, et je vous*

donnerai à boire. Mais comment ceux qui brûlent dans les flammes de la malheureuse convoitise des choses terrestres, peuvent-ils ne pas être dans une altération étrange ? et de quelle abondance d'eau n'ont-ils point besoin pour n'être pas entièrement consumés ? Je sais, mon Dieu, que votre bonté est telle, que vous ne leur refuserez pas cette eau céleste. Vous la leur avez promise, et vos paroles sont inviolables. Que s'ils sont accoutumés depuis si long-temps à vivre dans un feu si dangereux ; si, bien loin d'en ressentir la violence, ils se nourrissent même de son ardeur ; s'ils ont tellement perdu l'esprit, qu'étant très-misérables, ils ne s'aperçoivent point de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, mon Dieu ? Vous êtes néanmoins venu au monde pour remédier à de si grands maux. Commencez donc, Seigneur, commencez : c'est parmi de grandes difficultés que doit reluire la grandeur de votre miséricorde.

Considérez, Seigneur, les grands progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes. Et puisqu'ils sont dans un état si funeste qu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux, mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, dans l'assurance que j'ai que ces morts ressusciteront aussitôt qu'ils commenceront à rentrer dans eux-mêmes, à connaître leur misère, et à goûter la douceur de votre grâce. O Vie qui donnez la vie à tout, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent. Je la désire, mon Sauveur, je la demande, et je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai, et qu'elle est seule le véritable remède pour guérir l'âme que votre amour a blessée.

O mon Seigneur ! qu'il y a sujet de craindre pendant que l'on est en cette vie, et qu'il s'y rencontre de feux différents ! Les uns corrompent l'âme et la réduisent comme en cendre, et les autres la purifient pour la rendre capable de vivre, et de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulez toujours avec une riche abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grâce, et ceux qui se nourriront de votre divine liqueur marcheront sans crainte parmi les troubles et les dangers de cette misérable vie.

DIXIÈME MÉDITATION.

Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser, et combien l'étes-vous encore davantage à nous pardonner ! Seigneur, d'où peut procéder en nous une audace si extravagante et si insensée ? Car, si c'est de ce que nous savons quelle est la grandeur de votre miséricorde, ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice ? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disait autrefois votre prophète en votre personne. Oh ! combien le péché est-il terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort ! Mais ces

douleurs mortelles, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui ; car où pouvez-vous aller sans les ressentir ? où pouvez-vous aller sans que les hommes vous blessent et vous percent de toutes parts ?

O chrétiens, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre roi. C'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand abandonnement où il se trouve. Il ne lui est demeuré qu'un très-petit nombre de ses sujets, et la grande multitude suit en foule le parti de Lucifer. Mais ce qui est encore plus déplorable, ceux qui veulent passer en public pour ses amis, sont ceux-là même qui le trahissent en secret, et il ne trouve presque plus personne à qui il se puisse fier. O seul véritable ami ! que celui qui vous traite de la sorte vous paie mal de la fidélité avec laquelle vous nous aimez ! O véritables chrétiens, pleurez avec votre Dieu, qui en pleurant le Lazare ne versait pas seulement des larmes pour lui, mais pour ceux encore qu'il prévoyait qui ne voudraient pas ressusciter, lorsqu'il crierait à haute voix pour les faire sortir du tombeau.

O mon souverain bonheur, combien vous étiez présents alors tous les péchés que j'ai commis contre vous ! mais faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, et ceux encore de tout le monde. Mon Sauveur, que vos cris soient si puissants qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent pas, et qu'ils les fassent sortir de l'abîme si profond de leurs malheureuses délices. Le Lazare ne vous pria pas de le ressusciter, vous fîtes ce miracle en faveur d'une femme pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage. Faites donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, toute misérable que je suis, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander. Vous savez, mon roi, que ce qui m'afflige, c'est de voir qu'ils pensent si peu aux tourments épouvantables qu'ils souffriront dans l'éternité s'ils ne se convertissent à vous.

O vous tous qui êtes si accoutumés à ne faire que ce qu'il vous plaît, et à vivre continuellement dans les contentements, dans les plaisirs et dans les délices, ayez compassion de vous-mêmes ! Songez qu'il arrivera un jour auquel vous serez pour jamais assujettis à la tyrannie des puissances et des furies infernales. Considérez, mais avec attention, que ce même juge qui vous prie maintenant de vous convertir, sera celui qui alors vous condamnera si vous ne vous convertissez pas, et songez que vous ne sauriez vous assurer d'avoir encore un moment à vivre. Êtes-vous donc si ennemis de vous-mêmes que de ne vouloir pas vivre éternellement ? O dureté du cœur des hommes ! Amollissez ces cœurs de pierre, ô mon Dieu, par votre bonté, qui n'a point de bornes.

ONZIÈME MÉDITATION.

Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels.

O mon Dieu, mon Dieu, faites-moi miséricorde. Comment pourrai-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une

âme qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie, se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de faire ici-bas; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissements et de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avait pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement; qu'elle se verra plongée dans un lac puant et plein de serpents qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables; et enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments!

Oh! que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui est! O Seigneur, et qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette âme qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit pour jamais réduite? Qui a tellement bouché ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourments? O vie éternellement malheureuse! O supplices sans fin et sans relâche! est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur?

O Seigneur! que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités? Mais puisque vous savez, mon Dieu, le déplaisir que je souffre de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque âme qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne, mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies; et puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.

DOUZIÈME MÉDITATION.

Que les hommes sont lâches pour servir Dieu, et pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.

O mon Dieu et mon véritable soutien, d'où vient qu'étant si lâches en toutes choses, nous ne sommes hardis que lorsqu'il s'agit de vous attaquer et de vous combattre? C'est à quoi s'emploient aujourd'hui toutes les forces et tout le courage des enfants des hommes. Que si notre esprit n'était aussi aveugle et aussi couvert de ténèbres comme il l'est, tous les hommes joints ensemble auraient-ils assez de résolution pour pren-

dre les armes contre leur Créateur, et pour faire une guerre continuelle à celui qui peut en un moment les précipiter dans les abîmes? Mais étant aussi aveugles qu'ils sont, ils agissent comme des fous, ils cherchent et trouvent la mort dans les choses mêmes où ils s'imaginent de trouver la vie, et ils se conduisent en tout comme ayant perdu la raison. Que peut-on faire, mon Dieu, pour ces insensés, et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui en sont frappés, quoiqu'ils fussent faibles par eux-mêmes. Tels sont ces frénétiques, mon Dieu; ils sont lâches en toute autre chose, et ils n'ont de la force que pour combattre (en vous combattant) celui qui leur fait le plus de bien, et pour s'opposer à vous dans la furie de leurs passions.

O sagesse incompréhensible! vous aviez besoin sans doute de tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir une telle extravagance, pour attendre que nous soyons revenus à notre bon sens, et pour nous procurer par mille moyens et mille remèdes la guérison de notre folie. Je ne saurais considérer sans étonnement que, lorsqu'il faut faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il ne s'agit pas de moins que de perdre pour jamais son âme, les hommes manquent si fort de courage, qu'ils s'imaginent que quand ils le voudraient ils ne le pourraient, et qu'en même temps ils aient la résolution et la hardiesse d'attaquer une majesté aussi puissante et aussi redoutable qu'est la vôtre.

D'où vient cette folie, ô mon tout, et qui leur donne cette force? Si c'est le capitaine qu'ils suivent dans cette guerre, n'est-il pas pour jamais votre esclave, et ne brûle-t-il pas dans les flammes éternelles? Comment peut-il donc se révolter contre vous? Comment celui qui a été vaincu peut-il donner du courage aux autres, pour leur faire espérer de vous vaincre? Comment peuvent-ils se résoudre de suivre celui qui ayant perdu toutes les richesses du ciel, est dans une si extrême pauvreté? Que peut donner celui qui a tout perdu, et à qui il ne reste qu'une épouvantable et incompréhensible misère?

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu? Qu'est-ce que ceci, mon Créateur? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon? Mais quand même, ô mon prince, vous ne favoriserez pas ceux qui sont à vous, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince de ténèbres, quelle apparence y aurait-il de le suivre, puisque les biens que vous nous réservez dans l'éternité ne sont pas moins véritables que les plaisirs et les contentements qu'il nous promet sont faux et imaginaires? et quelle liaison pouvons-nous avoir avec celui qui a eu l'audace de s'élever contre vous?

O mon Dieu, quel étrange aveuglement! ô mon roi, quelle horrible ingratitude! ô mon Seigneur, quelle épouvantable folie! Nous employons pour le service du démon ces mêmes biens que nous tenons de votre bonté; nous payons votre extrême amour pour nous par l'amour que nous avons pour celui qui vous hait et qui vous haïra éternellement,

et après tant de sang que vous avez versé, après les coups de fouet que vous avez endurés, après les douleurs et les tourments que vous avez soufferts pour nous, au lieu de venger votre Père des insupportables injures qu'on lui a faites en votre personne, puisque pour vous, mon Sauveur, loin d'en désirer quelque vengeance, vous avez tout pardonné, nous prenons pour nos compagnons et pour nos amis ceux qui vous ont traité de la sorte. Car, puisque nous suivons ici-bas leur capitaine infernal, qui doute que nous ne soyons un jour leurs compagnons dans leur éternel supplice, et que nous ne vivions à jamais en leur compagnie, si votre miséricorde ne nous fait rentrer dans notre bon sens, et ne pardonne nos fautes passées ?

O misérables mortels ! rentrez enfin dans vous-même ; arrêtez vos yeux sur votre roi, pendant qu'il est encore doux et pitoyable ; cessez de commettre tant de crimes ; tournez vos forces et votre fureur contre celui qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir les biens et les avantages de votre divine renaissance ! Rentrez, rentrez, dis-je encore une fois, en vous-mêmes ; ouvrez les yeux ; poussez des cris et versez des larmes pour demander la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde. Considérez, au nom de Dieu, que tous vos efforts vont à donner la mort à celui qui a donné sa vie pour sauver la vôtre ; considérez que c'est celui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, qu'il vous suffise au moins de connaître qu'en vain vous vous opposez à son pouvoir, et que tôt ou tard un feu éternel vous fera payer la peine de votre mépris et de votre audace.

Est-ce à cause que vous voyez cette majesté suprême liée et attachée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si insolents et si hardis à l'offenser ? Eh ! qu'ont fait davantage ceux qui lui ont donné la mort, que de le charger de coups, et le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne ? O mon Dieu ! est-il possible que vous souffriez pour ceux qui sont si peu touchés de vous voir souffrir ? Il arrivera un temps, mon Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde !

Considérons bien cela, chrétiens, considérons-le attentivement, et nous connaissons que les obligations que nous avons à Dieu sont infinies, et que les richesses de sa bonté sont inconcevables. Que si sa justice n'est pas moindre que sa clémence, hélas ! mon Dieu, hélas ! que deviendront ceux qui auront mérité qu'il en fasse connaître la grandeur en leurs personnes, et qu'il exerce sur eux la sévérité de ses jugements ?

TREIZIÈME MÉDITATION.

Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impatience des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels.

O saintes âmes, qui jouissez dans le ciel d'une parfaite félicité sans aucune crainte de la perdre, et qui êtes sans cesse à louer mon Dieu,

que votre condition est heureuse! que c'est avec grande raison que vous n'interrompez jamais vos louanges et vos actions de grâces, et que je vous porte d'envie, vous considérant ainsi comme libres et affranchies de la douleur que je ressens en voyant la multitude des offenses qui se commettent contre mon Dieu dans le malheureux siècle où nous vivons, de voir une telle ingratitude dans les hommes, et un si profond assoupissement, qu'ils ne font pas seulement la moindre réflexion sur ce grand nombre d'âmes que le diable entraîne tous les jours dans les enfers! O bienheureuses et célestes âmes, qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misère, et intercédez pour nous envers Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur; qu'il répande dans nos esprits un rayon de cette vive lumière dont vous êtes toutes remplies, et qu'il nous donne quelque sentiment de ces récompenses inconcevables qu'il a préparées à ceux qui combattent pour lui avec un courage invincible durant le sommeil si court de cette malheureuse vie! O âmes toutes brûlantes d'amour! obtenez-nous la grâce de bien comprendre quelle est la joie que vous donnent la connaissance et la certitude de l'éternité de votre joie!

O mon Sauveur, que nous sommes misérables, puisque encore qu'il semble que nous n'ignorions pas ces vérités, et même que nous les croyions, nous sommes néanmoins si accoutumés à ne les point considérer, et elles sont si éloignées de notre esprit, qu'en effet ni nous ne les connaissons, ni nous ne voulons pas les connaître!

O esprits intéressés et passionnés pour vos plaisirs! est-il possible que, pour ne vouloir pas attendre un peu de temps afin d'en posséder de si grands, pour ne vouloir pas attendre un an, pour ne vouloir pas attendre un jour, pour ne vouloir pas attendre une heure, et pour ne vouloir pas attendre peut-être un moment, vous perdiez tous ces plaisirs pour jouir d'une misérable satisfaction, parce que vous la voyez et qu'elle est présente? O mon Dieu, mon Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps! et que vous avez, au contraire, de confiance en nous, de nous donner des richesses inestimables en nous donnant votre propre Fils; en nous donnant trente-trois ans de sa vie qu'il a passée dans des travaux incroyables; en nous donnant sa mort cruelle et sanglante, et en nous donnant tout ce que je viens de dire si long-temps avant que nous fusions nés, sans que la connaissance que vous aviez que nous ne garderions pas fidèlement ce trésor sans prix, vous ait empêché de nous le donner, parce que vous n'avez pas voulu, ô Père si doux et si secourable! qu'il tint à vous qu'en le faisant profiter, nous pussions nous enrichir pour jamais!

Quant à vous, ô âmes bienheureuses, qui avez employé de telle sorte ces riches talents, que vous avez acquis un héritage de délices éternelles, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple; assistez-nous, et puisque vous êtes si proche de la fontaine céleste, tirez-en de l'eau pour nous en faire part, lorsque nous mourons de soif sur la terre.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.

O mon Seigneur et mon véritable Dieu ! celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Hélas ! que cette vérité est grande, et que malheureux sont ceux qui ne veulent pas vous connaître ! L'heure de la mort est une heure redoutable ; et qui peut, mon Créateur, assez craindre ce jour terrible qui verra exécuter le dernier arrêt que doit prononcer votre justice ? Jésus, mon Sauveur et tout mon bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur et la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux qui vous aiment, et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de service.

Oh ! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! O chrétiens, chrétiens, considérez que vous êtes devenus les frères de votre Sauveur et de votre Dieu ! considérez quel il est, et ne le méprisez pas. Sachez qu'en ce jour de sa majesté et de sa gloire, autant que son regard sera doux et favorable pour ses serviteurs et ses amis, autant il sera terrible et plein de fureur pour ses persécuteurs et ses ennemis. O que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre que nous faisons à Dieu, qu'un combat contre lui de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui conspirent comme à l'envi à qui usera de plus de trahisons et de perfidies contre leur Créateur et leur commun Roi !

Vous savez, mon Seigneur, que j'ai souvent plus appréhendé de voir votre divin visage animé de colère contre moi dans ce jour épouvantable de votre dernier jugement, que d'être au milieu des supplices et des horreurs de l'enfer, et que je vous priais, comme je vous prie encore, mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un malheur si déplorable. Que me serait-il arrivé dans le monde qui en approche ? Je l'aime mieux, mon Dieu, quoi que ce puisse être, je l'aime mieux, pourvu que vous me garantissiez d'une telle peine. Faites que je ne cesse jamais, mon Sauveur, de jouir de la vue de votre souveraine beauté. Votre Père vous a donné à nous : ne souffrez pas, ô mon cher maître, que je perde un trésor si précieux. Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très-mal conservé ; mais cette faute n'est pas sans remède ; elle n'est pas sans remède, mon Seigneur, pendant que nous respirons encore dans l'exil de cette vie.

O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de Dieu, efforçons-nous, mais de tout notre pouvoir, de réparer nos fautes passées, puisque vous savez qu'il a dit que lorsque nous aurons regret d'avoir péché contre lui, il oubliera toutes nos offenses. O bonté sans mesure, que demandons-nous davantage ? Oserons-nous même tant demander sans

quelque pudeur et quelque honte? Mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté nous veut donner. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre tout son sang pour nous, et de nous donner sa propre vie?

Considérons qu'il ne nous demande rien qui ne soit pour notre avantage. O mon Dieu! quelle dureté, quel aveuglement, quelle folie! La perte d'une aiguille nous fait de la peine; un chasseur se fâche de perdre un oiseau, dont il ne tire autre avantage que le plaisir de le voir voler; et nous ne sommes point touchés de regret de perdre cet aigle royal, de perdre la majesté de Dieu même, et ce royaume dont la possession et le bonheur dureront éternellement! Qu'est-ce que cela, Seigneur, qu'est-ce que cela? J'avoue que je ne le comprends pas. Tirez-nous, ô mon Dieu, d'un si grand aveuglement, guérissez-nous d'une si extrême folie!

QUINZIÈME MÉDITATION.

Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si long-temps en cet exil.

Hélas! hélas! ô mon Dieu, que le temps de ce bannissement est long, et que j'y souffre de peine par le désir que j'ai de vous voir! Seigneur, que peut faire une âme qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps? O Jésus, mon Sauveur, que la vie de l'homme est longue, quoique l'on dise qu'elle est courte! Elle est courte, en effet, puisqu'on peut gagner par elle une vie éternellement heureuse; mais elle est bien longue pour une âme qui désire de jouir de la présence de son Dieu. Quel remède donc, mon Sauveur, donnerez-vous à ce que je souffre? L'unique remède, mon Dieu, est que je souffre pour vous. O bienheureuse souffrance, qui est la seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche, et qui ne peut espérer que par toi de voir croître et adoucir tout ensemble le tourment que cause celui qui est aimé à l'âme qui l'aime.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire, et je sais certainement que je ne puis trouver aucune satisfaction parmi les hommes. Que si cela est, comme il me le semble, vous ne blâmez point, sans doute, ce désir, mon Dieu, qui n'empêche pas néanmoins que s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, j'en accepte de bon cœur tous les travaux qui se peuvent souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand amateur saint Martin. Mais, hélas! mon Sauveur, qui suis-je, et qui était-il? il avait des œuvres, et je n'ai que des paroles: c'est là tout ce que je puis. A défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, et ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite, mais faites que nous méritions tous de vous aimer. Puisque nous avons encore à vivre ici-bas, faites, mon Dieu, que nous n'y vivions que pour vous seul, sans

avoir plus d'autres intérêts ni d'autres desseins ; car que pouvons-nous souhaiter davantage que de vous contenter et de vous plaire ?

O mon Dieu et toute ma consolation, que ferai-je pour vous contenter ? Tous les services que je vous puis rendre, quand bien même je vous en rendrais plusieurs, sont défectueux et misérables. Qui me peut donc obliger à demeurer davantage en cette malheureuse vie ? Rien sans doute, sinon pour accomplir la volonté de mon Seigneur et maître. Et que pourrais-je souhaiter qui me fût plus avantageux ? Attends donc, ô mon âme, attends avec patience ; puisque tu ne sais ni le jour ni l'heure, garde-toi bien de t'endormir, veille avec soin, parce que tout se passe bientôt sur la terre, quoique ton désir te fasse paraître douteux ce qui est certain, et long ce qui ne dure que peu. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu témoigneras ton amour pour lui, et plus tu jouiras un jour de ce Seigneur que tu aimes avec une joie et des délices qui dureront éternellement.

SEIZIÈME MÉDITATION.

Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son amour.

O mon Dieu et mon Seigneur ! c'est une grande consolation pour une âme qui souffre avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent partout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent, et que cette peine la presse avec plus d'effort et de violence ? C'est alors que son entendement se trouble, et que sa raison étant comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité. Toute la pensée qui la possède pour lors est qu'elle se voit séparée de vous, et elle ne trouve point de remède à un si grand mal ; car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, et vous la guérissez bientôt, quand vous le voulez ; mais à moins que cela, il ne nous reste de salut ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir, en considérant l'objet et la cause de notre souffrance.

O véritable amant de nos âmes, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses et quelles démonstrations d'un extrême amour guérissez-vous les blessures que vous nous faites avec les flèches de ce même amour ? Mais, mon Dieu et ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscreète de parler ainsi ! car comment des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus malades ? qui pourrait connaître la profondeur de cette blessure ? qui pourrait connaître d'où elle procède ? qui pourrait connaître les moyens de soulager un tourment si pénible et si agréable tout ensemble, et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par

des remèdes aussi méprisables que le sont ceux que les hommes nous peuvent donner ?

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans les Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé*. Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par une chose aussi basse qu'est mon amour ; mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur ? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi ? C'est vous, ô mon véritable amant, qui commencez cette guerre toute d'amour, et cette guerre ne me semble être autre chose qu'un abandon et une inquiétude de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui courent dans les rues et dans les places publiques, comme il est marqué par la sainte épouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

Mais, Seigneur, quand cette guerre est commencée, contre qui ces sens et ces puissances peuvent-ils combattre, que contre celui qui s'est rendu maître de la forteresse qu'ils occupaient, qui est la partie la plus élevée de notre âme, et qui ne les en a chassés que pour les obliger à la reconquérir, en quelque sorte, sur leur divin conquérant, ou à reconnaître leur faiblesse par la douleur qu'ils souffrent de se voir éloignés de lui, afin que, renonçant ainsi à leurs propres forces, ils combattent plus courageusement qu'auparavant avec les forces qu'il leur donnera, et qu'en se confessant vaincus, ils vainquent heureusement leur vainqueur ? O mon âme, que vous avez éprouvé la vérité de ce que je dis, dans le combat merveilleux qui s'est passé en vous lorsque vous étiez en cette peine ! Mon bien-aimé est donc à moi, et je suis à mon bien-aimé. Qui sera celui qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux si grands feux ? Certes, il travaillerait en vain, puisque ces deux feux ne font plus qu'un feu.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu. Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher.

O mon Dieu, ô sagesse sans bornes et sans mesure, élevée au-dessus de tout ce qu'en peuvent concevoir tous les hommes et tous les anges ! O amour qui m'aimez beaucoup plus que je ne me saurais aimer moi-même et que je ne puis comprendre, pourquoi désiré-je autre chose que ce que vous voulez me donner ? Pourquoi me tourmenté-je à vous demander ce qui est conforme à mon désir, puisque vous savez quel succès pourrait avoir tout ce que mon esprit peut imaginer, et tout ce que mon cœur peut souhaiter ? Au lieu que ne sachant pas moi-même s'il me serait avantageux, je trouverais possible ma perte dans ce que je me persuade être mon bonheur. Comme, par exemple, si je vous de-

mandais de me délivrer d'une peine dans laquelle vous auriez pour fin de mortifier mon âme, que vous demanderais-je, ô mon Dieu ? et si je vous priais de me laisser dans cette peine, peut-être ne serait-elle pas proportionnée à ma patience, qui étant encore faible, ne pourrait soutenir un si grand poids, ou si elle le soutenait, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, elle pourrait s'imaginer qu'elle aurait fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu ! Si je vous demandais de souffrir, il me viendrait peut-être en la pensée que ce ne doit pas être en des choses qui me pourraient faire perdre l'estime et la créance qui m'est nécessaire pour votre service, et il me semble que ce n'est point l'amour de mon propre honneur qui me fait avoir cette crainte. Mais ensuite il pourrait arriver que ce que j'estimerais devoir me faire perdre cette créance, me l'augmenterait et me donnerait plus de moyens de vous servir, qui est le seul avantage que j'en prétends.

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs choses, pour me faire mieux entendre ; car je ne m'explique pas assez ; mais comme je sais qu'elles vous sont toutes présentes, pourquoi parlerais-je davantage, et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit ? Je l'ai dit, mon Dieu, afin que lorsque le sentiment de ma misère se réveille, et que ma raison me paraît comme tout obscurcie et couverte de ténèbres, je me cherche et je tâche de me retrouver moi-même dans ce papier écrit de ma main ; car souvent, mon Dieu, je me sens si faible, si lâche et si misérable, que je ne sais plus qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâce et d'assistance pour pouvoir soutenir tous les orages et toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu ! que je ne mette jamais plus ma confiance en ce que je puis vouloir par moi-même, mais que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en toutes choses. Que si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder ce que je veux, je vois clairement que cette grâce que vous me feriez ne servirait qu'à me perdre.

Oh que la sagesse des hommes est aveugle, et que leur prévoyance est trompeuse ! Faites que la vôtre, ô mon Dieu, par les moyens que vous jugerez les plus propres, porte mon âme à vous servir à votre gré, et non pas au sien, et ne me punissez pas en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire, lorsqu'il ne sera pas conforme au dessein de votre divin amour, qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même, et qu'un autre qui est plus grand que moi et qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi, afin que je puisse le servir. Qu'il vive, et qu'il me donne la vie, qu'il règne, et que je sois son esclave : c'est là la seule liberté que je souhaite. Car comment peut-on être libre sans être assujéti au Tout-Puissant ? et quelle captivité peut être plus grande et plus malheureuse que la liberté d'une âme qui s'est tirée d'entre les mains de son Créateur ? Heureux ceux qui se trouvent si fortement attachés à vous par les chaînes de vos bienfaits et de vos miséricordes,

mon Dieu, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre. L'amour est fort comme la mort, il est dur et inflexible comme l'enfer. Oh ! qui se pourrait voir comme tué de sa propre main dans cet homme de péché que nous portons, et précipité dans ce divin enfer de l'amour divin, d'où il n'espérerait plus, ou, pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir. Mais, hélas ! mon Dieu, nous sommes toujours en péril durant cette vie mortelle, et tant qu'elle dure, on peut toujours perdre l'éternelle.

O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir ! Je te souffre parce que mon Dieu te souffre ; j'ai soin de toi parce que tu es à lui ; mais ne me trahis pas, et ne me sois pas ingrate. Hélas ! mon Seigneur, que mon bannissement est long ! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité ; mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, et qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre ! que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celui qui t'a créé ! Hélas ! quand viendra cet heureux jour que tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pouvoir pécher, ni tu ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toutes misères, et heureusement réuni, et comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur et de ton maître ?

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime et qu'il jouit de soi-même sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a pu avoir la liberté de s'oublier soi-même, ou de cesser de s'aimer ; et ce ne serait pas en lui une perfection, mais une imperfection, que d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, mon âme, jamais en repos, que quand tu seras parfaitement unie avec ce souverain bien, que tu connaîtras ce qu'il possède ; car alors tu ne seras plus sujette à changer, mais ta volonté sera immuable, parce que la grâce de Dieu agira en toi si puissamment, et te rendra si participante de sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras plus ni oublier ce souverain bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ton Dieu : je veux, sans différer davantage, lui confesser mes péchés et publier ses miséricordes, pour composer de l'un et de l'autre un cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur et de mon Dieu. Peut-être qu'il arrivera un jour que je lui en chanterai un autre pour lui rendre grâces de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que ma joie soit plus traversée par les reproches de ma conscience. Ce sera alors, ô mon âme, que tu verras cesser tous tes soupirs et toutes tes craintes ! Mais jusque-là, toute ma force sera dans l'espérance et dans le silence, comme parle le Prophète ; j'aime mieux,

mon Dieu, vivre et mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures dans le monde, et tous ces biens qui ne durent qu'un moment ! Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous ! Ne trompez pas mes espérances ; faites-moi toujours la grâce de vous servir ; et après, disposez de moi comme il vous plaira.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, sachant que le père Présenté-Dominique Bagnez, religieux de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, ont cru que je le pourrais faire utilement, à cause que j'ai traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes, et elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que j'ai résolu de leur obéir, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse être, que des livres dont le style est excellent, et qui ont été faits par des hommes fort savants en cette matière. Je mets ma confiance en leurs prières, qui pourront peut-être obtenir de Dieu que me donnant de quoi leur donner, je dirai quelque chose d'utile touchant la manière de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal, le père Bagnez, qui sera le premier qui le verra, le corrigera ou le brûlera. Ainsi, je ne perdrai rien pour avoir obéi à ces servantes de Dieu, et elles connaîtront ce que je puis de moi-même lorsque sa grâce ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'enseigner les remèdes pour de légères tentations excitées par le démon, dont les personnes religieuses ne tiennent compte, à cause qu'elles ne les croient pas considérables, et de traiter aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourrai m'en souvenir ; car ne sachant ce que j'ai à dire, je ne saurais le dire par ordre, et je crois que c'est le meilleur de n'en point garder, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprendre d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme entièrement à sa sainte volonté ; c'est à quoi tendent tous mes désirs, encore que mes

actions n'y répondent pas ; mais, au moins, je ne manque pas d'affection et d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles étant joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que les savants, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, et étant des personnes fortes, ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paraissent n'être rien en elles-mêmes, et ne considèrent pas que les femmes étant faibles, tout est capable de leur nuire ; joint aussi que les artifices dont le démon se sert contre les religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre ; et comme je m'en suis si mal défendue, étant si mauvaise que je suis, je souhaiterais que mes sœurs profitassent de mes fautes.

Je ne dirai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres ; et quoique m'ayant été ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie, j'y aie aussi mis quelques avis touchant l'oraison, néanmoins, parce que mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, et j'y en ajouterai d'autres qui me paraîtront nécessaires. Notre-Seigneur veuille, s'il lui plaît, m'assister, comme je l'en ai déjà prié, et faire réussir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.



CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Lorsque l'on commença de fonder ce monastère, pour les raisons que j'ai écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles Notre-Seigneur fit connaître qu'il devait être beaucoup servi en cette maison, mon dessein n'était pas qu'on y pratiquât tant d'austérités extérieures, ni qu'elle fût sans revenu ; je désirais, au contraire, que, s'il était possible, rien n'y manquât de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lâche et imparfaite, quoique je fusse plutôt portée par une bonne intention que par le désir d'une vie plus molle et plus relâchée.

Ayant appris en ce même temps les troubles de France, le ravage qu'y faisaient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour, j'en fus si vivement touchée, que, comme si j'eusse pu quelque chose, ou j'eusse moi-même été quelque chose, je pleurais en la présence de Dieu, et le priais de remédier à un si grand mal. Il me

semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, et encore si mauvaise et très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirerais, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi, je me résolus de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la grande perfection que je pourrais, et tâcher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiai en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figurait, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'Église et pour les hommes savants qui soutiennent sa querelle, puisque ainsi nous ferions ce qui serait en notre puissance pour secourir notre maître, que ces traîtres, qui lui sont redevables de tant de bienfaits, traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudraient crucifier encore, et ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

« O mon Rédempteur! comment puis-je entrer dans ce discours, « sans me sentir déchirer le cœur? Quels sont maintenant les chrétiens? « Faut-il que vous n'avez point de plus grands ennemis que ceux que « vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de faveurs, parmi « lesquels vous vivez et à qui vous vous communiquez par les sacrements? « Et ne se contentent-ils pas de tant de tourments que vous avez soufferts pour l'amour d'eux? Certes, mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui ne quitte rien; car que pouvons-nous attendre des hommes, « puisqu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même? Méritons-nous qu'ils « en aient davantage pour nous que pour vous? et leur avons-nous fait « plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment? »

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui, par la miséricorde de Dieu, avons été tirés du milieu de cet air si contagieux et si mortel? Car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du démon? Elles sont dignes de ce châtiment, puisque leurs œuvres l'ont mérité; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc, puisqu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre, sans en être navrée de douleur. Je sais que, pour celles qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ, aidez-moi à prier Notre-Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal: c'est pour ce sujet que nous sommes

ici assemblées ; c'est l'objet de notre vocation, le juste sujet de nos larmes, c'est à quoi nous devons nous occuper, c'est où doivent tendre tous nos désirs, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières ; car, je confesse que je me ris, ou plutôt je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instances à nos prières, jusqu'à désirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus ; au lieu que je voudrais, au contraire, le prier de leur faire fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, et on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrétienté est en feu ; ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, et travaillent à renverser son Église ; et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel ! Non, certes, mes sœurs, ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes ; et s'il ne fallait avoir quelque égard à la faiblesse des hommes, qui cherchent en tout de la consolation, qu'il serait bon de leur donner si nous le pouvions, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

CHAPITRE II.

Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtiments.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines ; autrement vous mourrez de faim, et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont les moins affectionnés vous donneront de quoi vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, oh ! que bienheureuses seraient les religieuses de Saint-Joseph ! Je vous conjure, au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire ; et, puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture. si vous ne le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui Notre-Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y aurait de la folie ; car ne serait-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres,

que de penser à ses revenus? Et vos soins inspireraient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point, pour les engager à vous faire des charités? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venues ici; ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriverait, ce serait sans doute pour notre avantage, de même que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. Oh! que ce serait un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais!

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort; car tant que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sais par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin; et Notre-Seigneur sait qu'il est très-vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne serait-ce pas tromper le monde, puisque voulant passer pour pauvres, il se trouverait que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence? J'avoue que j'en aurais du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderaient l'aumône; et Dieu nous garde que cela soit. Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneraient enfin en coutume, et il pourrait arriver que nous demandassions ce qui ne nous serait pas nécessaire à des personnes qui en auraient plus besoin que nous. Il est vrai qu'elles pourraient gagner en nous les donnant; mais nous y perdriions sans doute beaucoup.

DES AVANTAGES DE LA PAUVRETE.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes filles, que vous tombiez dans cette faute; et si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône, et pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans votre esprit. Mais si ce malheur arrivait en cette maison, celle-là même qui serait la moindre de toutes les sœurs, devrait pousser des cris vers le ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure que cette faute est si importante, qu'elle ruinerait peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec la grâce de Dieu, que cela ne sera point; qu'il n'abandonnera pas ses servantes; et que, quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir

ne serait utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller, si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis pour votre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront la comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avais fait vœu de l'être, j'ai été long-temps folle d'esprit; et ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du monde. Car, que me soucierai-je d'avoir la faveur des grands et des princes, si je ne voulais ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, et que je serais très-fâchée de rien faire pour leur plaire qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose? Comment pourrais-je désirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie; et celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui méprise les richesses ne se soucie guère de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie; pour moi, il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien; car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, et l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne; je le sais par expérience. Mais, comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ai garde de pouvoir exprimer par mes paroles, puisque je n'ai pas assez de lumière pour les bien comprendre, outre que je craindrais d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenterai de ce que j'ai dit en avoir éprouvé; et j'avoue que jusqu'ici je me suis trouvée de telle sorte, comme hors de moi, que je ne me suis pas entendue moi-même; mais que ce que j'ai dit demeure dit pour l'amour de Notre-Seigneur.

Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui le doivent bien savoir, m'ont appris que les saints Pères qui ont été les fondateurs de notre ordre, l'ont, dès le commencement, tant estimée et si exactement pratiquée, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre: si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter dans l'intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre: la récompense qui nous attend

est très-grande; et quand il n'y en aurait point d'autre que de faire ce que Notre-Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin maître?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paraître dans nos enseignes; et il n'y a rien en quoi nous ne devons témoigner notre amour pour la pauvreté, dans nos logements, dans nos habits, dans nos paroles, et par-dessus tout, dans nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grâce de Dieu, l'observance soit bannie de cette maison. Car, comme disait sainte Claire, la pauvreté est un grand mur, et elle ajoutait qu'elle voulait s'en servir et de celui de l'humilité, pour enfermer ses monastères. Il est certain que, si on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues et plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices.

CONTRE LES BATIMENTS MAGNIFIQUES.

Je conjure, au nom de Jésus-Christ et de son précieux sang, celles qui viendront après nous, de bien se garder de faire de ces bâtiments superbes; et si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que, si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtiments tombent sur leur tête et qu'ils les écrasent toutes. Car, mes filles, quelle apparence y aurait-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres? Mais Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que nous ayons rien que de vil et de pauvre. Imitons en quelque sorte notre roi : il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Étaient-ce là des demeures fort agréables? Quant à ceux qui font de grands bâtiments, ils en savent les raisons, et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sais pas; mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres religieuses.

Que si, à cause de l'étroite clôture, on a besoin de quelque enclos pour y faire des ermitages, afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison et à la dévotion, j'y consens, à la bonne heure; mais quant à de grands bâtiments, et à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grâce. Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y aurait-il que la maison de treize pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit? Les vrais pauvres doivent-ils en faire? et aurait-on compassion d'eux s'ils en faisaient?

Quelle joie vous serait-ce, mes sœurs, si vous voyiez quelqu'un être délivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous aurait faite, car cela n'est pas impossible! Vous êtes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent de quoi vivre, puisque, encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sachiez gré à ceux par qui il vous la donne et vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sais ce que j'avais commencé de dire, parce que j'ai fait une grande digression ; mais je crois que Notre-Seigneur l'a permis, puisque je n'avais jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine majesté de nous tenir toujours par la main afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'église. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux.

Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblés en cette maison, et pour lequel je souhaiterais que nous pussions faire quelque chose qui fût agréable à Dieu, je dis que, voyant que l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme ferait un prince qui, voyant que ses ennemis ravageraient tout son pays et qu'il ne serait pas assez fort pour leur résister en campagne, se retirerait avec quelques troupes choisies dans une place qu'il ferait extrêmement fortifier, d'où il ferait avec ce petit nombre des sorties sur eux, qui les incommoderaient beaucoup plus que ne pourraient faire de grandes troupes mal aguerries ; car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux, et au pis aller on ne saurait périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traîtres parmi ces gens-là. Or ici, mes sœurs, la famine peut bien nous presser, mais non pas nous contraindre de nous rendre ; elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connaître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que, dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés, il s'en trouve qui s'aillent jeter du côté des ennemis, mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens, qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux, qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte ; car cela importe de tout, parce que c'est des forces ecclésiastiques et non pas des séculières que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre roi, efforçons-nous au moins d'être telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements

et des conversations du monde. Cette faveur est bien plus grande que vous ne le sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir : il ne serait pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les timides ; car à quoi seraient bons des soldats qui manqueraient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paraissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

QU'IL N'APPARTIENT QU'ÀUX PARFAITS DE SERVIR L'ÉGLISE.

Or pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde et pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde et pour être en même temps dans son cœur ; non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement, et enfin pour être des anges et non pas des hommes ? Car, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; et que s'ils ne sont bien affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauraient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas, mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection ; car ils la connaissent, non pour la suivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandements, mais pour employer cette connaissance à examiner et à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance tout extraordinaire pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat ?

Tâchez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté : la première, que parmi tant de personnes savantes et tant de religieuses, il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra

plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits ; la seconde, que lorsqu'ils sont engagés dans une guerre si importante, Notre-Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer dangereuse. Que si, dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières contribuer pour quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, et je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison, où je prétends que l'on garde la règle de la sainte Vierge, notre reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquait au commencement.

Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-même ; croyez-moi, nulle prière n'est meilleure et plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous réponds qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir ; mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerais jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvais, par mes oraisons, être cause du salut d'une âme, et, à plus forte raison, si je pouvais servir à plusieurs et à la gloire de Notre-Seigneur ? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque pour les raisons que je vous dirai ensuite, j'ai à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regardé votre salut avec des personnes doctes et capables. Je vous conjure, au nom de Dieu, de lui demander qu'il nous accorde cette grâce, ainsi que je le lui demande, toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire et du bien de son église, qui sont le but de tous mes desirs.

PRIÈRE A DIEU.

« J'avoue que ce serait une grande témérité à moi de croire que je pusse
 « contribuer pour quelque chose, afin d'obtenir une telle grâce ; mais je
 « me confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes, avec qui je suis,
 « parce que je sais qu'elles n'ont autre dessein ni autre prétention que de
 « vous plaire. Elles ont quitté, pour l'amour de vous, le peu qu'elles
 « possédaient, et auraient voulu quitter davantage pour vous servir,
 « Comment pourrais-je donc croire, ô mon Créateur, qu'étant aussi re-
 « connaissant que vous êtes, vous rejetassiez leurs demandes ? Je sais
 « que, lorsque vous étiez sur la terre, non-seulement vous n'avez point
 « eu de mépris pour notre sexe, mais vous avez même répandu vos fa-
 « veurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand nous
 « vous demanderons de l'honneur ou de l'argent, ou du revenu, ou quel-

« qu'une de ces autres choses que l'on recherche dans le monde, alors
 « ne nous écoutez point. Mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô Père
 « éternel, celles qui ne vous demandent que ce qui regarde la gloire de
 « votre Fils, qui mettent toute la leur à vous servir, et qui donneraient
 « pour vous mille vies? Je ne prétends pas néanmoins, Seigneur, que
 « vous accordiez cette grâce pour l'amour de nous, je sais que nous ne
 « la méritons pas, mais j'espère de l'obtenir en considération du sang
 « et des mérites de votre Fils. Pourriez-vous bien, ô Dieu tout-puis-
 « sant, oublier tant d'injures, tant d'outrages et tant de tourments qu'il
 « a soufferts? Et vos entrailles paternelles, toutes brûlantes d'amour,
 « pourraient-elles bien permettre que ce que son amour a fait pour vous
 « plaire en vous aimant, comme vous lui aviez ordonné, soit aussi mé-
 « prisé qu'il l'est aujourd'hui, dans le très-saint Sacrement de l'Eucha-
 « ristie, par ces malheureux hérétiques qui le chassent de chez lui en
 « abattant les églises où on l'adore? Que s'il avait manqué à quelque
 « chose de ce qui était le plus capable de vous contenter, n'a-t-il pas
 « accompli parfaitement tout ce qui pouvait vous être agréable? Ne suffit-
 « il pas, mon Dieu, que, durant qu'il a été dans le monde, il n'ait pas eu
 « où pouvoir reposer sa tête, et qu'il ait été accablé par tant de souf-
 « frances, sans qu'on lui ravisse maintenant les maisons où il reçoit
 « ses amis, et où, connaissant leur faiblesse, il les nourrit et les fortifie
 « par cette viande toute divine, pour les rendre capables de soutenir les
 « travaux où ils se trouvent engagés pour votre service? N'a-t-il pas
 « suffisamment satisfait par sa mort au péché d'Adam? Et faut-il donc
 « que toutes les fois que nous péchons, ce très-doux et très-charitable
 « agneau satisfasse encore pour nos offenses? Ne le permettez pas, ô
 « souverain monarque de l'univers; apaisez votre colère; détournez
 « les yeux de nos crimes; considérez le sang que votre divin Fils a ré-
 « pandu pour nous racheter; ayez seulement égard à ses mérites et à
 « ceux de la glorieuse Vierge sa mère, des martyrs et de tous les saints
 « qui ont donné leur vie pour votre service. Mais hélas! mon Seigneur,
 « qui suis-je pour oser, au nom de tous, vous présenter cette requête?
 « Ah! mes filles, quelle mauvaise médiatrice pour faire une telle deman-
 « de pour vous et pour l'obtenir! Ma témérité ne servira-t-elle pas plutôt
 « d'un sujet très-juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable et
 « souverain juge dont j'implore la clémence? Mais, Seigneur, puisque
 « vous êtes un Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre péche-
 « resse, de ce ver de terre, et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez
 « pas mes péchés, considérez plutôt mes désirs et mes larmes que je ré-
 « pands en vous faisant cette prière. Je vous en conjure par vous-
 « même, ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent; secourez, Seigneur,
 « votre Église; arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté
 « et faites luire votre lumière parmi ces ténèbres. »

Je vous demande, mes sœurs, pour l'amour de Jésus-Christ et comme
 une chose à quoi vous êtes obligées, de prier sa divine majesté pour

cette pauvre et trop hardie pécheresse qui vous parle, afin qu'il lui plaise de me donner l'humilité qui m'est nécessaire. Quant aux rois et aux prélats de l'Église, et particulièrement notre évêque, je ne vous les recommande point, parce que je vous vois si soigneuses de prier pour eux, que je ne crois pas qu'il en soit besoin. Mais, puisqu'on peut dire que celles qui viendront après nous seront saintes, si elles ont un saint évêque, comme cette grâce est si importante, demandez-la sans cesse à Notre-Seigneur. Que si vos désirs, vos oraisons, vos disciplines et vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets et les autres dont je vous ai parlé, sachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a ici assemblés.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entraimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs, et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité.

DE L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

Vous venez de voir, mes filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons exécuter ; car quelles devons-nous être pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu et des hommes ? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, et qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent ; car il y a sujet d'espérer que Notre-Seigneur exaucera nos prières, pourvu que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions et notre règle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles, je vous demande seulement d'observer les choses auxquelles votre vocation et votre profession vous obligent, quoiqu'il y ait grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

La première règle nous ordonne de prier sans cesse, et comme ce précepte renferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement, nous ne manquerons ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels notre institut nous oblige, puisque vous savez que toutes ces choses contribuent à la perfection de l'oraison, et que les délicatesses et la prière ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison, et moi je vous demande, pour récompense de ce que je vais dire, non-seulement de le lire fort souvent, avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ai déjà dit.

Avant que d'en venir à l'intérieur, qui est l'oraison, je vous dirai certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent marcher dans ce chemin que, pourvu qu'ils les pratiquent, ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoiqu'ils ne soient pas fort contemplatifs ; au lieu que sans cela, non-seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompés s'ils croient l'être. Je prie Notre-Seigneur

de me donner l'assistance dont j'ai besoin et de m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croyez pas, mes chères sœurs, que les choses auxquelles je prétends vous engager, soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses, si nous accomplissons celles que nos saints pères ont ordonnées et pratiquées, puisqu'en marchant par ce chemin, ils ont mérité le nom de saints, et que ce serait s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendrai seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix extérieure et intérieure que Jésus-Christ nous a tant recommandée. La première est un amour sincère des unes envers les autres; la seconde, un entier détachement de toutes les choses créées; et la troisième, une véritable humilité, qui, bien que je la nomme la dernière, est la principale de toutes et embrasse les deux autres.

DE QUELLE MANIÈRE LES RELIGIEUSES SE DOIVENT AIMER.

Quant à la première, qui est de nous entr'aimer, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile à ceux qui s'aiment, et qu'il faudrait qu'une chose fût merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observait avec grand soin dans le monde, je crois qu'il servirait beaucoup pour en faire garder d'autres; mais comme nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que, parmi nous, l'excès ne peut en cela être dangereux; il est néanmoins si préjudiciable et apporte tant d'imperfections avec lui, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux, qui le puissent croire; car le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette grande affectation passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connaissent le danger, et savent que cette affection mal réglée affaiblit peu à peu la volonté, et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, chez les femmes que chez les hommes, et cause un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs, que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie, que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner, que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si peu souvent que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues et des factions dans

les monastères ; car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bientôt connaître, en ce qu'au lieu que les autres s'entraiment pour satisfaire leur passion, celles-ci cherchent, au contraire, dans l'affection qu'elles se portent, un remède pour vaincre leurs passions.

Quant à cette sorte d'amitié, je souhaiterais que, dans les grands monastères, il s'y en trouvât beaucoup ; car pour celui-ci où nous ne sommes et ne pouvons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes se doivent chérir, toutes se doivent aimer ; et quelque saintes qu'elles soient, je les conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, de se bien garder de ces singularités où je vois si peu de profit, puisque, entre les frères mêmes, c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi, mes sœurs, quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à une grande perfection ; il produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si notre inclination nous porte à aimer plutôt une sœur que non pas une autre, ce qui pourrait arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites, quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs ; ne négligeons aucun soin pour nous désaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs, et ne souffrons point que notre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, qui pourrait compter combien de sottises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces faiblesses qui se trouvent dans les femmes, ni de les faire connaître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en partie. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir ; je dis de les voir, car par la miséricorde de Dieu, je n'y suis jamais guère tombée. Je les ai remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je sais que rien n'est plus capable d'empêcher les religieuses d'arriver à une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialités et de ces amitiés dangereuses aussitôt qu'elles commencent à naître ; mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela de n'être ensemble qu'aux heures

ordonnées, et de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées, comme la règle le commande, et nous retirer chacune dans notre cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsque l'on est seule. Outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui doit être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées, nous ne saurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes filles, à ce que je disais de nous entr'aimer, il me semble qu'il serait ridicule de vous le recommander, puisqu'il n'y a point de personnes si brutales qui, demeurant et communiquant toujours ensemble, n'ayant ni ne devant point avoir de conversations, d'entretiens et de divertissements avec les personnes de dehors, et ayant sujet de croire que Dieu aime les sœurs et qu'elles l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté pour l'amour de Lui, puissent manquer de s'aimer les unes les autres, outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, et que j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle n'abandonnera jamais ce monastère.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entr'aimer en la manière que je viens de dire; mais je veux vous représenter quel est cet amour si louable que je désire qui soit parmi nous, et par quelles marques nous pourrions connaître que nous aurons acquis cette vertu, qui doit être bien grande, puisque Notre-Seigneur l'a recommandée si expressément à ses apôtres. C'est de quoi je vais maintenant vous entretenir un peu, selon mon peu de capacité: que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je pas ce que je dis.

DE L'AFFECTION POUR LES CONFESSEURS.

Il y a deux sortes d'amour dont je vais parler: l'un est purement spirituel, ne paraissant rien en lui qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de notre nature; l'autre est aussi spirituel; mais notre sensualité et notre faiblesse s'y mêlent. C'est toutefois un bon amour, et qui semble légitime: tel est celui qui se voit entre les parents et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier, et je veux maintenant parler de l'autre, qui est purement spirituel et sans aucun mélange de passion; car s'il s'y en rencontrait, toute la spiritualité qui y paraîtrait s'évanouirait et deviendrait sensuelle, au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoique moins parfait, avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire, et ce qui paraissait sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mêle quelquefois si subtilement, qu'il est dif-

facile de la discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience, quand elles reconnaissent en lui beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire. C'est ici que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquiéter et de les troubler, et surtout s'il voit que le confesseur les porte à une plus grande perfection; car alors il les presse d'une telle sorte, qu'il les fait résoudre à quitter leur confesseur, et ne les laisse point en repos après même qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car, si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme? J'estime, au contraire, que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable, lorsque l'on aime son confesseur, quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu, notre faiblesse étant telle que nous ne pourrions souvent, sans son aide, entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or, comme il est difficile de connaître si le confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue et une grande circonspection. Le meilleur serait sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne lui en parler jamais. Mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne sait comment s'en défendre; car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur confession se réduit principalement, et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoi je voudrais qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinsent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre, si elles connaissent que tous les discours de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité; ce qui est très-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soi-même. Car, en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de trop aimer, au lieu de s'en inquiéter, il faut qu'elles les méprisent et en détournent leur vue, puisque c'est le vrai moyen de faire que le démon se lasse de les persécuter et se retire.

Mais, si elles remarquent que le confesseur les conduise en quelque chose par un esprit de vanité, tout le reste doit alors leur être suspect, et quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui, mais qu'elles se retirent après

s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr, dans ces rencontres, sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer comme étant le remède le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions et autres semblables, qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon, et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme savant et habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis, puisque, si on ne cherchait point de remède à un si grand mal, on pourrait tomber dans de grandes fautes; car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissait avec conseil, principalement en ce qui regarde la manière de se conduire envers le prochain pour ne lui point faire de tort? Il faut donc nécessairement, dans ces rencontres, travailler à trouver quelque remède, puisque, quand le démon commence à nous attaquer de ce côté-là, il fait en peu de temps de grands progrès, si l'on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, et si, comme je l'espère de la miséricorde de Notre-Seigneur, ces âmes sont disposées à ne rien négliger de tout ce qui est en leur pouvoir pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devraient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes filles, de quelle importance vous est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu; car autrement elles ne seraient ni des âmes d'oraison, ni des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre, puisque si elles voyaient qu'un confesseur n'entendit pas leur langage, et qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur serait impossible de l'aimer, parce qu'il leur serait entièrement dissemblable. Que s'il était comme elles dans la piété, il faudrait qu'il fût bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée, et si peu exposée aux occasions qui l'auraient pu faire naître, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même, et inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là, comme je l'ai dit, tout le mal ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celui qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sache la cause, parce que si le confesseur lui-même étant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastère, comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met

guère en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu, par son infinie bonté, de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand, qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur; et que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celui qui devrait y remédier est celui-là même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savants. En quels cas on peut changer; et de l'autorité des supérieurs.

Je prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve, dans un monastère d'une si étroite clôture, ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Que si la prieure et le confesseur sont bien ensemble, et qu'ainsi on n'ose rien dire, ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde, ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importants, par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engagerait en les disant. O mon Dieu, mon Sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen, et que cette dangereuse retenue et ce malheureux point d'honneur coûtent cher! Car, par la fausse créance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gêne d'esprit où il ne pourrait par d'autres voies les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison; et quand celui qu'elles désirent serait un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même ordre, on s' imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte; puisqu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande, au nom de Notre-Seigneur, à celle qui sera supérieure, de tâcher toujours d'obtenir de l'évêque ou du provincial, pour elle et ses religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel, et qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumières en toutes choses, et il n'est

pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et savantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus Notre-Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent, mais c'est une erreur; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avait fait tout son cours de théologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient point considérables. Il n'avait point toutefois intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, et il n'y aurait rien gagné: mais il n'en savait pas davantage; et la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

EN QUELS CAS ON PEUT CHANGER DE CONFESSEUR.

Cette véritable connaissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu, nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'oraison, et quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine; et si votre confesseur n'a ces qualités, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession de l'état de votre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis, quand bien même votre confesseur aurait de l'esprit et serait savant, parce qu'il se pourrait faire qu'il se tromperait, et qu'il serait très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance; car à toutes choses il y a remède. Et puisqu'une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu, que ne doit-on pas faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure, encore une fois, que puisqu'on ne cherche d'autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'âme, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Car, comme il y a plusieurs chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvu, mes filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leurs conseils. Ce même Père céleste qui vous donne la nourriture néces-

saire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer votre-âme, pour remédier à ce mal qui est celui de tous que je crains le plus. Et quand il arriverait que le démon tenterait le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce confesseur verrait que d'autres vous parleraient, il prendrait garde de plus près à lui, et serait plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère : et ainsi je demande, au nom de Notre-Seigneur, à l'évêque ou au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté, et que, s'il se rencontre dans cette ville des personnes savantes et vertueuses, ce qui est facile à savoir dans un lieu aussi petit qu'est celui-ci, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sais que cela est à propos pour plusieurs raisons, et que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irremédiable que serait celui d'être cause, en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourraient se résoudre de découvrir. Car les maisons religieuses ont cela de propre que le bien s'y perd promptement si on ne le conserve avec grand soin, au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est très-difficile d'y remédier, la coutume dans tout ce qui va au relâchement se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, et dont je n'aie conféré avec des personnes doctes et saintes, qui ont fort considéré ce qui était le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maison.

DE L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS.

Entre les inconvénients qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toujours partout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de vicaire ni de confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander et de sortir, mais seulement de veiller et de prendre garde à ce que la maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu, afin que s'il trouve que l'on y manque, il en informe l'évêque ; mais qu'il ne soit pas supérieur. C'est ce qui s'observe maintenant ici, non par mon seul avis, mais par celui de monseigneur dom Alvarez de Mendocce, maintenant notre évêque et sous la conduite duquel nous sommes, personne de très-grande naissance, grand serviteur de Dieu, très-affectionné à toutes les religions et à toutes les choses de piété, et qui se porte avec une inclination très-particulière à favoriser cette maison, qui, pour plusieurs raisons, n'est point encore soumise à l'ordre, ayant fait assembler sur ce sujet des hommes savants, spiri-

tuels et de grande expérience. Ils résolurent ce que j'ai dit ensuite de beaucoup de prières de plusieurs personnes, auxquelles, toute misérable que je suis, je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieures se conforment à cet avis, puisque c'est celui auquel tant de gens de bien se sont portés, après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumière nécessaire pour connaître ce qui serait meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusqu'ici ; et je le prie de faire que cela continue toujours, pourvu que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut.

Quoique j'aie fait une grande digression, ce que j'ai dit est si important, que ceux qui en comprendront bien la conséquence ne m'en blâmeront pas, j'en suis assurée.

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST TOUT SPIRITUEL.

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est seulement pas permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel, et cependant je doute si je dois le nommer ainsi. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ai que peu d'entre vous le possèdent ; et s'il y en a quelque-une que Notre-Seigneur favorise d'une telle grâce, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une très-grande perfection. Je veux néanmoins vous en dire quelque chose qui pourra peut-être servir, à cause que ceux qui désirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lorsqu'on l'expose devant leurs yeux. J'avoue que je ne sais comment je m'engage à parler de ce sujet, dans la créance que j'ai de ne pas bien discerner ni ce qui est spirituel, ni quand la sensualité s'y mêle. Dieu veuille, s'il lui plaît, me le faire connaître, et me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans savoir ce que l'on dit ; car quelquefois je n'entends pas moi-même ce que je dis, et Dieu fait pourtant que je dis bien. D'autres fois ce que je dis est impertinent, et c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lorsque Dieu fait connaître clairement à une personne ce que c'est que ce monde, qu'il y a un autre monde, la différence qu'il se trouve entre eux, que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel ; ce que c'est que la créature, quel bonheur c'est d'aimer l'un, et quel malheur c'est d'aimer l'autre, il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connaît toutes ces vérités et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, et qu'elle le connaît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seule-

ment et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous, qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paraîtra peut-être, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sachant aussi bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas, lorsque je dis que ceux à qui Dieu a fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, et nous donnent sujet de louer celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas, de telle sorte que cela passe jusqu'à y attacher leur affection, parce qu'il leur semble que ce serait aimer une chose de néant, et comme embrasser une ombre; ce qui leur donnerait une si grande confusion, qu'elles ne pourraient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

N'AIMER QUE CEUX QUI SAVENT CONTRIBUER A NOTRE SALUT.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent pas ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées; et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elles-mêmes, qu'elles connaissent que ce n'est qu'une folie, excepté aux yeux de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine; toutes les affections les lassent et les ennuient, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seraient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre-Seigneur est chargé, parce que ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, et en le priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchait point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui peuvent nous aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on pourrait leur faire, et toute la satisfaction qu'on leur pourrait donner dans le monde, leur âme étant disposée de telle sorte, que quand, pour parler ainsi, elles le voudraient, elles n'en sauraient trouver qu'en Dieu

et dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourraient retirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étaient autrefois de savoir si l'on récompensait leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir qu'on nous aime quand nous aimons; mais, lorsqu'on nous a payées en cette monnaie, qui nous paraissait si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient pas plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut et dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées qu'à cause qu'elles savent que le naturel de l'homme est de se laisser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien, sinon Dieu, je vous réponds qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable et plus utile, et même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez à quoi ces personnes peuvent donc s'affectionner, si elles n'aiment pas ce qu'elles voient, je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et passagères. Ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent les yeux sur les âmes, pour connaître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé, et quand elles n'y remarqueraient que quelque disposition au bien qui leur donne sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à faire leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer; ce qui leur serait impossible si elles n'avaient de la vertu et n'aimaient beaucoup Dieu. Je dis impossible, car encore que ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les combent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, ces âmes saintes ne sauraient se résoudre, par ces seules considérations, à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connaissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentiments différents des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne saurait durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandements, il faut de nécessité qu'elle se ter-

mine avec la vie, et qu'en se séparant par la mort, l'un aille d'un côté, et l'autre d'un autre.

Ainsi, l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui, étant enchantés des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leur malheureux divertissement. Si donc ces âmes parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer, sachant, comme je l'ai dit, que si elles aimaient d'une autre sorte, cette amitié ne durerait pas, et leur serait préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles, et elles donneraient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour!

CHAPITRE VII.

Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faibles d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se conduire, et avec quelle promptitude et sévérité il faut réprimer les désirs d'honneur et de préférence.

DE L'AMOUR SPIRITUEL QU'ON A POUR LES AMES.

C'est une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme : que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soins il fait prendre de la recommander aux prières des gens de bien ! Quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Que si, après s'être avancée, elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ; on perd l'appétit et le sommeil ; on est dans une peine continuelle, on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde, et ne se sépare de nous pour jamais. Car, pour la mort du corps, ces personnes embrasées de la charité ne la considèrent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour, et non pas ces malheureux amours du monde, par lesquels je n'entends point ces amours criminels et impudiques dont le nom seul nous doit faire horreur. Car pourquoi me tourmenterais-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand, qu'on ne saurait trop l'exagérer ? Nous ne devons jamais, mes sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans

le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir et nous pouvant beaucoup nuire; mais j'entends parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, et de celui que nous avons pour nos parents et pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête, que notre âme n'en soit touchée de douleur; elle ne peut souffrir la moindre peine, sans que nous ne perdions presque patience; et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet autre amour qui est tout de charité; car encore que notre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles à son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances lui acquièrent des mérites et lui profitent. Que si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avait se change en consolation et en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimerait mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvait, en souffrant pour elle, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble, ni inquiétude.

Je redis encore qu'il semble que l'amour de ces saintes âmes imite celui que Jésus, le grand modèle du parfait amour, nous a porté, puisqu'elles voudraient pouvoir prendre pour elles toutes ces peines, et que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse, que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part ont sujet d'y croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de Notre-Seigneur qu'il les suive dans le chemin qui les mène au ciel, ainsi que sainte Monique obtint de lui cette grâce pour saint Augustin, son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre : ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoique elles soient si peu occupées du soin de toutes les choses du monde ! Et elles ne sauraient faire autrement; elles ne savent ni déguiser ni flatter; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi, cette affection produit entre eux une guerre continuelle; car bien que ces âmes vraiment charitables, et détachées de toutes les choses de la terre, ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées. elles voient

en elles jusqu'aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire, et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connaissance !

O mon Seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre ; et certes avec raison, puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujétissant tout ce qui est dans le monde.

Lorsque vous rencontrerez, mes sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la supérieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous ; et ne craignez pas de les trop aimer si elles sont telles que je dis ; mais il y en a peu de la sorte, et quand il s'en trouve quelques unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connaisse.

Je prévois que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire : je vous assure, au contraire, que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sais par expérience l'avantage que l'on en reçoit, et je dois, après Dieu, à de semblables personnes la grâce qu'il m'a faite de ne pas tomber dans l'enfer ; car je n'ai jamais été sans un extrême désir qu'ils me recommandassent à Notre-Seigneur, et je les en priais toujours avec instance.

COMPASSION QUE L'ON DOIT AVOIR DES FAIBLES.

Mais il faut revenir à mon sujet. Cette manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions ; et quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, Notre-Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne saurait faire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général. Il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités des sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont faibles ; et si vous vous rencontrez être plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elle que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre-Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paraissent pas légères à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent, auquel Dieu par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus faibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de notre prochain, quelque petits qu'ils soient; et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que les désirs qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considérables; au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étaient encore faibles, et reconnaître que leur force vient de Dieu seul, et non d'elles-mêmes, puisque autrement le démon pourrait refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui en effet serait une faute.

Vous voyez par là, mes filles, qu'il faut continuellement veiller et se tenir sur ses gardes, puisque cet ennemi de notre salut ne s'endort jamais; et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossièrement, il emploie contre elles tant d'artifices que, à moins d'être dans un soin continuel de s'en garantir, elles ne découvrent le péril qu'après y être tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller et prier, puisque l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de ténèbres et le mettre en fuite.

Lorsque dans le besoin de faire la récréation, les sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gaiement pendant tout le temps qu'elle doit durer, quoique vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que, pourvu que vous vous conduisiez sagement et avec une bonne intention, tout deviendra un parfait amour. Je voulais traiter de celui qui ne l'est pas; mais il n'est pas à propos que nous l'ayons dans cette maison, puisque, si c'est pour en faire un bon usage, il faut, comme je l'ai dit, le ramener à son principe, qui est l'amour parfait. Ainsi, quoique j'eusse dessein d'en beaucoup parler, il me semble, après y avoir bien pensé, que, vu la manière dont nous vivons, il doit être banni d'entre nous. Je n'en dirai donc pas davantage, et j'espère, avec la grâce de Notre-Seigneur, que nous ne nous porterons, dans ce monastère, à de nous aimer qu'en cette manière, puisque c'est sans doute la plus pure, quoique nous ne le fassions pas peut-être avec toute la perfection que l'on pourrait désirer.

J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmités les unes des autres; mais prenez garde que ce soit avec la discrétion nécessaire, et sans manquer à l'obéissance.

DIVERS EXCELLENTS AVIS.

Quoique ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-même, et avec humilité,

parce que, si vous en usiez autrement, vous nuiriez beaucoup à toutes vos sœurs

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoi l'on doit avoir compassion de ses sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire, si elles sont manifestes; et l'on ne saurait mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte, qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas; ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tâcher de pratiquer avec une grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles; elles ne les comprendraient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteraient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourrait se servir pour les corriger; au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit briller dans les autres, fait une si forte impression dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface : cet avis est si utile, que l'on ne saurait trop s'en souvenir.

Oh ! que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, et en observant la règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use et dont on ne doit jamais user en cette maison : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Il faut les réserver pour votre divin époux. Vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, et elles ne lui seront pas désagréables; au lieu, que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendraient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui, et qu'ainsi c'est le seul usage que vous devez en faire. Je sais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes, mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit; je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts; et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que Notre-Seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront; car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirés du néant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

QUE LA DIVISION EST UNE PESTE DANS LES MONASTÈRES.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à la conformité qui doit être entre les sœurs, ainsi que, par la miséricorde de Dieu, nous le connaissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toujours croissant; ce serait une

chose bien terrible si le contraire arrivait; car qu'y aurait-il de plus déplorable qu'étant en si petit nombre, nous ne fussions très-unies? Ne le permettez pas, mon Dieu! et comment un si grand malheur pourrait-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison?

S'il échappait quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vit quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, et faire beaucoup de prières. J'avoue que je ne saurais écrire ceci sans que la pensée que cela pourrait arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puissent se glisser dans les monastères.

Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues; croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez, en quelque sorte, d'en aller chercher une autre. Implorez son secours par vos cris et par vos gémissements; travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal; et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure, au nom de Dieu, la prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, et de travailler avec grand soin à arrêter, dès le commencement, ce désordre; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remède.

Quant à celle qui sera cause du trouble, il faut la renvoyer en un autre monastère, et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste; il faut couper les rameaux de cette plante vénéneuse, et si cela ne suffit pas, il faut en arracher les racines. Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut la renfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. Oh! que ce mal est effroyable! Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être jamais dans un monastère où il ait pu se glisser. J'aimerais beaucoup mieux voir le feu céduire en rendres celui-ci, et nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, et je me contenterai d'ajouter qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'ayez, pourvu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie Notre-Seigneur, par son extrême bonté, de ne le point permettre jamais; et vous lui devez fortement demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque lui seul nous peut faire cette grâce.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parents.

DU BESOIN DE NE S'ATTACHER QU'À DIEU.

Je viens maintenant au détachement dans lequel nous devons être, et qui est de la dernière importance, s'il est parfait. Oui, je le redis encore, il importe de tout, s'il est parfait; car, lorsque nous ne nous attachons qu'à notre seul Créateur, et ne considérons que comme un néant toutes les choses créées, sa souveraine majesté remplit notre âme de tant de vertus, que, pourvu qu'en travaillant de tout notre pouvoir, nous nous avançons peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que Notre-Seigneur s'armera pour notre défense contre les démons et contre le monde.

Croyez-vous, mes filles, que ce soit un bien peu considérable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celui de nous donner entièrement à Dieu, sans division et sans partage, puisque tous les biens sont en lui comme dans leur source? Rendons-lui mille grâces, mes sœurs, de ce qu'il lui a plu de nous rassembler et nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoi vous dire ceci, puisqu'il n'y en a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, et qu'étant si important d'être détachée de tout, je me vois si éloignée de l'être autant que je le souhaiterais, et que je comprends qu'on le doit être? Je pourrais dire la même chose de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puisqu'il est plus difficile de les pratiquer que de les écrire, et que même je m'acquitte mal de cette dernière chose, parce qu'il n'y a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler.

Ainsi, s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se connaissant par leurs contraires, j'ai appris à connaître ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.

DU BONHEUR DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

Quant à ce qui est de l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de toutes choses dans cette retraite; et il semble que Notre-Seigneur, en nous y amenant, ait voulu nous séparer de tout en cette manière pour lever les obstacles qui pourraient nous empêcher de nous approcher de lui. « O mon Seigneur et mon maître! comment ai-je pu, « en mon particulier, et comment avons-nous pu toutes mériter une si « grande faveur que celle que vous nous avez faite de daigner nous « chercher et nous choisir parmi tant d'autres, pour vous communi- « quer si particulièrement à nous? Plaise à votre divine bonté que nous « ne nous rendions pas indignes, par notre faute, d'une telle grâce! » Je vous conjure, mes filles, au nom du Dieu tout-puissant, de songer à l'extrême obligation que nous lui avons de nous avoir amenées en cette

maison : que chacune de vous rentre en elle-même pour bien la considérer, et se mettre devant les yeux que les douze seulement qu'il a plu à sa haute majesté d'assembler ici, elle a le bonheur d'en être une. Hélas ! combien y en a-t-il de meilleures que moi, qui auraient reçu avec une incroyable joie la place qu'il lui a plu de m'y donner, quoique j'en fusse si indigne ! Soyez béni, mon Sauveur, et que les anges et toutes les créatures vous louent de cette faveur que je ne puis assez reconnaître, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la religion est si grande. Mais comme j'ai très-mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus longtemps, sur ma foi, dans un monastère où, entre ce grand nombre de religieuses qu'il y avait, il s'en trouvait tant de vertueuses, parmi lesquelles on n'aurait pu connaître le dérèglement de ma vie, que j'aurais caché moi-même, comme j'ai fait durant tant d'années. Ainsi, mon Dieu, vous m'avez amenée dans cette maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes, il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus ; et pour m'engager à veiller davantage sur moi-même, vous m'ôtez toutes les occasions qui seraient capables de m'en empêcher. Je confesse donc, ô mon Créateur, qu'il ne me reste maintenant aucune excuse, et que j'ai plus besoin que jamais de votre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monastères où Dieu est servi, et où elles peuvent aller, sans troubler ce petit nombre qu'il lui a plu de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux religieuses de se consoler avec leurs parents ; mais ici on ne parle pas à ses parents, si ce n'est pour les consoler eux-mêmes. Toute religieuse qui désire voir ces proches pour sa propre consolation, et qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la piété, doit se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée. Son âme est malade ; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit ; elle n'aura point de paix véritable, et elle a besoin d'un médecin. Que si elle ne renonce à cette attache, et ne se guérit pas de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est pas propre à demeurer dans ce monastère. Le meilleur remède de ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parents jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce, après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce lui est une peine et comme une croix que de les voir, qu'elle les voie quelquefois, j'y consens, afin de leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute, sans se nuire à elle-même. Mais si elle les aime, si elle s'afflige beaucoup de leurs peines, et si elle écoute volontiers ce qui se passe à leur sujet

dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera utile, et se fera beaucoup tort à elle-même.

CHAPITRE IX

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne que l'on n'en reçoit de ses parents.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Si nous, qui sommes religieuses, savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions—nous pas ! J'avoue que je ne comprends pas, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour notre consolation et notre repos, puisque, ne pouvant ni ne nous étant permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs, et répandre peut-être plus de larmes sur leurs peines qu'ils n'en répandent quelquefois eux-mêmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces religieuses que, si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous êtes, mes sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce monastère, puisque vous n'avez rien qu'en commun, et qu'ainsi, ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parents, et ne peut douter que Dieu ne nous assiste toutes en général, et ne pourvoie à tous vos besoins.

Je ne saurais penser, sans étonnement, au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel, que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a éprouvé ; et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de notre état, qui nous oblige de nous en séparer, paraît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons religieuses, qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sais pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos parents. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches ; et l'on veut même prouver, par des raisons, que c'est un défaut de ne pas converser souvent avec eux. Mais, mes filles, ce que nous devons faire, en cette maison, après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé, et qui regarde l'Église, c'est de recommander beaucoup nos parents à Dieu, et d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de notre mémoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher notre affection, plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disaient, et je les aimais d'une manière qui ne leur permettait de m'oublier. Mais j'ai éprouvé, en moi-même et en d'autres, qu'excepté les pères et

les mères, que l'on voit rarement abandonner leur enfants, et dont, ainsi que de nos frères et de nos sœurs, il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement; j'ai éprouvé, dis-je, lorsque je me suis vue dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, et je n'ai eu du secours que des personnes qui faisaient profession d'être à Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents : je le sais par expérience; et pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste époux, qui est votre ami le plus véritable, vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parents.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Notre-Seigneur, que non pas en tous vos parents. Ils ne vous manqueront jamais, et lorsque vous y penserez le moins, vous trouverez en eux et des pères et des frères. Comme ils espèrent en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui : au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, et que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister. Je sais que cela n'est pas général, mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un grand discours pour vous les représenter; mais, puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que, si toute imparfaite que je suis, j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligents et plus vertueux que moi.

Les saints nous conseillent de fuir le monde; eh! qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très-utile? Croyez-moi, comme je vous l'ai déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parents, et rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur pays font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches; car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle, mais à s'unir de tout son corps et de toute son âme à Jésus-Christ, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse, jusqu'à ce que nous connaissions cette vérité. Mais alors Notre-Seigneur, pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnait auparavant du plaisir, permettra peut-être que nous serons obligées de converser avec nos parents.

CHAPITRE X.

Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches, si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire.

Lorsque nous serons ainsi détachées du monde et de nos parents, et que nous vivrons renfermées dans un monastère en la manière que nous avons dite, il semblera peut-être que tout sera fait et qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes sœurs ! n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte, après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les aurait dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques, et comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs et secrets, et que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres, peut nous faire prendre notre vol vers notre céleste Créateur.

Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passagères, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Car bien que ce moyen semble faible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre âme en faisant, dans les moindres choses, que lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenons un extrême soin d'en retirer notre pensée pour la tourner toute vers Dieu, en quoi sa majesté nous assiste. Que nous lui sommes obligées, en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paraît si rude que cette séparation de nous-mêmes, et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continue.

DE L'HUMILITÉ JOINTE A LA MORTIFICATION, ET AU DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME.

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place, car il me semble que cette vertu et celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer ; et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parents, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, et de ne jamais les perdre de vue.

O souveraines vertus, reines du monde et chères amies de Notre-Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, et nous délivrez de toutes embûches du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout

entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du ciel lui appartient. Que pourrait-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte pas même cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu, et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on puisse lui dire pour le lui persuader ; et il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir et s'y perfectionner de plus en plus. Or, quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connaître, contre leur intention, et l'on ne saurait traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le roi de la gloire, et qu'il a fait voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc ici, mes filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Égypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de notre corps : en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises et leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre, aussi bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque guère dans les actions ; mais je voudrais que l'on n'en eût pas même le désir. Faites état, mes sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour Jésus-Christ, et non pas d'y vivre à votre aise pour pouvoir servir Jésus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la règle. Ainsi, l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne comprendre pas pourquoi nous sommes donc venues ici. Et en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point. Ce serait une grande merveille si cela arrivait ; car nos confesseurs craignent aussitôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives, et nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion, que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste ! Je sais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas

d'accord, et répondront peut-être que je juge des autres par moi-même. Je confesse qu'il est vrai ; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma faiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi faibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que Notre-Seigneur permet que nous soyons si malsaines, et je considère comme une grande miséricorde qu'il m'a faite, de l'être. Comme il voit que je prendrais tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES

C'est une chose singulière de voir les tourments que quelques-uns se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences déréglées et indiscrètes, qui durent environ deux jours, et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé. Nous ne nous imaginons pas plus tôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au chœur, quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller parce que nous avons mal à la tête ; un autre jour, parce que nous y avons eu mal ; et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons, après cela, inventer, selon notre fantaisie, des pénitences, qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois même, l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croyons devoir être déchargées de tout, et satisfaire à notre devoir, pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la prieure vous donne donc cette permission. Je réponds que si elle pouvait voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donnerait peut-être pas. Mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité, et ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle, quoique la pauvre mère juge qu'il y a de l'abus, que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule ; elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle ; et elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu, pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutumes parmi les religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai cru, mes filles, en devoir parler ici, afin que vous y preniez garde. Car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille

nous donner, par sa grâce, la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE XI.

Ne pas se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une très-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir, souffrez-les. S'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, et ne pourront pas longtemps être cachés. Considérez qu'étant ici en petit nombre, si vous avez de la charité, et que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront véritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Que si vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous ressentez de telle sorte jusqu'aux moindres des bons traitements qu'on vous fera, qu'il ne vous faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans nécessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il serait mal de prendre du soulagement sans besoin. On aurait même grand tort si l'on manquait alors de soin à vous assister. Et vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison et de charité comme celle-ci, où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Désaccoutumez-vous donc de vous plaindre de certaines faiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu; autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je l'estime fort important, et je crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monastères. Car plus on flatte le corps, plus il s'affaiblit et demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux; quelque légers qu'ils puissent être, il trompe ainsi l'âme et l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre et d'être bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup et de bonne condition), qui, bien qu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas! pécheresses que nous sommes, sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles n'y sont? Puisque vous êtes exemptes des travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le

monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint : et nous ne souffririons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que méritent nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seraient inutiles pour les soulager ?

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération et patience ; mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, et sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris était vu hors de cette maison, que diraient de moi toutes les religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirais, si cela pouvait servir à quelqu'une. Car, lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

SOUFFRIR PATIEMMENT LES GRANDS MAUX.

Remettons-nous devant les yeux les saints ermites des siècles passés que nous considérons comme pères, et dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffraient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul ! Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non pas de chair et d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre et à nous assujétir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est nécessaire ; et ne craignez point de vous oublier vous-même, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne sommes résolues de fouler aux pieds l'appréhension de la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc, pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui ? Croyez-moi, mes sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque si nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujétirons peu à peu, et en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grâce. Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand, que je me persuade que si quelqu'un le pouvait connaître avant que de le possé-

der, il souffrirait tout sans peine pour jouir de ce repos et de cet empire sur soi-même.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie et assujétir notre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences; et remède pour ne pas y tomber.

Il faut passer à d'autres choses, qui, bien qu'elles semblent peu importantes, le sont beaucoup. Tout paraît pénible dans la vie que nous menons, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir, nous paraît léger. Or, puisqu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté en l'assujétissant au pouvoir d'autrui, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que, quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous ne le puissions que très-rarement, ayant peut-être été la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monastères où j'ai été; pourquoi ne travaillerions-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non seulement avec plus de perfection et de mérite, mais avec beaucoup de douceur et de repos?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit, en résistant même dans les moindres choses à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujéti à notre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et à ce qui regarde notre satisfaction. Et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses ou unies à Dieu par la prière, et qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauraient ne vouloir point mourir pour lui, et porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arrière? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie d'un bon religieux et de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court eu égard à la brièveté de cette vie, qui ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très-courte. Et que savons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu? Car cela ne pourrait-il pas arriver, puisqu'on ne saurait faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui

ne puisse être notre dernière, qui sera celui qui ne voudra pas bien l'employer?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté; car, encore que vous n'en veniez pas sitôt à bout, néanmoins si vous y travaillez avec soin, et par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement et sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paraît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en tire même durant cette vie. Ainsi, comme vous la pratiquez toutes, n'ai-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait? Vous vous entr'excitez, vous vous entr'aidez, et chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.

CONTRE LES DÉSIRS DES PRÉÉMINENCES ET DE LA VANITÉ.

Il faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvements intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche: il y a plus longtemps que je suis dans l'ordre que non pas cette autre, je suis plus âgée que celle-ci, j'ai plus travaillé que celle-là, on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent; car si vous vous y arrêtez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendraient comme un poison et comme une peste qui produiraient de grands maux dans le monastère. Que s'il arrive que votre supérieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge, afin d'être le commencement de votre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remède qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop sévère, puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connaît par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour pouvoir se résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de lui. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion même, et que, au contraire, il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement et l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, et que l'on trouve de grands secours dans la retraite. Mais, croyez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut

arriver comme ailleurs dans les monastères, encore qu'il y en ait moins d'occasion et que la faute serait bien plus considérable, celles-là même qui auraient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais guère, et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connaîtra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que s'il attaque par cet endroit une âme qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie, car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle pour lui donner un exemple d'humilité, la multitude de ses péchés, et le lieu où ils lui avaient fait mériter d'être précipitée : ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de recommencer à la tenter, sachant bien que tous ses efforts seraient également honteux et inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner, que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire ; c'est que si vous désirez de vous venger du démon, et d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre intérieur, puisque ce serait une grande imperfection d'y manquer, mais tâcher de faire que les sœurs en profitent aussi par la manière dont vous vous conduirez en l'extérieur. Ainsi découvrez aussitôt à la prieure cette tentation que vous avez eue ; suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas, ou bien faites-le vous-même le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance, que Notre-Seigneur ne manquera pas de vous découvrir, et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison ; par ce moyen votre tentation ne durera guère, et il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure longtemps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du déshonneur avec son service. Jugez, je vous prie, combien

serait malheureux l'avantage que vous pourriez en espérer, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges, n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une âme.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses et naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous bien de les négliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères, comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur, où l'on s'arrête à faire des réflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en savoir une raison entre plusieurs autres ? c'est que le diable ayant commencé à vous tenter par une chose très-peu considérable, il la fera paraître si importante à l'une de vos sœurs, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette religieuse, qu'encore que vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert, quoique ce n'ait été avec la perfection que vous voudriez ; car notre nature est si faible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, et de le sentir ; à combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ? Ainsi notre peine s'augmente ; nous nous imaginons d'avoir raison ; nous perdons les occasions de mériter ; notre âme demeure faible et abattue, et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous êtes donc une stupide et une bête, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes chères filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puisque ce serait imiter les amis et la femme du bienheureux Job.

CHAPITRE XIII.

Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les religieuses à faire profession.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliez jamais. Non-

seulement toutes celles qui seront en cette maison, mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites doivent fuir de mille lieues de tels et semblables discours : J'avais raison, on m'a fait tort, il n'y avait nulle apparence de me traiter de la sorte Dieu nous garde, s'il lui plaît, de ces mauvaises raisons. Y avait-il donc à votre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jésus-Christ notre Sauveur qui était la bonté même, et pour le traiter avec des injustices et des cruautés si opposées à toute sorte de raison ? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastère lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle ferait beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheraient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne méritiez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moi, je confesse que je ne saurais le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse et que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un roi éternel ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens et les maux leur sont communs ? et puisqu'en qualité d'épouses nous prétendons de régner avec notre époux dans le comble de son bonheur et de sa gloire, n'y aurait-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant ; mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque, supportant ce mépris comme elle le doit, elle ne saurait manquer d'être honorée dans cette vie et dans l'autre.

Croyez-moi donc en cela, mes filles. Mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse incréée, dit elle-même ! Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Étant ses religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque quelque grande que nous paraisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle mère, et les dignes épouses d'un tel époux.

CONTRE LES MAUVAISES COUTUMES ET LA VANITÉ.

Que si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont

j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si dangereux que, si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une congrégation, et combien celles qui sont sujettes à ces défauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne pas nuire aux autres qui travaillent pour notre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause ; car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent tirer après eux la perte des âmes sont si grands qu'ils me paraissent sans fin, à cause que de nouvelles religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un et que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

NE PAS SE HATER DE FAIRE DES PROFESSES.

Oh ! qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les règles établies dans cette maison, ferait une grande charité et rendrait un service agréable à Dieu si elle se retirait avant que de faire profession, et laissait ainsi les autres en paix ! Pour moi, si j'en étais crue, il n'y a point de monastère où, avant que de recevoir une telle personne à faire profession, on n'éprouvât durant plusieurs années si elle ne se corrigerait point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence et les jeûnes, parce que, encore que ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres ; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui sans remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procèdent sans doute d'un défaut d'humilité. Car s'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas, après plusieurs années, la lumière nécessaire pour les connaître et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y aurait jamais de repos, ni ne vous permettrait jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monastères, pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par crainte de faire quelque déshonneur à leurs parents, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur trésor. Mais n'avons-nous pas en celle-ci renoncé à l'honneur du monde, puisque des pauvres tels que nous sommes ne peuvent prétendre d'être honorés ? Et quelle serait donc notre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Notre honneur consiste, mes sœurs, à bien servir Dieu, et ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien doit se retirer et demeurer chez elle avec cet honneur qui lui est si cher. C'est pour ce sujet que nos

saints peres ont ordonné une année de noviciat, et je souhaiterais qu'on ne reçût ici les religieuses à profession qu'au bout de dix ans ; car, si elles sont humbles, ce retardement ne leur fera point de peine, sachant que, pourvu qu'elles soient bonnes, on ne les renverra pas ; et si elles ne sont pas humbles, pourquoi veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes âmes qui se sont consacrées à Jésus-Christ ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes, je n'entends pas dire par là qu'elles soient vaines, puisque j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison ; mais j'appelle n'être pas bonnes de n'être pas mortifiées, et d'avoir au contraire de l'attachement au monde et à elles-mêmes dans les choses que j'ai dites. Que celle qui sait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croie donc et ne fasse point profession, si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puisqu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent, que ni elle-même ni les autres ne comprennent peut-être pas si bien que moi. Que si elle n'ajoute foi à ces paroles, le temps lui fera connaître que je dis vrai. Car nous ne prétendons pas seulement ici de vivre comme des religieuses, mais de vivre comme des ermites, à l'imitation de nos saints pères des siècles passés, et par conséquent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulièrement choisies pour le servir dans ce monastère, et qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui serait à souhaiter, il paraît visiblement qu'elles y tendent par la joie qu'elles ont de considérer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette misérable vie, et par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte religion.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour ce monastère, mais elle peut aller dans un autre si elle veut être religieuse ; que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui lui en arrivera ; au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi qui ai commencé d'établir cette maison, ni de m'accuser comme si je ne l'avais pas avertie de la manière dont on doit y vivre. S'il peut y avoir un ciel sur la terre, celui-ci en est un sans doute pour les âmes qui, n'ayant d'autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particulière, et la vie qui s'y pratique est très-sainte. Que si quelqu'une de vous désire autre chose que de contenter Dieu, elle ne saurait y être contente parce qu'elle ne l'y trouvera pas. Une âme mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeraient avec le plus d'appétit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu, et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvait souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup ; car bien qu'en ce qui regarde l'intérieur, on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses

et pour pratiquer la mortification, il est vrai que, pour ce qui regarde l'extérieur, on en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourraient recevoir les autres sœurs. Que si, marchant en si bonne compagnie et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres, mais au moins doit-elle faire connaître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire

BIEN EXAMINER LA VOCATION DES RELIGIEUSES.

Je ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se présentent avec bonne intention pour être reçues; c'est pourquoi il faut bien examiner quel est leur dessein, et si elles ne sont pas seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que, quand elles auraient même cette pensée, Notre-Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens, car si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seraient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donnerait pour leur découvrir ce qu'il y aurait eu de défectueux dans leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devraient faire pour le réparer, à cause que la plupart de celles qui ont peu d'esprit croient toujours savoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre, et ce mal me semble incurable parce qu'il arrive très-rarement qu'il ne soit point accompagné de malice. Or, quoiqu'on le pût tolérer dans une maison où il y aurait quantité de religieuses, on ne le saurait souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle connaît que c'est le meilleur et le plus sûr; et encore qu'elle n'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne; au lieu que quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourrait être utile à une communauté, mais je vois bien qu'elle lui pourrait être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas sitôt se reconnaître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, et d'autres qui, encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui, étant dans une sainte simplicité, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui doit se traiter avec Dieu.

C'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, et extrêmement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sache donc, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, parce que dans un monastère où il y a autant d'austérités qu'en celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent; et lorsqu'on saura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne nous en fera plus une injure.

Je dis ceci, parce que le siècle où nous vivons est si malheureux et notre faiblesse si grande, qu'encore que nos saints prédécesseurs nous aient expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considère comme un déshonneur, néanmoins la crainte de fâcher des parents, et afin d'éviter quelques discours peu importants qui se tiendraient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne et si louable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient pas châtiées en l'autre vie, quoiqu'elles ne manquent jamais de prétextes pour faire croire que cela se peut légitimement.

Ceci vous est à toutes si important, que chacune doit le considérer en particulier, le fort recommander à Notre-Seigneur, et encourager la supérieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il vous donne la lumière qui vous est nécessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lorsque la supérieure examine sans intérêt et sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du monastère, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe; et qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions et ces impertinentes maximes d'une prudence toute séculière et toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet.

Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un mérite tel qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avoue que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres, parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, et que ce ne fût même une faute d'y manquer; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, et imiter Notre-Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en tirer un grand avantage; et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourraient causer de la peine si on ne disait pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que ie n'en ai. comprendra aisément

ceci ; et je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer a cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable humilité qui en est comme la source ; car celui qui est véritablement humble désire d'être mésestimé, persécuté et condamné, quoiqu'il n'en ait point donné sujet. Que si vous voulez imiter Notre-Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterais, mes sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, si elles ne sont accompagnées de discrétion ; au lieu que, quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'âme elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vrai que je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire de mal de moi que je n'aie vu clairement qu'il y avait sujet d'en dire beaucoup plus, parce qu'encore que ce qu'on en disait ne fût pas tout-à-fait semblable, j'avais en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnait en n'en parlant point, joint que je suis toujours plus aise que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait que non pas de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur ; je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pêchent sept fois le jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péchés. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocents comme l'était notre bon Jésus.

« Mon Dieu, quand je considère en combien de manières vous avez souffert, sans l'avoir mérité en nulle manière, je ne sais que dire, ni où j'ai l'esprit lorsque je ne désire pas de souffrir, et je sais aussi peu ce que je me fais lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon tout et mon bien unique, que s'il y a quelque chose de bon en moi, je le tiens de votre pure libéralité. Eh ! qui vous empêche, Seigneur, de me donner aussitôt beaucoup que peu, puisque, si vous vous reteniez de me donner, parce que je ne le mérite pas, je mériterais aussi les faveurs que vous m'avez déjà faites ? Serait-il possible que je voulusse qu'on dit du bien d'une créature aussi mauvaise que je suis, sachant combien

« de mal on a dit de vous, qui êtes le bien suprême ? Ne le souffrez pas, « ô mon Dieu, ne le souffrez pas. Je ne voudrais pour rien au monde que « vous permisiez qu'il y eût la moindre chose dans votre servante qui « fût désagréable à vos yeux. Considérez, Seigneur, que les miens sont « pleins de ténèbres, et qu'ainsi le moindre objet les arrête. Illuminez- « les, et faites que je désire sincèrement que tout le monde m'ait en hor- « reur, puisque j'ai cessé tant de fois de vous aimer, quoique vous m'ai- « miez si fidèlement. Quelle folie, mon Dieu, est la nôtre ! quel avantage « prétendons-nous de satisfaire les créatures, et que nous importe qu'elles « nous accusent de mille fautes pourvu que nous n'en commettions point « en votre présence ? »

O mes filles, qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse ! car, pour y arriver, il faut considérer et peser beaucoup ce qui est en effet et ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire, ce qui est défectueux au jugement du Créateur, et ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y aurait en ceci d'autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-il pas très-considérable ? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une âme que dix prédications ne le pourraient faire ; et la défense de l'Apôtre, jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché, et, quoique vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense et qui vous excusent ? Considérez de quelle sorte Notre-Seigneur répondit en faveur de la Madeleine, dans la maison du pharisien, et lorsque Marthe, sa sœur, l'accusait devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en permettant que le bon larron ne prit sa défense que lorsqu'il était déjà attaché à la croix ; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra, et si cela n'arrive pas ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très-véritable, et je l'ai moi-même vu arriver. Je ne désirerais pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât, et je serais bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connaître l'utilité ; car on commence par là d'acquérir la liberté de l'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardait un autre, de même que lorsque deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent ; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées,

ceci vous pourra paraître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

CHAPITRE XVI.

De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continuelle que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait.

DE L'HUMILITÉ.

Ne vous imaginez pas, mes filles, que je sois déjà entrée fort avant dans ce discours, puisque je ne fais encore, comme l'on dit d'ordinaire, que de préparer le jeu. Vous m'avez priée de vous instruire du commencement de l'oraison, et j'avoue que je n'en sais point d'autre que la pratique de ces vertus, quoique Dieu ne m'ait pas conduite par celui-ci, puisque je n'ai pas même le commencement des dispositions saintes dont j'ai parlé: ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échecs, que celle qui ne sait pas seulement arranger les pièces ne peut bien jouer ni gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore et que l'on doit ignorer dans cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour mère, puisque j'ai même su autrefois une chose si vaine et si inutile: on dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques occasions. Et combien nous serait-il non-seulement permis mais avantageux de l'imiter en quelque sorte en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur, que ce divin roi pût être réduit en peu de temps à ne pouvoir ni à ne vouloir plus s'échapper de nos mains? La dame est celle de toutes les pièces qui lui fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soutenir; et, dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette dame qui le presse le plus de se rendre; c'est elle qui l'a tiré du ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge, et c'est par elle que nous pouvons, avec un seul de nos cheveux, comme dit l'époux dans le cantique, le tirer à nous pour le faire venir dans nos âmes. Ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de votre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette majesté infinie; car j'avoue ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité, ni que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoi je vous parle des vertus, puisque vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous ne désirez apprendre de moi que ce qui regarde la contemplation, je réponds que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la méditation, je l'aurais pu faire et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand même vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce que cela est important à la vie de l'âme, et parce qu'il

n'y a point de chrétien, quelque grand pécheur qu'il puisse être, qui manque d'en user de la sorte lorsque Dieu lui ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ai déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui savent aussi bien que moi ce qu'ils disent, comme il est certain que je l'ignore ; mais il suffit que Dieu le sache.

DE LA CONTEMPLATION.

La contemplation, mes filles, est une chose différente de ce que je viens de dire, et c'est en quoi l'on se trompe ; car, lorsqu'une personne donne quelque temps, chaque jour, à penser à ses péchés, ce que tout chrétien doit faire, à moins de ne l'être que de nom, on dit aussitôt que c'est un grand contemplatif, et l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont véritablement ; lui-même, plus que nul autre, le prétend aussi ; mais c'est errer dans les principes, c'est ne savoir pas seulement arranger son jeu, et c'est croire qu'il suffit de connaître les pièces pour pouvoir donner échec et mat. Cela, mes filles, ne va pas ainsi, car ce roi de gloire ne se rend et ne se donne qu'à celui qui se donne tout entier à lui.

Ainsi, si vous désirez que je vous montre le chemin qui mène à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet, quoique les choses que je vous dirai ne vous paraissent pas d'abord fort importantes, puisque à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ni les pratiquer, demeurez donc durant toute votre vie avec votre oraison mentale ; car je vous assure, avec tous ceux qui aspirent à ce bonheur, que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moi-même qui ai travaillé durant vingt ans pour l'acquérir.

Comme quelques-unes de vous ne savent ce que c'est qu'oraison mentale, je veux maintenant vous en parler, et Dieu veuille que nous la pratiquions aussi bien qu'elle doit l'être ; mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine à en venir à bout, si nous ne travaillons pour acquérir les vertus, quoique non pas à un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusqu'à la contemplation.

Je dis donc que le roi de gloire ne viendra jamais dans nos âmes jusqu'à s'unir avec elles, si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus ; sur quoi je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût pas véritable, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisais à dessein ; mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute ; si cela m'arrive ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état en les élevant jusqu'à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

« O mon Sauveur, combien de fois vous engageons-nous d'en venir

« aux mains avec lui ! et ne vous suffit-il pas que, pour nous apprendre
 « à le vaincre, vous ayez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses
 « bras, quand il vous porta sur le haut du temple ? » Quel spectacle ce fut
 alors, mes filles, de voir le soleil de justice enfermé par les ténèbres ; et
 quelle dut être la terreur de cet esprit malheureux, quoiqu'il ignorât
 quel était celui qu'il portait, parce que Dieu ne lui permit pas de le
 connaître ? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté et une si
 grande miséricorde ? et quelle honte ne doivent point avoir les chré-
 tiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si
 horrible ?

« Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi
 « grande force qu'est la vôtre. Mais comment n'avez-vous point été af-
 « faibli par tant de tourments que vous avez soufferts sur la croix ? Oh
 « qu'il est bien vrai que l'amour répare tout ce qu'il fait souffrir ! et ainsi
 « je crois, mon Sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos tour-
 « ments et à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endu-
 « rer aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies. O mon Dieu, si je
 « pouvais avoir ce même amour dans toutes les choses qui causent de la
 « peine et de la douleur, que je souhaiterais de bon cœur toutes les souf-
 « frances, étant assurée d'être guérie de mes maux par un remède si di-
 « vin et si salutaire ! »

Mais, pour revenir à ce que je disais, il y a certaines âmes que Dieu,
 connaissant qu'il peut ramener par ce moyen, quoiqu'elles soient en-
 tièrement abandonnées au péché, ne veut pas qu'il tienne à lui de leur
 faire cette grâce. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais état et dénuées
 de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des
 tendresses, qui commencent à émouvoir leurs désirs ; et quelquefois même,
 mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu,
 afin d'éprouver, comme j'ai dit, si ces faveurs les disposeront à s'appro-
 cher souvent de lui ; que si elles ne les portent pas à le désirer, elles me
 pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonnerez, s'il vous plaît,
 mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur que
 lorsqu'après que vous avez fait l'honneur à une âme de vous approcher
 ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre et
 s'y attacher.

Je crois qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve de cette ma-
 nière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur ; mais
 pourvu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage,
 je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusqu'à ce que
 nous arrivions à une plus grande perfection ; au lieu que, quand nous
 ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est
 beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite de temps
 en temps, ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne ; car, quant
 aux autres, ce sont ses enfants bien-aimés qu'il ne perd et ne veut
 jamais perdre de vue, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait as-

seoir à sa table et les nourrit des mêmes viandes dont il se nourrit lui-même.

Quel bonheur, mes filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur! O bienheureux abandonnement de toutes les choses basses et méprisables, qui nous élève si haut! Quand tout le monde ensemble parlerait à notre désavantage, quel mal pourrait-il nous en arriver, étant en la protection et comme entre les bras de Dieu? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a pas de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une szule de ses paroles a créé le monde, et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point, si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour votre plus grande utilité; il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte; et pourquoi donc ne lui témoigneriez-vous pas tout l'amour qui sera en notre pouvoir? Considérez, je vous prie, quel heureux échange c'est pour nous de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considérer que comme un néant cette faible résolution que nous avons prise de vous servir? Que si toutefois, mes sœurs, sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de lui, en lui donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout notre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous; car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous, qui êtes la voie et le chemin, comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons et enfin nous nous égarons; parce que, je le répète encore, nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse notre vue sur ce chemin véritable par lequel nous devons marcher. En vérité, c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois, il semble que nous ne soyons pas chrétiens, et que nous n'ayons jamais lu la passion de Notre-Seigneur; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et on dit aussitôt: Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire: Nous ne sommes pas des saintes; nous ne sommes pas des anges. Considérez qu'encore qu'il soit vrai que nous ne soyons pas des saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvu que nous fassions tous nos efforts et que Dieu veuille nous tendre les bras; sur quoi nous ne devons point craindre qu'il tienne à lui, s'il voit qu'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service, que nous ne devions nous promettre d'accomplir

par son assistance. Je voudrais de tout mon cœur que cette sorte de présomption se trouvât dans ce monastère, parce qu'elle fait croître l'humilité et donne une sainte hardiesse qui ne peut être que très-utile à cause que Dieu, qui ne fait acception de personne, assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ai fait une grande digression, et il faut revenir où j'en étais. Il s'agit de savoir ce que c'est qu'oraison mentale, et ce que c'est que contemplation ; sur quoi j'avoue qu'il paraît impertinent que j'entreprenne d'en parler ; mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moi, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon style simple et grossier, que dans des livres fort éloquentes. Dieu me fasse, s'il lui plaît, la grâce de pouvoir m'en acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement ; mais que celles qui sont véritablement humbles, doivent se contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire.

DE LA CONTEMPLATION

Il semble que j'entre déjà dans la matière de l'oraison, mais j'ai auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité, si nécessaire en cette maison, puisqu'on doit s'y exercer particulièrement à la prière, et que l'humilité en est l'une des principales parties. Or, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'être aussi bon que ceux qui arrivent jusqu'à être contemplatifs ? Néanmoins Dieu peut faire, par sa grâce, qu'il soit de ce nombre ; mais, s'il me croit, il se mettra toujours au plus bas lieu, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Que l'âme se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation, si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre ; et si ce ne l'est pas, que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du Seigneur, et à bénir sa majesté de ce qu'elle a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie, elle qui méritait d'être la compagne et l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans grande raison, puisqu'il importe tant de savoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une même sorte, et que celui qui paraît le plus rabaisé aux yeux des hommes est peut-être le plus élevé devant ses yeux. Ainsi, quoique les religieuses de ce monastère s'exercent toutes à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible ; et ce doit être une grande consolation pour celles qui n'ont pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point nécessaire pour notre salut, et qu'il ne l'exige point de nous pour nous récompenser de sa gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette maison ; pourvu qu'elles fassent ce que j'ai dit, elles pourront, quoiqu'elles ne soient pas contemplatives, devenir très-parfaites

et même surpasser les autres en mérite, parce qu'elles auront plus à souffrir, et que Dieu les traitant comme des âmes fortes et courageuses, il joindra aux félicités qu'il leur réserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joui en celle-ci.

Qu'elles ne perdent donc point courage; qu'elles n'abandonnent point l'oraison, et qu'elles continuent de faire comme les autres; car il arrive quelquefois qu'encore que Notre-Seigneur diffère à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout méditer, si ce n'était en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe; et il s'en trouve quelques-unes qui ne sauraient méditer même en lisant, ni prier que vocalement, parce que cela les arrête un peu davantage; d'autres ont l'esprit si léger, qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leur pensée en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

QUE L'ON PEUT ÊTRE PARFAIT SANS ÊTRE CONTEMPLATIF.

Je connais une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, et enfin telle que je m'estimerais heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale; le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même; mais, pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentiments et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-être même avec plus d'assurance, en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu ou procèdent du démon, et que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort périlleuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité; au lieu que si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité, ainsi que j'en ai écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute, elles demeurent dans l'humilité, et prennent un soin continuel de s'avancer. Si elles voient jeter aux autres une seule larme sans pouvoir en répandre elles-mêmes, elles s'imaginent qu'elles ne peuvent les suivre que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-être elles les précèdent, puisque les larmes, bien que bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et qu'il se rencontre toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement et l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez, n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi bien que les plus contemplatives.

Marthe n'était-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir res-

sembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tan. de fois Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table? Que si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, et comme hors d'elle-même, qui aurait pris soin de ce divin hôte? Considérez que cette maison est la maison de sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi bien de Marthe que de Magdeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que Notre-Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand même il ne parlerait point pour elles, elles devraient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grâce de s'oublier elles-mêmes, et toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Notre-Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils : puisque toutes ces choses sont agréables à ce divin hôte, qui vient loger, manger, et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Néanmoins je ne dis pas qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation ; je dis, au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnaissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de votre choix. Car, si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité que de vouloir passer à un autre? Laissez le maître de la maison ordonner tout comme il lui plait ; il est tout sage, il est tout-puissant, il sait ce qui vous est le plus propre, et ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite que celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire avec un entier détachement et une véritable humilité, ou Notre-Seigneur vous la donnera, comme je le crois, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve de vous la donner dans le ciel avec toutes les autres vertus, et qu'il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée, lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même, et ne se pourrait-il pas bien faire que la contemplation ne vous serait

pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes? Ce sont des jugements qu'il se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de notre choix, puisque nous voudrions être aussitôt de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré! et Notre-Seigneur ne permet jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'assujétir au sien, ne perde que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance.

DES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS.

Je dirai donc, mes filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ai vu et appris de ceux qui marchent dans cette voie, ils ne portent pas des croix moins pesantes que les vôtres; et vous seriez épouvantées si vous voyiez la manière dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux états, et je sais très-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur serait impossible de les supporter, sans les consolations qu'il y mêle

Car, étant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, et qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sais très-certainement que, comme il loue de sa propre bouche les contemplatifs, et qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que les autres. Ce serait une folie de s'imaginer qu'il honorât d'une amitié particulière des personnes qui vivraient dans le relâchement, sans souffrir aucune peine. Ainsi, comme il mène les contemplatifs par un chemin si âpre et si rude, qu'ils croient quelquefois d'être égarés et obligés de recommencer, ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas être seulement de l'eau, mais un vin fort et puissant, afin qu'en étant divinement enivrés, ils souffrent courageusement, et sans penser même à ce qu'ils souffrent.

Ainsi, je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient fort courageux et fort résolus à souffrir, parce que la première chose que Notre-Seigneur fait en eux, lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage, et de leur ôter l'appréhension des travaux. Je m'imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voient favorisés de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet état de contemplation que toute sorte de douceur et de délices; et moi je vous assure, au contraire, que peut-être ne pourraient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sait être le plus capable de les faire avancer dans son

service, dans le chemin de son salut et dans la charité du prochain. Ainsi, pourvu que vous ne manquiez point de votre côté à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que votre travail soit inutile.

QU'IL FAUT TOUJOURS ÊTRE PRÊT D'OBÉIR A DIEU.

Pesez bien, mes sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puisque nous ne sommes assemblées ici que pour ce sujet ; et non-seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute notre vie, pour faire voir à Notre-Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de l'abandonner, et que nous imitons ces braves soldats qui, bien qu'ayant longtemps servi, sont néanmoins toujours prêts d'exécuter les commandements de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, mes filles, qu'est-ce que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de ce roi du ciel, que nous avons le bonheur d'avoir pour maître ? C'est un capitaine incomparable, qui étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connaît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois, selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale, fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la manière que je le dirai ; mais sans manquer aux heures de l'oraison, puisque vous ne savez pas quand votre divin époux vous emploiera, et qu'autrement vous mériteriez d'être traitées comme ces vierges folles dont il est parlé dans l'Évangile. Que savez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera ? Que s'il ne le fait, vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, et qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte, on acquiert du mérite par le moyen de l'humilité, et l'on croit sincèrement n'être pas même propre à ce que l'on fait, sans que cela empêche, comme je l'ai dit, d'obéir avec joie à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est véritable, oh ! que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puisqu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouveront engagées, qui ne saurait être que très-rude. Car encore que dans les batailles les enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas que d'être en très-grand péril, et plus grand même que tous les autres, à cause que portant toujours leur drapeau, et devant plutôt souffrir d'être mis en pièces que de l'abandonner jamais, ils ne sauraient se défendre. Or, les contemplatifs doivent de même porter tous les jours l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ, et de tenir toujours la croix élevée, sans que les dangers où ils se trouvent, quelque grands qu'ils puissent être, la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un emploi aussi honorable qu'est celui où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puisque, comme il ne s'agit rien moins que de la perte d'une bataille lorsque les enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je crois de même que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voient que ceux qu'elles considéraient comme étant les amis de Dieu, et comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent et lâchent quelquefois le pied par l'appréhension de la grandeur du péril, sans que personne y prenne garde, ni qu'ils en soient déshonorés. Mais quant aux officiers, chacun ayant les yeux arrêtés sur eux, ils ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considérables, plus l'honneur qu'ils y peuvent acquérir est grand, et plus ils sont obligés au roi de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner, et leur obligation est d'autant plus grande de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes sœurs, que notre ignorance est telle, que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu, qui nous connaît beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne, et c'est une assez plaisante manière de la pratiquer que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il était obligé par justice de ne pas leur refuser. Mais parce qu'il pénètre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces grâces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoi, mes filles, la marque de votre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ces actions fassent connaître aux autres, pour leur bien et pour leur édification, qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, et non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions et autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Car nous ne connaissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde; mais l'humilité est une monnaie qui a toujours cours, un revenu assuré et une rente non rachetable, au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous prête pour quelque temps et que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une véritable mortification et une grande obéissance que de manquer en quoi que ce soit à ce que votre supérieur vous ordonne, puisque vous savez certainement que, tenant comme il fait à votre égard la place de Dieu, c'est Dieu même qui vous commande ce qu'il vous commande?

DU MÉRITE DE L'OBÉISSANCE.

C'est de cette vertu de l'obéissance que j'aurais le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'être pas religieuse, et que je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes ou désirent de l'être, je me contenterai de vous dire un mot d'une vertu

si connue et si importante, afin de la graver encore davantage dans votre mémoire. Je dis donc que celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obéissance, et qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut, demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais ni à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable; et quand même ce serait une personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend d'arriver à la contemplation, elle doit se résoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur, qui soit lui-même contemplatif, puisqu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il serait inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite et que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous devez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres dévotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puisqu'elles sont incertaines, et qu'il pourrait arriver que venant de Dieu en d'autres personnes, il permettrait qu'elles ne seraient en vous que des illusions du démon, qui vous tromperait, ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puisque vous le pouvez servir en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril?

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, et je l'ai jugé nécessaire parce que je connais la faiblesse de notre nature; mais Dieu la fortifie lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis, dans lesquels même les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie Notre-Seigneur de nous accorder, par son infinie bonté, la lumière qui nous est nécessaire pour accomplir en tout ses volontés; et ainsi nous aurons sujet de ne rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égaré dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

DE L'ORAISON MENTALE.

Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci-dessus, sans que j'aie pu trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire, je ne saurais dire où j'en étais; mais pour ne perdre point de temps à cela, il ira comme il pourra, sans ordre et sans suite. Il y a tant de bons livres, faits par des personnes savantes et propres pour des esprits non distraits ni dissipés, et pour des âmes exercées dans la méditation et qui peu-

vent se recueillir au dedans d'elles-mêmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourrai vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans ces livres de quelle sorte il faut méditer durant chaque jour de la semaine sur quelque mystère de la vie et de la passion de notre Sauveur, sur le jugement dernier, sur l'enfer, sur notre néant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, et sur la manière dont on doit agir dans le commencement et dans la fin de l'oraison.

Ceux qui sont accoutumés à cette sorte d'oraison n'ont rien à désirer davantage, puisque Notre-Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumière, et que la fin répondra sans doute à un si bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte, lorsqu'ils verront que leur entendement est attaché à des méditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remède aux âmes qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grâce d'y réussir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez être de ce nombre.

Il y a certains esprits si dérégés, qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec inquiétude, sans qu'on puisse les arrêter, soit que cela procède de leur naturel ou que Dieu le permette de la sorte. J'avoue qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent, à mon avis, à une personne qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'elle voit de loin, trouve des gens qui lui en disputent le passage à l'entrée, au milieu et à la fin du chemin. Car après avoir, avec beaucoup de peine, surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque, ils perdent courage, et ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisièmes, quoiqu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui seront assez heureux que d'en boire n'auront plus jamais soif.

DE LA CONTEMPLATION OU ORAISON D'UNION.

Oh! qu'il est bien vrai, comme l'a dit celui qui est la vérité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus altérés des choses de cette vie, mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que notre soif naturelle ne saurait nous le faire imaginer! car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connaissent le prix, et que, quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remède qui la fait cesser. Tellement, que c'est une soif qui, en étouffant le désir

des choses de la terre, rassasie l'âme au regard de celle du ciel. Ainsi, quand Dieu lui fait cette grâce, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner est de la laisser toujours dans le même besoin, et encore plus grand, de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable.

Entre les propriétés de l'eau, je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse, et elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. Oh ! quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu, qui n'est point assujéti aux lois ordinaires de la nature, ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre, ne fait que l'augmenter davantage ! J'aurais ici grand besoin de savoir la philosophie pour pouvoir mieux m'expliquer par la connaissance qu'elle me donnerait de la propriété des choses, et j'y prendrais un grand plaisir ; mais je ne sais comment le dire, et je ne sais peut-être pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes sœurs, qui buvez dès à présent de cette eau, et celles à qui Dieu fera aussi la grâce d'en boire, entreront sans peine dans ces sentiments, et comprendront comme le véritable amour de Dieu, lorsqu'il est en sa force et dans une sainte liberté qui l'élève au-dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des éléments. Ainsi, ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'ici-bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a pas le pouvoir d'éteindre ce feu. Il demeure toujours absolu et indépendant, sans lui être assujéti ; et, par conséquent, vous ne devez pas vous étonner que j'aie un si grand désir de vous porter à acquérir cette sainte et heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver jusqu'à dominer les éléments et tout ce qui est dans le monde ? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les saints, avec l'assistance de Dieu, leur aient imposé telles lois qu'il leur a plu ? C'est ainsi que l'eau et le feu obéissaient à saint Martin, les poissons et les oiseaux à saint François, et de même d'autres créatures à d'autres saints que l'on a vu manifestement s'être rendus maîtres de toutes les choses de la terre en les méprisant et en se soumettant entièrement à celui de qui toutes les créatures tiennent leur être. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées, qu'elles ne sauraient y atteindre, et comme il est tout céleste, il n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui, n'ayant pour principe qu'un assez faible amour de Dieu, sont éteints par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais, quand mille tentations viendraient en foule, ainsi qu'une grande mer, pour éteindre celui dont je parle, non-seulement il ne diminuerait rien de sa chaleur, mais il les dissiperait toutes et en

demeurerait pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu de lui nuire, elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car, tant s'en faut que cette eau céleste et ce feu divin soient opposés, ils n'ont qu'une même origine. C'est pourquoi n'appréhendez pas que ces deux éléments surnaturels se combattent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable oraison produit, est un don du roi du ciel, qui augmente la chaleur et la durée de ce feu céleste, ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur et mon Dieu, n'est-ce pas une chose agréable et merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du ciel, où est la source de ces larmes qui lui sont données, et qu'il n'est pas en notre puissance d'acquérir? Car il est certain que cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, et de le répandre, s'il était possible, dans le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoyer ce qui est impur; et si l'on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde? Or savez-vous bien que cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire dont je parle, nettoie de telle sorte les âmes lorsque, sans être troublée ni mêlée de quelque fange, elle tombe toute pure du ciel, que je tiens pour certain qu'une âme n'en saurait boire une seule fois sans être purifiée de toutes ses taches; car, comme je l'ai dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que notre union avec Dieu, étant toute surnaturelle et ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques âmes d'en boire que pour les purifier des souillures de leurs péchés, et les affranchir des misères qui en étaient une suite malheureuse.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient, elles sont comme une eau qui n'étant pas puisée dans la source, mais courant sur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arrête et qui l'empêche d'être si claire et si pure.

C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à cette oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime qu'en passant par l'esprit, qui est impur par lui-même, et par l'infection naturelle de ce corps vil et terrestre, elle contracte toujours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter; ou, pour m'expliquer plus clairement, je dis que lorsque, pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est, et comme tout y finit, nous arrêtons, sans nous en apercevoir, notre pensée sur des choses qui nous y plaisent; et encore que nous désirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions en songeant ce que ce monde a été, ce qu'il sera, ce qui s'y est fait, ce qui s'y fera. Quelquefois même, en voulant penser à ce que

nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son oraison; mais il y a lieu de craindre de s'égarer, et il faut toujours être sur ses gardes.

Au contraire, dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine; Il ne veut pas se fier à nous, mais prendre lui-même le soin de nous-mêmes. Il aime tellement notre âme, qu'il ne veut pas lui permettre de s'engager en des choses qui lui peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il approche d'elle tout d'un coup, il la tient unie à lui, et lui fait voir en un instant plus de vérités, et lui donne une connaissance plus claire de toutes les choses du monde, qu'elle n'aurait pu en acquérir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite; car, au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire, la poussière nous aveugle et nous empêche d'avancer, ici Notre-Seigneur nous fait arriver sans retard à la fin où nous tendons, et sans que nous puissions comprendre comme cela s'est fait.

La troisième propriété de l'eau est d'éteindre notre soif; or, la soif, à mon avis, n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin, que nous ne saurions sans mourir en être privés entièrement; et certes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manquement nous donne la mort, et sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit par ceux qui se noient.

O mon Sauveur, qui serait si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie? Cela n'est pas impossible, parce que notre amour pour Dieu et le désir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point que notre corps ne pourra le supporter; et ainsi il y a eu des personnes qui sont mortes de cette manière. J'en connais une à qui Notre-Seigneur donnait une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eût bientôt secourue, les ravissements où elle entrait l'auraient presque fait sortir d'elle-même; je dis qu'elle serait presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avait de souffrir le monde la faisant presque mourir, il semblait qu'en même temps elle ressuscitait en Dieu dans un admirable repos, et que sa divine majesté, en la ravissant en lui, la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie si elle fût demeurée en elle-même.

On peut connaître, par ce que je viens de dire, que comme il ne saurait rien y avoir en Dieu, qui est notre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi, quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau à une âme en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire, de même que celui qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il veut y mettre.

Lorsque le désir de jouir de ces faveurs vient de nous, il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques défauts;

et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de Notre-Seigneur; car nos affections sont si dérégées, qu'à cause que cette peine est fort agréable, nous croyons ne nous en pouvoir rassasier: ce qui fait qu'au lieu de modérer notre désir, nous nous y laissons emporter de telle sorte, que quelquefois il nous tue. Oh! qu'une telle mort est heureuse, quoique peut-être ceux qui la souffrent eussent pu, en continuant de vivre, aider les autres à désirer de mourir ainsi!

Pour moi, je crois que c'est le démon qui, voyant combien la vie de ces personnes peut lui apporter de dommage, les tente de ruiner ainsi entièrement leur santé par des pénitences indiscretes. C'est pourquoi j'estime qu'une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente, doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, et que, quand bien même cette soif ne la tuerait pas, elle ruinerait entièrement sa santé, dont la défaillance paraîtrait, malgré elle, dans son extérieur, ce qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour éviter. Il arrivera même quelquefois que tous nos soins n'empêcheront pas que l'on ne s'en aperçoive; et nous sommes obligées, au moins lorsque nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de ne pas l'augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire, nous devons tâcher de l'arrêter doucement en nous attachant à méditer quelque autre sujet, parce qu'il peut arriver que notre nature y contribue autant que notre amour pour Dieu; car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand même il serait mauvais, et celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées, puisque la mortification, qui sert à tout, les devrait modérer dans ce désir.

Il paraîtra peut-être qu'il y a de la réverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne, mais je vous assure qu'il n'y en a point; car je ne prétends pas conseiller d'effacer ce désir de son esprit, mais seulement de le modérer par un autre qui pourra être encore meilleur: il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand désir de nous voir détachés de la prison de ce corps pour être avec Dieu, qui est le désir dont saint Paul était si fortement possédé, et comme ce désir nous donne une peine qui, étant née d'une telle cause, est très-agrable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrêter, et on ne le peut pas même entièrement. Elle passe quelquefois dans un tel excès, qu'elle va presque jusqu'à troubler le jugement, ainsi je l'ai vu arriver il n'y a pas encore long-temps, à une personne qui, bien que violente de son naturel, est si accoutumée à renoncer à sa volonté, comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On aurait cru que, durant ce moment, elle l'aurait perdu, tant la peine qu'elle souffrait était excessive, et tant l'effort qu'elle se faisait pour la dissimuler était grand.

Sur quoi j'estime que, dans ces rencontres si extraordinaires, quoique cela procède de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort louable que de

craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour lui, qui soit capable de nous réduire à un tel état. Je dis donc encore que j'estimerai utile, si cette personne le peut (car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours), qu'elle renoncât à ce désir qu'elle a de mourir, en considérant le peu de service qu'elle a jusqu'alors rendu à Dieu; qu'elle pourra lui plaire davantage en conservant sa vie qu'en la perdant, et qu'il veut peut-être se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque âme qui allait se perdre. Car, se rendant ainsi plus agréable à sa divine majesté, elle aura sujet d'espérer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle ne l'aurait fait si elle était morte à l'heure même.

Ce remède me semble bon pour adoucir une peine si pressante, et on en tirera sans doute un grand avantage, puisque, pour servir Dieu fidèlement, il faut ici-bas porter sa croix. C'est comme si, pour consoler une personne fort affligée, on lui disait : Prenez patience, abandonnez-vous à la conduite de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa volonté, et croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il peut se faire aussi que le démon contribue fort à augmenter la violence de ce désir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un ermite dont la vie était très-austère, a qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verrait plus tôt Dieu. Sur quoi j'estime que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable, puisque autrement Notre-Seigneur étant aussi bon et aussi fidèle dans ses promesses qu'il l'est, il n'aurait jamais permis qu'il se fût aveuglé de telle sorte dans une chose si claire; car il est évident qu'il n'aurait pas commis un tel crime, si ce désir fût venu de Dieu, qui ne nous inspire aucun mouvement qui ne soit accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire, et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, et particulièrement pour abrégier le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lorsque l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la tête; car la discrétion est nécessaire en toutes choses.

Or, pourquoi pensez-vous, mes filles, que j'aie voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix et la récompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive et si pure de cette fontaine céleste? C'est afin que vous ne vous découragiez point par les travaux et les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit; mais que vous marchiez avec courage et sans craindre la lassitude, parce qu'il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusque au bord de la fontaine, et ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'exécuter. Considérez que Notre-Seigneur nous y convie tous; et puisqu'il

est la vérité même, pouvons-nous douter de la vérité de ses paroles? Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il pouvait se contenter de dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir, et je donnerai à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot tous, sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se laisseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie Notre-Seigneur de vouloir bien, par son extrême bonté, donner aux personnes à qui il la promet, la grâce de la chercher, et la manière qu'elle doit l'être.

CHAPITRE XX.

Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens.

DE DIVERS CHEMINS POUR ARRIVER A L'ORAISON.

Il semble que dans ce dernier chapitre, j'ai avancé quelque chose de contraire à ce que j'avais dit auparavant, lorsque, pour consoler celles qui n'arrivent que jusqu'à cette sorte d'oraison, j'ai ajouté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu, il y a aussi divers chemins pour aller à lui; mais je ne crains point d'assurer encore que, connaissant comme il faut notre faiblesse, il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre; au contraire sa miséricorde, qui doit être louée éternellement, est si grande qu'il n'empêche personne d'aller boire dans cette fontaine de la vie. Autrement, avec combien de raison m'en aurait-il empêchée? et, puisqu'il a bien voulu me permettre de puiser jusqu'au fond de cette divine source, on peut assurer qu'il n'empêche personne d'y arriver; mais que plutôt il nous appelle à haute voix pour y aller, quoique sa bonté soit si grande, qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manières à ceux qui lui en demandent, afin que nul ne perde l'espérance et ne se trouve en état de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits, qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour désaltérer ceux qui étant comme des enfants, n'en ont pas besoin davantage, et s'effraieraient d'en avoir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif; l'eau des consolations ne manque jamais de telle sorte dans ce chemin, que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours, combattez avec courage, et mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise, puisque vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main, et pour combattre. Que si vous demeurez fermes dans cette résolution, quoique Notre-Seigneur permette que vous souffriez de

soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir appréhender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui lui manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égare pas dès l'entrée, je veux parler de la manière dont nous devons commencer notre voyage, parce que cela est si important, qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celui qui n'aura point la résolution dont je vais parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que Notre-Seigneur le fortifiera; et quand il ne s'avancerait que d'un pas, ce pas est d'une telle conséquence, qu'il peut s'assurer d'en être fort bien récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet sur lequel on aurait appliqué des indulgences : s'il le dit une fois, il en profite; s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage; mais s'il ne le dit jamais, et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne l'eût point. Ainsi, quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres, et de même à proportion, si elle y marche davantage. Ainsi, elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit le mal.

DU ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES.

Tâchez donc, mes filles, d'ôter la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez, si elles y ont de la disposition et quelque confiance en vous. Je vous demande, au nom Dieu, que votre conversation soit telle, qu'elle ait toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez; car, puisque l'objet de votre oraison doit être l'avancement des âmes dans la vertu, et que vous le devez sans cesse demander à Dieu, pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de le procurer en toutes manières? Si vous voulez passer pour bonnes parentes, c'est là le moyen de témoigner combien votre affection est véritable. Si vous voulez passer pour bonnes amis, vous ne sauriez aussi le faire connaître que par là, et si vous avez la vérité dans le cœur, ainsi que votre méditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connaître comme nous sommes obligés d'avoir de la charité pour notre prochain.

LANGAGE QUE DOIVENT TENIR LES RELIGIEUSES.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants, tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais employer ces paroles : M'aimez-vous donc bien? ne m'aimez-vous point? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne;

car il pourra se faire que, pour disposer quelqu'un de vos frères ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens ; et même qu'une de ces paroles obligeantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet sur leur esprit que plusieurs autres qui seraient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auraient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas ; mais autrement elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison ? Sur quoi gardez-vous bien de dire : Je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui, étant religieuses, sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fût pour quelque grand bien : ce qui n'arrive que très-rarement. Ce doit être là votre manière d'agir, ce doit être votre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble ; et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui serait pour vous le chemin de l'enfer. Que s'ils vous regardent comme grossières et inciviles, que vous importe qu'ils aient cette croyance ? et moins encore s'ils vous prennent pour des hypocrites. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui seront accoutumés à votre langage : car comment celui qui n'entendrait point l'arabe pourrait-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne saurait nulle autre langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice ; au lieu que vous en éprouveriez un fort grand de commencer à parler un autre langage ; tout votre temps se consumerait à cela, et vous ne sauriez croire, comme moi qui l'ai éprouvé, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, et on tombe dans une inquiétude continuelle, qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit pour entrer et marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre votre langue, comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourront en recevoir, et vous ne vous lasserez point de les leur dire, mais avec piété, avec charité, et en y joignant vos oraisons, afin qu'ils en fassent profit, et que connaissant combien cela peut leur être utile, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas sans doute, mes filles,

une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez faire ouvrir les yeux de l'âme à quelqu'un, pour le porter à désirer un si grand bien; mais lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se présentent à l'esprit, particulièrement quand c'est une personne qui a, comme moi, si mal fait son devoir d'y marcher. Dieu veuille, mes sœurs, me faire la grâce que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions!

CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent par-dessus plusieurs autres, unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre.

QU'IL FAUT MARCHER SANS CRAINTE DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON.

Que la quantité des choses auxquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voyage, et entrer dans ce chemin royal qui conduit au ciel, ne vous étonne point, mes filles. Est-il étrange que, s'agissant d'acquiescer un si grand trésor, il semble d'abord nous devoir coûter bien cher? Un temps viendra que nous connaissons que tout le monde ensemble ne suffirait pas pour le payer.

Pour revenir donc à la manière dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, et marcher jusqu'à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de vie, pour en boire et pour s'en rassasier, je dis qu'il importe essentiellement d'avoir une ferme résolution de ne point s'arrêter qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, et enfin, quand on croirait devoir en mourir, et que tout le monde devrait s'abîmer. Car ce sont-là les discours que l'on nous tient d'ordinaire : Cette voie est toute pleine de périls : une telle s'est perdue dans ce voyage ; celle-ci se trouva trompée, et cette autre, qui priait tant, n'a pas laissé de tomber ; c'est rendre la vertu méprisable ; ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions ; il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison, et le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes sœurs, qu'ils doivent leur suffire ; et pourquoi ne leur suffiraient-ils pas, puisqu'on ne saurait faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même ? Ils ont sans doute raison ; et si notre faiblesse n'était pas si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucun livre pour nous instruire dans la prière.

C'est pourquoi, puisque je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à méditer d'autres mystères qui leur semblent trop subtils et trop raffinés, et qu'il y a des esprits si délicats que

rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir ici certains principes, certains moyens, et certaines intentions d'oraison, sans m'arrêter à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous ôter vos livres, puisque, pourvu que vous vous affectionniez à cela, et que vous soyez humbles, vous n'aurez besoin de rien de plus. Je m'y suis toujours fort attachée; et les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits, principalement lorsque les auteurs ne sont pas fort approuvés; car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce maître de la sagesse, et il m'enseignera peut-être quelques considérations dont vous aurez sujet d'être satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces oraisons divines, assez d'autres l'ont fait; et quand cela ne serait point, je ne serais pas si hardie que de l'entreprendre, sachant bien qu'il y aurait de la folie; mais je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*; la quantité de livres ne servant, ce me semble, qu'à faire perdre la dévotion dont nous avons besoin dans cette divine prière. Car, ainsi qu'un maître qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il lui montre lui plaise, afin qu'il l'apprenne plus facilement, qui doute que ce divin maître n'agisse de même envers nous?

Moquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner, et de tous ces périls dont on voudra vous faire peur; car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor étant tout plein de voleurs, quelle apparence de prétendre pouvoir le passer sans péril? Les gens du monde souffriraient-ils, sans s'y opposer, qu'on leur enlevât leurs trésors, eux qui, pour un intérêt de néant, passent sans dormir les nuits entières, et se tuent le corps et l'âme?

Si donc, lorsque vous allez pour acquérir, ou pour mieux dire, pour enlever ce trésor de force, suivant cette parole de Notre-Seigneur, que les violents le ravissent; si, lorsque vous y allez par ce chemin, qui est un chemin royal puisqu'il nous a été tracé par notre roi, et un chemin très-assuré puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints, on vous dit qu'il y a tant de périls à courir, et l'on vous donne tant de craintes, quels doivent être les périls de ceux qui prétendent gagner ce trésor sans savoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver? O mes filles! qu'il est vrai qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres! mais ils ne les connaîtront que lorsque, y étant tombés, ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, et perdront ainsi toute espérance, non-seulement de désaltérer leur soif dans cette source d'eau vive, mais de pouvoir en boire la moindre goutte, ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourraient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin, où il se rencontre tant d'ennemis à combattre, sans avoir bu une seule goutte de cette eau divine? et n'est-il pas

certain qu'ils ne sauraient éviter de mourir de soif? Ainsi, mes filles, puisque, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons toutes vers cette fontaine, quoiqu'en différentes manières; croyez-moi, ne vous laissez point tromper par ceux qui voudraient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celui de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si cette oraison doit être mentale pour les uns, et vocale pour les autres; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est là l'exercice des personnes religieuses; et quiconque vous dira qu'il y a du péril, considérez-le comme étant lui-même, par ce mauvais conseil qu'il vous donne, un si périlleux écueil pour vous, que, si vous ne l'évitez en le fuyant, il vous fera faire naufrage. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, puisque vous pourrez en avoir besoin. Le péril serait de manquer d'humilité, et de ne pas avoir les autres vertus; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison! Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde: ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres horribles péchés; et si le démon, par ses tromperies et par un malheur déplorable, mais qui est très-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres, touchant la pratique de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien, et je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu! vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles faiblesses en des personnes consacrées à votre service. » Vous aurez toujours au moins cet avantage, mes sœurs, que votre divin époux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte; et lorsqu'on le sert fidèlement, et qu'il donne la lumière qui peut conduire dans le véritable chemin, non-seulement on n'est point arrêté par ces craintes que le démon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le désir de continuer à marcher avec courage; on voit venir le coup que cet esprit infernal veut nous porter, et on lui en porte un à lui-même, qui lui fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne lui donne de plaisir et de joie.

Lorsque dans un temps de trouble, cet ennemi de notre salut ayant semé la zizanie, semble entraîner tout le monde après lui, comme autant d'aveugles éblouis par l'apparence d'un bon zèle, s'il arrive que Dieu

suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux et leur montre les ténèbres infernales qui, offusquant leur esprit, les empêchent d'apercevoir le chemin, n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la vérité prévaut sur plusieurs qui ne la connaissent pas ? Ce fidèle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la vérité, et Dieu leur donne du courage pour le suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du péril dans l'oraison, il tâche de leur faire connaître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'oraison est avantageuse ; s'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communique lui-même plus souvent qu'il n'avait accoutumé, pour leur faire voir le contraire. Ainsi, pourvu qu'il ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, Notre-Seigneur recouvrera peu à peu, par leur moyen, les âmes qui étaient dans l'égarement.

Renoncez donc, mes sœurs, à toutes ces craintes ; méprisez ces opinions vulgaires ; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ ; tâchez de conserver toujours votre conscience pure ; fortifiez-vous dans l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Église, et ne doutez point après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre ; et si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connaître avec humilité quel est le chemin que vous tenez ; dites-leur, comme il est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, que vous êtes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs aussi bien dans les prières vocales que dans les autres ; et s'ils repartent que oui, comme ils ne sauraient ne point le faire, vous connaîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement !

CHAPITRE XXII.

De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu.

DE L'ORAISON MENTALE.

Sachez, mes filles, que la différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons elle soit vocale, et lorsque nous nous taisons elle soit mentale ; car si, en priant vocalement, je m'occupe toute à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que

l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes, si ce n'est qu'on voudrait nous faire croire que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le *Pater*, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire; mais, si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer ce qu'il est et ce que vous êtes? Car, comment pourrez-vous parler à un roi et lui donner le titre de Majesté, ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage? Il est donc nécessaire que vous en sachiez quelque chose, autrement vous serez renvoyées comme des personnes grossières, et ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

« Quelle ridicule ignorance serait-ce, ô mon Seigneur, que celle-là! « Quelle sottise simplicité serait-ce, ô mon souverain monarque! et comment pourrait-elle se souffrir? Vous êtes roi, ô mon Dieu, mais un roi « tout-puissant et éternel, parce que vous ne tenez de personne le « royaume que vous possédez; et je n'entends presque jamais dire, dans « le *Credo*, que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir « une joie particulière. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénis tous « jours, parce que votre royaume durera toujours. Mais ne permettez « pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons qui, lorsqu'ils parlent à vous, vous parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale? Vous entendez-vous bien vous-mêmes? Certes, je pense que non: et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous entrer dans vos rêveries, puisque vous ne savez ce que c'est que contemplation, ni qu'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale; car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas en ceci ce que vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoi, mes filles, je joindrai toujours, autant que je m'en souviendrai, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes ne vous épouvantent pas par leurs vains discours. Je sais où peuvent vous mener ces pensées, et, comme j'en ai moi-même été assez inquiétée, je souhaiterais que personne ne vous en inquiétât, parce qu'il est très-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extrêmement, au contraire, d'être assurées que celui que vous tenez est fort bon, puisque autrement il vous arriverait comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré; il tourne de tous côtés pour retrouver son chemin, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver beaucoup plus tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que ce fût mal fait, avant que de commencer à dire ses heures, ou à réciter le rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est

et ce que nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui? Cependant, mes sœurs, il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale, vous aurez employé quelque temps à la mentale.

N'est-il pas certain, que quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un paysan, ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puisque pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions? Je sais que l'humilité de ce roi est telle, que, quoique je sois si rustique et que j'ignore comment il faut lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce que, connaissant la bonté de leur souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité, et connaît que, s'il en savait davantage, il en dirait davantage, que non pas la sublimité et l'élégance du raisonnement des plus habiles, lorsque cette vertu leur manque. Mais faut-il, parce qu'il est si bon, que nous soyons inciviles? Et quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, quoiqu'étant si imparfaites, pourrions-nous trop tâcher de connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté! Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand, comme il suffit de savoir la naissance, le bien et les dignités des princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde! vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption que ce qu'au lieu de considérer les personnes par leur mérite, on ne les y considère que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plus tôt que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule que, lorsque vous vous assemblerez pour prendre quelque récréation, ce vous en pourra être un sujet assez utile que de considérer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles, passent leur vie.

DES PERFECTIONS INFINIES DE DIEU.

O mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de beauté, force qui est la force même! « Grand Dieu, dont les « perfections sont également indéterminées et incompréhensibles, « quand toute l'éloquence humaine et toute la connaissance d'ici-bas, « qui ne sont en effet qu'ignorance, seraient jointes ensemble, comment pourraient-elles nous faire comprendre la moindre de tant « de perfections qu'il faudrait connaître pour savoir, en quelque sorte,

« quel est ce roi par excellence qui fait seul tout notre bonheur et toute notre félicité, et qui n'est autre chose que vous-même ? »

Lorsque vous vous approchez, mes filles, de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler, et à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nôtre ne suffirait pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité, lui devant qui les anges tremblent, lui qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjouissons des grandeurs de notre époux, et que, considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée ?

MARIAGE DE L'ÂME AVEC DIEU.

Hélas ! mon Dieu, puisque dans le monde, lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoi nous, qui vous sommes déjà fiancées, ne nous informerions-nous pas de la condition de notre époux avant que le mariage s'accomplisse, et que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour époux, quel est son père, quel est le pays où il veut nous emmener avec lui, quelle est sa qualité, quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et de nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille, sinon que, pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il serait d'une condition beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes ! Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables, puisque c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme et a tant d'affection, qu'il désire qu'elle lui tienne toujours compagnie, n'aurait-elle pas bonne grâce de ne pas daigner, pour lui plaire, entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il lui porte, et à laquelle elle doit répondre ?

C'est faire oraison mentale, mes filles, de comprendre bien ces vérités. Que si vous voulez y ajouter aussi l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses, car en user ainsi, ce n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué, et je prie Notre-Seigneur qu'il nous fasse la grâce de le bien mettre en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

DE LA PERSÉVÉRANCE NÉCESSAIRE DANS L'ORAISON.

Quand nous commençons à faire oraison, il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer, que, pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, je me contenterai d'en rapporter deux ou trois raisons. La première est que Dieu nous étant si libéral et nous comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y aurait-il que lorsque nous lui donnons ce petit soin de le prier, qui nous est si avantageux, nous ne le lui donnions pas avec une pleine et entière volonté, mais seulement comme une chose que l'on prête avec intention de la retirer? Cela ne pourrait, ce me semble, se nommer un don. Car si un ami redemande à son ami une chose qu'il lui a prêtée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, et s'il la considérait déjà comme sienne? Que s'il se rencontre que celui qui a reçu ce prêt ait lui-même fort obligé auparavant son ami, et d'une manière très-désintéressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ni générosité ni affection pour lui, puisqu'il ne veut pas lui laisser ce qu'il lui avait prêté pour lui servir comme d'un gage de son amitié?

Quelle est l'épouse qui, en recevant de son époux quantité de pierres de très-grand prix, ne lui veuille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même, jusqu'à la mort, sera toute à lui? Dieu mérite-t-il moins qu'un homme d'être respecté, pour oser ainsi nous moquer de lui, en lui donnant et en retirant à l'heure même ce peu qu'on lui a donné? Si nous consumons tant de temps avec d'autres qui ne nous en savent point de gré, donnons au moins de bon cœur, à notre immortel époux, ce peu de temps que nous nous résolvons de lui donner; donnons-le-lui avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées, et redonnons-le-lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques contradictions, quelques peines et quelques sécheresses qui nous arrivent. Considérons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on nous pourrait redemander avec justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou même durant quelques jours pour des occupations nécessaires, ou pour quelque indisposition particulière, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que notre intention demeure ferme; Notre-Seigneur n'est pas pointilleux, il ne s'arrête point aux petites choses, et ainsi il ne manquera pas de reconnaître votre bonne volonté, puisque vous lui donnez, en la lui donnant, tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, quoique moins parfaite, est bonne pour ceux

qui ne sont pas naturellement libéraux. Car c'est beaucoup que, n'ayant pas l'âme assez noble pour donner, ils se résolvent au moins de prêter. Enfin, il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en paiement; il s'accommode à notre faiblesse; il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit notre dette, il se résout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui, et il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui, vous ne devez point appréhender qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison est que, quand le diable nous trouve dans cette ferme résolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues, sachant par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la négligence. Nous avons affaire à des ennemis très-artificieux et fort traitres; et comme, d'un côté, leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne, de l'autre, un très-grand avantage sur les négligents. Ainsi, quand ils remarquent de l'inconstance dans une âme et voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de persévérer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos; ils l'agitent de mille craintes et lui représentent des difficultés sans nombre. J'en puis parler avec trop de certitude, parce que je ne l'ai que trop éprouvé, et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis.

La troisième raison qui rend cette ferme résolution très-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que, quoi qu'il puisse arriver, on ne doit jamais tourner le dos. C'est comme un homme qui, dans une bataille, serait assuré qu'étant vaincu, il ne pourrait espérer aucune grâce du victorieux, et qu'ainsi, ou durant ou après le combat, il se faudrait résoudre à mourir; il combattrait sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté et vendrait chèrement sa vie, parce qu'il se représenterait toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrions dans ce combat avec cette ferme créance, qu'à moins de nous laisser vaincre, notre entreprise nous réussira heureusement, et que, pour peu que nous gagnions en cette occasion, nous en sortirons très-riches.

Ne craignez donc point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison; au contraire, il vous invite à en boire. Je l'ai déjà dit, et je ne puis me lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les âmes que de ne pas connaître pleinement, par leur propre expérience, quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connaissent par la foi. Car c'est une chose mer-

veilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il a faites à ceux qui marchent par ce chemin, et de quelle sorte lui seul pourvoit presqu'à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'elles lui donnent. Vous savez bien néanmoins que Jésus-Christ promet le centuple dès cette vie, et qu'il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il dit lui-même dans son Évangile, à quoi peut me servir, mes sœurs, de me rompre la tête à vous le dire? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent, qu'il ne leur coûtera guère de l'éprouver, puisqu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne saurions demander ni désirer. Je sais qu'il n'y a rien de plus véritable, et je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moi, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grâce de le connaître par expérience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe; sur quoi la Sainte commence à parler du *Pater noster*.

DE L'ORAISON VOCALE, ET DU *Pater noster*.

Je commencerai ici d'adresser mon discours à ces âmes qui ne peuvent se recueillir, ni attacher leur esprit à une oraison mentale pour s'appliquer à la méditation, ni se servir pour cela de certaines considérations, et je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'oraison mentale et de contemplation, parce que je sais certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouvantent, et qu'il se pourrait faire qu'il en viendrait quelqu'une en cette maison, à cause, comme je l'ai déjà dit, que toutes ne marchent pas par un même chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, et je puis même dire vous enseigner, puisque cela m'est permis, mes filles, comme vous tenant lieu de mère par ma charge de prieure, c'est la manière dont vous devez prier vocalement; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sauraient appliquer leur esprit à Dieu, se lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parlerai point de celles-là, mais seulement de celles auxquelles, en qualité de chrétiennes, nous sommes nécessairement obligées, qui sont le *Pater noster*, et l'*Ave, Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans savoir ce que nous disons, si ce n'est que l'on croie qu'il suffit de prier ainsi par coutume, et qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à décider aux savants sans me mêler d'en juger; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sache ce que je crois, et que quand je dis *Notre Père*, je sache qui est ce père, et qui est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si vous dites le bien savoir, et qu'ainsi il n'est pas

besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puisqu'il y a grande différence entre maître et maître. Que si ce serait une extrême ingratitude, que de bons disciples ne peuvent avoir, de ne pas se souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, et que ce qu'ils nous enseignent regarde notre salut, je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que, récitant une prière si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et tant de désir qu'elle nous soit profitable.

Premièrement, vous savez que Notre-Seigneur nous apprend, que pour bien prier, on doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. Or, comme je vous l'ai déjà dit, on ne peut parler en même temps à Dieu et au monde, ainsi que font ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions et certains temps, principalement quand ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de tête, puisque, quelques efforts qu'elles fassent, elles ne peuvent s'en empêcher, ou bien lorsque Dieu permet, pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, et que quelques peines qu'ils leur donnent et quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne sauraient ni avoir attention à ce qu'ils disent, ni arrêter leur pensée à quoi que ce soit, mais l'ont si errante et si vagabonde, que si l'on voyait ce qui se passe en eux, on les prendrait pour des frénétiques.

Lors, dis-je, que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute; et il ne faut pas qu'ils se tourmentent et se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison, dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce serait encore pis; mais ils doivent prier comme ils pourront, et même ne point prier dans ce temps où leur âme est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, et il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la manière dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, et qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher à demeurer seules avec Dieu, et je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes; car croyez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas? Non, certes; mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons de cœur; et il est bon que chacune de nous considère que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or, comme le maître se tient proche de son disciple, et ne s'éloigne jamais tant qu'il

ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre; je désire de même que vous sachiez que, pour bien dire le *Pater noster*, il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maître, qui vous a appris à le dire.

Vous me répondrez peut-être qu'en user ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne désirez faire autre chose que de prier vocalement; car il y a des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que, n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, et ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale; mais j'avoue ne comprendre pas comment on la peut séparer de la vocale, si on a dessein de la bien faire et de considérer à qui l'on parle; car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'attention en priant? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que notre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remède que j'y trouve, après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrêter notre esprit sur celui qui nous a prescrit cette prière. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience, mais essayez de vous accoutumer à une chose qui vous est nécessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite.

Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale; et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous.

QUE L'ON PEUT PASSER DE L'ORAISON VOCALE A LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Or, afin que vous n'imaginiez pas, mes filles, que l'on tire plus de profit de la prière vocale faite avec la perfection que j'ai dite, je vous assure qu'il pourra se faire qu'en récitant le *Pater*, ou quelque autre oraison vocale, Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une contemplation parfaite. C'est ainsi qu'il nous fait connaître qu'il écoute celui qui lui parle, et abaisse sa grandeur jusqu'à daigner lui parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrêtant ses pensées, et en lui liant la langue de telle sorte que, quand il le voudrait, il ne pourrait proférer une seule parole qu'avec une peine extrême. Nous connaissons alors certainement que ce divin maître nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de notre âme comme suspendues, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourraient agir sans nous nuire.

DE LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Les personnes que Notre-Seigneur favorise d'un telle grâce se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans savoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrasées d'amour sans savoir comment

elles aiment; elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment, sans savoir comment elles le possèdent : tout ce qu'elles peuvent faire est de connaître que l'entendement ne saurait aller jusqu'à s'imaginer, ni le désir jusqu'à souhaiter un aussi grand bien qu'est celui dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans savoir de quelle manière elle l'embrasse; et selon le peu que ces âmes sont capables de comprendre, elles voient que ce bien est d'un tel prix, que tous les travaux de la terre joints ensemble ne pourraient jamais le mériter. C'est un don de celui qui a créé le ciel et la terre, et qu'il tire des trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance, pour en gratifier qui il lui plaît.

Voilà, mes filles, ce que c'est que la contemplation parfaite, et vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale, qui ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à penser et à entendre ce que nous disons, à qui nous le disons, et qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand seigneur. Avoir ces pensées et autres semblables, telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maître, et de la grandeur de notre obligation à le servir, c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence, et que le nom ne vous fasse point de peur, comme s'il renfermait quelque mystère incompréhensible. Dire le *Pater noster*, et l'*Ave, Maria*, ou quelque autre prière, c'est une oraison vocale, mais si elle n'est accompagnée de la mentale, jugez, je vous prie, quel beau concert ce serait, puisque quelquefois les paroles ne se suivraient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu, dans ces deux sortes d'oraison, la mentale et la vocale; mais quant à la contemplation dont je viens de parler, nous n'y pouvons rien du tout; Notre-Seigneur opère seul, c'est son ouvrage; et comme cet ouvrage est au-dessus de la nature, la nature n'y a nulle part. Or, d'autant que j'en ai parlé fort au long et le plus clairement que j'ai pu dans la relation que j'ai écrite de ma vie, par l'ordre de mes supérieurs, je ne le répéterai pas ici, et me contenterai seulement d'en dire un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet état de contemplation, peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points et quelques avis dans lesquels Notre-Seigneur a voulu que je réussisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler et leur être utiles, selon mon opinion et celle de quelques personnes qui les ont vus, et qui les gardent par l'estime qu'elles en font : ce que je ne vous dirais pas sans cela, parce que j'aurais honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moi, et que Notre-Seigneur sait combien est grande la confusion avec laquelle j'écris la plupart de ce que j'écris. Mais qu'il soit béni à jamais de me souffrir tout imparfaite que je suis !

Que celles donc, comme je l'ai dit, que Dieu favorisera de cette orai-

son surnaturelle, tâchent, après ma mort, d'avoir cet écrit, où j'en parle si particulièrement; et quant aux autres, qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celui-ci, afin que Notre-Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur côté, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, et qu'après elles le laissent faire; car lui seul la peut donner; et il ne vous la refusera pas, pourvu que vous ne demeuriez point à moitié chemin, mais que vous marchiez toujours courageusement pour arriver à la fin de cette carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moyens de recueillir ses pensées, pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

DE LA MANIÈRE DE JOINDRE L'ORAISON MENTALE A LA VOCALE.

Il faut revenir maintenant à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le *Confiteor*, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie; et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière; et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais, si vous pouvez, d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur non-seulement de ne le point perdre de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous: jamais il ne vous abandonnera; il vous assistera dans tous vos besoins; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs, vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer, sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire. Je sais par ma propre expérience que vous le pouvez; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison, et j'avoue qu'elle est très-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années: car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé? Et qui nous empêche de l'y employer? Je vous

dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements, et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et de subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables? Que si après l'avoir considéré, vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne plus le regarder, quoique cet époux céleste ne cesse de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures, pour les jeter quelquefois sur lui! Considérez, comme le dit l'épouse dans le Cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirerez; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachons notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, et de la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur; ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement et sans rien exagérer, de quelle manière Notre-Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons maîtresses; il s'assujétit à nos désirs, et se conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité; et alors quel contentement sera le vôtre, de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfection, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un vainqueur le gain d'une sanglante bataille, qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner! Pourrez-vous, après cela, croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisque encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse, et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouets, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seule à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans

que même, en cet état, il lui soit donné le temps de respirer; car, pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir à vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples, qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire: « O Seigneur du monde et vrai époux de mon âme, est-il possible que vous
« vous trouviez réduit à une telle extrémité! O mon Sauveur et mon Dieu,
« est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi
« vile créature que je suis! car il me semble que je remarque, à votre
« visage, que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il
« faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne
« sans vous consoler? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez
« bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je
« souffre pour l'amour de vous, et de quoi puis-je me plaindre? Je suis
« tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis réso-
« lue de souffrir tous les maux qui pourront m'arriver, et de les considé-
« rer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Mar-
« chons donc ensemble, mon Sauveur; je suis résolue de vous suivre
« en quelque part que vous alliez, et je passerai partout où vous pas-
« serez. »

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur, et, pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds; méprisez tout ce qu'ils vous diront, fermez l'oreille à leurs insolences; et quoique vous trébuchiez, et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances, et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si légères en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur, lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, sans les détourner jamais de dessus lui; n'avez point, je vous prie, cette croyance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'efforts pour se recueillir et le regarder au-dedans de soi, ce qu'on peut faire sans aucun péril, et en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Magdeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge

et de cette bienheureuse sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ! Ce qu'elles endurent devait sans doute être bien terrible ; mais comme elles étaient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider, choisissez entre les images de Notre-Seigneur celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous, sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui ; et il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourraient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes sœurs ; et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez ; car, si vous ne le faites pas, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque en cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait conjointe de parenté, et nous ne savons que lui dire parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent lorsque la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement, pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attraits, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que, depuis plusieurs années, vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, que l'on ne saurait porter à retourner avec lui, sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites ; notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi, pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrions jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que, pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus

doux et de plus agréable à un bon disciple, que de voir que son maître l'aime !

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : *Notre Père, qui êtes dans les cieux* ; et combien il importe à celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Notre Père, qui êtes dans les cieux. O Seigneur mon Dieu ! qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils, et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le fils d'un tel Père ! Soyez béni éternellement ! N'aurait-il donc pas suffi de nous accorder, à la fin de notre oraison, une faveur si excessive ? Mais nous ne l'avons pas plus tôt commencée, que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il serait à désirer que l'étonnement que notre esprit en aurait le rendant incapable de proférer la moindre parole, notre seule volonté fût tout occupée de vous. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de parler de la contemplation parfaite, et de faire que l'âme rentrât dans soi-même, pour pouvoir mieux s'élever au-dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint Fils quel est ce lieu où il dit que son Père, qui est dans les cieux, fait sa demeure ! Quittons la terre, mes filles, car quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ?

O vrai fils de Dieu, et mon vrai Seigneur ! comment, dès la première parole que nous vous disons, nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusqu'à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant et en faisant que des créatures aussi viles et aussi misérables que nous sommes vous aient pour frère ? et comment nous donnez-vous, au nom de votre Père éternel, tout ce qui peut se donner, en l'obligeant à nous reconnaître pour ses enfants ? car vos paroles ne sauraient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir ; ce qui l'engage à d'étranges suites, puisqu'étant notre père, il doit oublier toutes nos offenses, pourvu que nous retournions à lui comme fit l'enfant prodigue ; il doit nous consoler dans nos peines ; il doit nous nourrir, comme étant incomparablement le meilleur de tous les pères, puisqu'il est infiniment parfait en tout ; et enfin il doit nous rendre héritiers avec vous de son royaume.

« Considérez, ô mon Sauveur, que, pour ce qui est de vous, l'amour
« que vous nous portez est si extrême, que vous n'avez nul égard à vos
« intérêts. Vous avez été sur la terre semblable à nous, lorsque vous
« vous êtes revêtu de chair en vous revêtant de notre nature, et ainsi
« vous avez quelque raison de vous intéresser dans nos avantages. Mais
« considérez, d'un autre côté, que votre Père éternel est dans le ciel.
« C'est vous-même qui le dites ; et il est juste que vous preniez soin de
« ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien
« voulu être déshonoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point à l'hon-

« neur de votre Père, et ne l'engagez pas d'accorder des grâces si excessives à des créatures aussi méchantes que nous sommes, et qui en seront si méconnaissantes. Certes vous avez bien montré, ô mon doux Jésus, que votre Père et vous n'êtes qu'une même chose, que votre volonté est toujours la sienne, et que la sienne est toujours la vôtre. Car comment pouvez-vous, mon Seigneur, faire voir plus clairement jusqu'où va l'amour que vous nous portez, qu'en ce qu'ayant caché au démon avec tant de soin que vous étiez le fils de Dieu, rien n'a pu vous empêcher de nous accorder une aussi grande faveur que celle de nous le faire connaître? Et quel autre que vous était capable de nous donner cette heureuse connaissance? Ainsi je vois bien, mon Sauveur, que vous avez parlé pour vous et pour nous, comme un fils qui est très-cher à son père, et que vous êtes si puissant, que l'on accomplit dans le ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soyez à jamais béni, Seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner, que rien ne peut vous empêcher de donner sans cesse. »

Que vous en semble, mes filles? trouvez-vous que ce maître qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que, nous affectionnant à lui, nous soyons capables d'apprendre ce qu'il nous enseigne, soit un bon maître? et croyez-vous que nous devions nous contenter de proférer seulement des lèvres cette parole du Père, sans en concevoir le sens, pour être touchées jusque dans le fond de l'âme de l'excès d'un si grand amour? Car y a-t-il quelque enfant qui, étant persuadé de la bonté, de la grandeur et de la puissance de son père, ne désirât pas de le connaître? Que si toutes ces qualités ne se rencontraient pas dans un père, je ne m'étonnerais pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils, puisque le monde est aujourd'hui si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange abus ne s'étend pas, grâce à Dieu, jusqu'à nous, et il ne permettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer et non pas dans un monastère, si celle dont la naissance est la plus noble ne parlait moins de ses parents que ne font les autres, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré collège des apôtres! saint Pierre, qui n'était qu'un pauvre pêcheur, y fut préféré à saint Barthélemy, quoiqu'il fût, à ce que quelques-uns disent, fils d'un roi; et notre Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait ce qui devait se passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous, comme nous sommes, formés de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet, sont comme si l'on disputait laquelle des deux diverses sortes de terre serait la plus propre à faire des briques ou du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne serait qu'en riant. J'espère que sa divine majesté nous accordera

cette grâce. Que si l'on aperçoit, en quelqu'une de vous, la moindre chose qui en approche, il faut aussitôt y remédier; il faut que cette personne appréhende d'être un Judas entre les apôtres; et il faut qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas seulement d'être considérée comme une fort mauvaise terre.

Oh! que vous avez un bon père, mes filles, en celui que vous donne notre bon Jésus! Que l'on n'en connaisse donc point ici d'autre de qui l'on parle, et travaillez à vous rendre telles, que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de lui, et de vous abandonner entièrement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas, pourvu que vous lui soyez bien obéissantes. Et quelles seraient celles qui refuseraient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel père? Hélas! que vous avez en cela de grands sujets de consolation! Je vous les laisse à méditer, afin de ne pas m'étendre davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées, vous ne sauriez, en considérant un tel fils et un tel Père, ne point trouver avec eux le Saint-Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflammer votre volonté, et de l'attacher par les liens de son ardent et puissant amour, si l'extrême intérêt que vous avez de l'y attacher vous-mêmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale: *Notre Père, qui êtes dans les cieux*; et traite de l'oraison de recueillement.

SUR CES PAROLES: *Qui êtes dans les cieux.*

Voyons maintenant ce qu'entend votre maître par ces paroles: *Qui êtes dans les cieux*. Car croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher votre très-saint et divin Père? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très-grand besoin non seulement de le croire, mais de tâcher de le connaître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrêtent le plus l'entendement, et font que l'âme se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est partout; or, comme partout où est le roi, là est la cour; ainsi partout où est Dieu, là est le ciel; et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin: qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme qui est distraite de comprendre cette vérité, et de connaître qu'elle n'a point besoin d'aller au ciel, afin de parler à son divin Père, pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui; il suffit de nous

tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité, comme à notre père; à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines; à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants.

Gardez-vous bien, mes filles, de ces fausses retenues que pratiquent certaines personnes qui croient faire, en cela, des actions d'humilité. Car si le roi vous gratifiait de quelque faveur, y aurait-il de l'humilité à la refuser? Nullement; mais il y en aurait au contraire à l'accepter et à vous réjouir de la recevoir, pourvu que vous reconnaissiez en même temps que vous en êtes indignes. Certes ce serait une plaisante humilité, si le roi du ciel et de la terre venait dans mon âme pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moi, de ne daigner, par humilité, ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairait de me donner; mais de le quitter et de le laisser seul; et que, quoiqu'il me pressât et me priât même de lui demander quelque chose, je voulusse, par humilité, demeurer dans mon indigence et dans ma misère, et qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller, parce qu'il verrait que je ne pourrais me résoudre à profiter de ses grâces.

Laissez là, mes sœurs, je vous prie, ces belles humilités. Traitez avec Jésus-Christ comme avec votre père, comme avec votre frère, comme avec votre Seigneur, et comme avec votre époux, tantôt d'une manière, et tantôt d'une autre; car il vous apprendra lui-même de quelle sorte vous devez agir pour le contenter et pour lui plaire. Ne soyez pas si simples et si stupides que d'y manquer; au contraire, priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée, et demandez-lui que, puisqu'il veut bien être votre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sauriez trop considérer combien il vous importe de bien comprendre cette vérité, que notre Seigneur est au dedans de nous-mêmes, et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Cette manière d'oraison, quoique vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, et on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances, et entre dans elle-même avec son Dieu, qui l'instruit et lui donne l'oraison de quiétude beaucoup plus promptement par ce moyen que par nul autre; car étant là avec lui, elle peut penser à sa passion, et l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre âme, où elles trouveront celui qui en est le créateur

aussi bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne se point mettre en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'avançant beaucoup en peu de temps, elles boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. C'est comme celui qui, voyageant sur la mer avec un vent favorable, arrive dans peu de jours où il veut aller, au lieu que ceux qui vont par terre en emploient beaucoup plus. Car quoiqu'étant en cet état, nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'avons pas encore tout-à-fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'en recueillant nos sens et nos pensées, nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Que si ce recueillement est véritable, on n'a pas peine à le connaître, parce qu'il opère un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurais vous le faire entendre. C'est que l'âme, dans ces moments favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre et victorieuse, pénètre le néant des choses du monde, s'élève vers le ciel, et, à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte, que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyants pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière; ce qui est une coutume excellente et utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que, quand on y est accoutumé, il faudrait se faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisait auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'âme comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps, et que le laissant seul et affaibli elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or, quoique d'abord on ne s'aperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'âme a plusieurs degrés différents, et que celui-ci ne produit pas cet effet, toutefois, si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant résister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine lui-même en ne s'y assujettissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours et nous nous y accoutumons, nous connaissons clairement le profit que nous y aurons fait, puisque, aussitôt que nous commencerons à prier, nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que notre Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, qu'aussitôt qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils lui obéissent et se re-

cueillent avec elle. Que si après ils s'échappent, c'est toujours neau-
coup qu'ils lui aient été soumis, puisqu'ils ne s'en vont alors que
comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître, sans
faire le mal qu'ils auraient pu faire, et que, quand la volonté les rap-
pelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étaient allés. Il arrive
même que cela s'étant passé diverses fois de la sorte, Notre-Seigneur
fait qu'ils s'arrêtent entièrement, sans plus empêcher l'âme d'entrer
dans une contemplation parfaite. Tâchez, mes filles, de bien concevoir
ce que j'ai dit; et, bien qu'il paraisse assez obscur, ceux qui le prati-
queront le comprendront aisément. Ces âmes vont donc comme si elles
voyageaient sur la mer, et puisqu'il nous importe tant de ne pas aller
lentement, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à bien
marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de
tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur âme,
parce qu'elle en est si proche, que, pour peu que leur entendement le
souffle, la moindre étincelle qui en rejailit est capable de l'embraser
entièrement, à cause qu'étant dégagée de toutes les choses extérieures,
et se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à s'allu-
mer. Représentez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que
toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout
dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez
que vous faites une partie de la beauté de ce palais; car cela est vrai,
puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus,
qui, de même que des pierres précieuses, éclatent d'autant plus, qu'elles
sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le roi des rois est dans
ce palais, qu'il daigne vous y recevoir, qu'il est assis sur un superbe
trône, et que ce trône est votre cœur.

Il vous semblera peut-être d'abord que cette comparaison, dont je me
sers pour vous faire comprendre ceci, est extravagante; mais elle pourra
néanmoins vous être fort utile, parce que les femmes étant ignorantes,
c'est un moyen propre pour vous faire voir qu'il y a dedans nous quel-
que chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paraît
au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de
nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquassent à
considérer ce qui est, puisque, si l'on avait soin de rappeler en sa mé-
moire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il
serait impossible, à mon avis, de tant s'appliquer aux choses du monde
qui frappent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'être compa-
rées à celles qui sont en nous — mêmes. Que pourrait faire davantage
une bête brute, que de suivre l'impétuosité de ses sens, et de se jeter sur
la proie qui lui plaît, afin de s'en rassasier? Et n'y a-t-il donc point de
différence entre les bêtes et nous?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a
rien de plus évident; et je veux bien qu'ils aient raison, quoique j'avoue

qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenais assez que j'avais une âme. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité, me bouchant les yeux, je ne comprenais ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui fait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme je fais maintenant, qu'un si grand monarque habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, et que quelquefois au moins je serais demeuré avec lui, et aurais pris plus de soin de nettoyer ce palais qui était rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien de si admirable que de penser que celui dont la grandeur pourrait remplir mille mondes, ne dédaigne pas de se retirer dans un petit espace, et que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la très-sainte Vierge sa mère? Comme il est le maître absolu et le souverain Seigneur de l'univers, il porte avec lui la liberté; et comme il nous aime uniquement, il se proportionne à nous. Ainsi lorsqu'une âme commence d'entrer dans ces saintes voies, il ne se fait pas connaître à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'étant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande, mais il l'étend et l'agrandit peu à peu, selon qu'il le juge nécessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les grâces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté; et par ce mot de liberté j'entends le pouvoir qu'il a d'accroître et d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le lui donner avec une volonté pleine, déterminée, et sans réserve, afin qu'il puisse y mettre et en ôter tout ce qu'il lui plaira, comme lui appartenant absolument.

C'est là ce que sa divine majesté désire de nous; et, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser? Il ne veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne; mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain et si important, que je ne saurais trop le répéter. Ce roi éternel n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout et toute à lui. Pourrait-il en user autrement, puisqu'il aime parfaitement l'ordre, et qu'ainsi, si nous remplissions ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourrait-il avec toute sa cour y venir loger? Ne serait-ce pas beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques moments au milieu de tant d'embarras? Car pensez-vous, mes filles, que ce roi de gloire vienne seul? N'entendez-vous pas que son fils, après avoir dit *Notre Père*, ajoute aussitôt *qui êtes dans les cieux*? Or ceux qui composent la cour d'un tel prince, n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours, et le prient sans cesse en notre faveur, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme ici-bas, où lorsqu'un seigneur ou un prélat honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il en ait des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt d'envier et de haïr

cette personne, quoiqu'elle n'en donne point de sujet, et ainsi sa faveur lui coûte cher.

CHAPITRE XXIX

La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT. (Suite.)

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand même le supérieur ne lui témoignerait pas être satisfait d'elle, qu'elle s'assure que Notre-Seigneur non seulement l'agréera, mais l'en récompensera. Car sommes-nous venues ici pour chercher des récompenses temporelles ; et ne devons-nous pas élever sans cesse notre esprit vers des objets permanents et éternels, sans nous arrêter à ceux d'ici-bas qui sont si fragiles et si périssables qu'ils ne durent pas même tant que notre vie ? Que s'il arrive que notre supérieur soit plus satisfait aujourd'hui d'une de vos sœurs que non pas de vous, il pourra l'être demain davantage de vous que non pas d'elle, s'il connaît que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriverait pas, que vous importe ? Ne donnez donc pas lieu à ces pensées qui, commençant quelquefois par peu de chose, vous peuvent beaucoup inquiéter. Au contraire repoussez-les en considérant que votre royaume n'est pas de ce monde, et combien toutes choses passent promptement.

Mais ce remède est assez faible et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continue à vous humilier, et que vous soyez bien aises de l'être pour l'amour de votre Sauveur qui est avec vous. Faites réflexion sur vous-mêmes, et vous le trouverez, comme je l'ai dit, dans le fond de votre cœur, où il ne manquera pas de vous donner des consolations intérieures, d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si plein de compassion, qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées, et injustement traitées, pourvu qu'elles mettent en lui seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David qu'il n'abandonne pas les affligés. Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ? Si vous le croyez, de quoi donc vous tourmentez-vous ?

« O mon Seigneur et mon maître, si nous vous connaissions véritablement, qu'y aurait-il qui fût capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? » Croyez-moi, mes chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité, parce que c'est le moyen de connaître que toutes les consolations d'ici-bas ne sont que des mensonges et des chimères, lorsque, pour peu que ce soit, elles empêchent notre âme de se recueillir et de rentrer dans elle-même. Hélas ! mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moi, puisqu'encore que personne ne soit plus obligé que je suis à

tâcher de le comprendre, je vois que je ne le conçois que fort imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, je voudrais pouvoir expliquer de quelle sorte l'âme se trouve en la compagnie du Roi des rois et du Saint des saints, et ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude, lorsqu'elle entre avec lui dans ce paradis qui est au-dedans d'elle-même, et ferme la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle le veut, parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qui dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien du tout, ni former seulement une bonne pensée par nous-mêmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de notre âme, mais un recueillement de ces puissances dans elle-même. Il y a divers moyens d'y parvenir, comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il faut oublier toutes choses, afin de nous approcher intérieurement de Dieu seul, et que, même dans nos occupations, nous devons nous retirer au-dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment; le souvenir d'avoir chez soi une telle compagnie étant d'une très-grande utilité.

Ce que je prétends donc que nous devons faire, est seulement de considérer quel est celui à qui nous parlons, et de demeurer en sa présence sans tourner la tête d'un autre côté, ainsi qu'il me semble que ce serait faire que de penser à mille choses vaines et inutiles dans le même temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien vous êtes proche de nous dans la vérité. Nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Et combien serait grand cet éloignement, s'il fallait que nous vous allussions chercher jusque dans le ciel ! Votre visage, ô mon Sauveur ! ne mérite-t-il donc pas d'arrêter nos yeux pour le considérer, lorsqu'il nous est si facile de le faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder, et nous fermons les yeux de peur de vous voir lorsque vous nous regardez ; ainsi comment saurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ?

Je voudrais donc seulement, mes filles, vous faire comprendre que, pour nous accoutumer par un moyen très-facile à arrêter notre esprit afin qu'il sache ce qu'il dit et à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mêmes ces sens extérieurs et de leur donner de quoi s'occuper, n'y ayant point de doute que le ciel ne se trouve en dedans de nous, puisque le créateur du ciel y habite. Ainsi nous nous accoutumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour lui parler de crier à haute voix, et il nous fera assez connaître qu'il est véritablement dans notre âme.

En nous conduisant de la sorte, nous prierons vocalement, sans peine et dans un très-grand repos, et après nous être contraintes du-

rant quelque temps à nous tenir proches de Notre-Seigneur, il nous entendra par signes, comme l'on dit d'ordinaire, et, au lieu de réciter comme auparavant diverses fois le *Pater*, il nous fera connaître dès la première qu'il nous a ouïes. Car il prend tant de plaisir à nous soulager que, quoique durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte et toute divine prière, pourvu qu'il voie que nous n'ignorons pas que nous sommes avec lui, combien il se plaît d'être avec nous, ce que c'est que nous lui demandons, et la joie qu'il a de nous l'accorder, il ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête en lui faisant de longs discours. Je le prie de tout mon cœur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même, que c'est ce qui m'a fait beaucoup étendre sur ce sujet.

Pour conclusion, je dis que celui qui désire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au-dedans de lui ; ce qui n'est pas une perte pour son âme, mais un grand gain, puisqu'en retranchant l'usage extérieur de ses sens, elle les fait servir à son recueillement intérieur, en sorte que si nous parlons nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur avec qui parler ; si nous entendons parler quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celui qui nous parle de plus près, et qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si nous voulons, ne nous séparer jamais de cette divine compagnie, et être fâchés d'avoir laissé seul durant si longtemps ce père céleste dont nous pouvons attendre tout notre secours.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois, et en s'y accoutumant elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Dieu ne lui aura pas plus tôt fait cette grâce qu'elle ne voudrait pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez, et je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement, afin que si Dieu vous veut élever à de grandes choses, il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de lui. Je prie sa toute puissante majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa présence.

CHAPITRE XXX.

Comment il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du *Pater* : *Que votre nom soit sanctifié*. Application de ces paroles à l'oraison de quiétude que la Sainte

commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.

SUR CES PAROLES : *Que votre nom soit sanctifié.*

Considérons maintenant, mes filles, comme notre divin maître va plus loin, comme il commence à demander quelque chose pour nous à son père; et qu'est-ce qu'il lui demande? car il est à propos que nous le sachions. Quel est celui, pour mal habile qu'il soit, qui ayant quelque chose à demander à une personne considérable, ne pense point auparavant à ce qu'il doit lui demander, au besoin qu'il en a, et à la manière dont il devra lui parler afin de ne pas l'importuner et ne lui point être désagréable, principalement lorsqu'il s'agit d'une chose de conséquence, telle qu'est celle que Notre-Sauveur nous apprend à demander? et ceci me semble très-considérable.

Ne pouviez-vous pas, ô mon Dieu, commencer et finir votre oraison par une seule parole en disant : Donnez-nous, mon Père, ce qui nous est nécessaire, puisqu'il semble qu'il n'était pas besoin d'en dire davantage à celui qui comprend si parfaitement toutes choses? O sagesse éternelle, il est vrai que cela aurait été suffisant entre votre père et vous! et c'est ainsi que vous le priâtes dans le jardin, en lui faisant voir d'abord votre crainte et votre désir et vous soumettant aussitôt après à sa volonté. Mais, comme vous savez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soumis à votre Père éternel que vous l'étiez, il était besoin de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander; car notre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui lui est le plus agréable, nous ne voudrions pas recevoir ce que Dieu nous donne, s'il n'était conforme à notre désir, parce qu'encore qu'il fût le meilleur, néanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, et, comme on dit, n'ayant pas notre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que notre foi est si endormie pour croire une éternité de biens et de maux, et que nous comprenons si peu cette infaillible certitude ou de récompense ou de supplice? Il est bon, mes filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison dominicale, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas; et vous devez toujours bien considérer si ce que vous lui demandez vous est utile, parce que s'il ne l'était pas, vous vous devriez bien garder de le désirer; mais ne craignez pas de demander continuellement à son adorable majesté la lumière qui vous est nécessaire, puisque nous sommes aveugles, et avons un tel dégoût de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort non seulement redoutable, mais éternelle.

Or, pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'établir en nous son

royaume, Notre-Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et que votre règne nous arrive.* Voyez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre maître. C'est ici que je considère et qu'il importe de considérer ce que nous demandons en demandant ce royaume. Comme Notre-Seigneur connaît que dans notre extrême impuissance, nous sommes incapables de sanctifier, de louer et de glorifier dignement ce nom adorable du Père éternel, si sa suprême majesté ne nous en donne le moyen, en nous donnant ici son royaume, il a voulu dans les demandes qu'il lui a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or, pour nous faire entendre ce que c'est que nous demandons, combien il nous importe de presser pour l'obtenir, et qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celui qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en êtes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considérations ; car notre bon maître vous le permettra, pourvu que vous vous soumettiez entièrement à la créance de l'Église, ainsi que je le fais toujours, et que, pour cette raison, je ne vous donnerai point ceci à lire qu'après qu'il aura été vu par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc que le grand bonheur entre tant d'autres dont on jouit dans le royaume du ciel est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soi-même le repos et la gloire, on y est dans la joie de voir tous les autres comblés de joie, dans une paix perpétuelle de voir que tous louent, bénissent et sanctifient le nom de Dieu ; de voir que tous l'aiment, et de ce que personne ne l'offense. Ainsi les âmes ne sont occupées que de son amour et ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connaissent parfaitement. Que si nous le connaissions mieux ici-bas que nous ne le connaissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons, et nous l'aimerions de la manière que je viens de dire, quoique non pas à un si haut degré de perfection ni si constamment.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Ne vous semble-t-il point, mes sœurs, que je veuille dire que pour faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devrions être des anges ? Certes notre divin maître le voudrait, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles ; car pourquoi serait-il impossible que, même dans l'exil de cette vie, une âme pût avec l'assistance de Dieu arriver jusqu'à ce point, quoique ce ne puisse être si parfaitement que lorsqu'elle sera délivrée de la prison de ce corps, parce que nous voguons encore sur la mer du monde, et n'avons pas achevé notre voyage. Mais il y a des intervalles dans lesquels les âmes étant lassées de marcher, Notre-Seigneur met leurs

puissances dans un calme et une quiétude où il leur fait comprendre clairement et goûter, comme par avance, ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participants de son royaume et à ceux à qui il le donne dans cette vie, en la manière qu'on le voit dans la prière qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'espérance qu'ils ont d'être un jour éternellement rassasiés de ce qu'ils ne goûtent ici-bas que durant quelques moments.

Que si je n'appréhendais de vous donner sujet de croire que je veux vous parler ici de la contemplation, cette demande me fournirait une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation que ceux qui y sont habitués nomment oraison de quiétude. Mais, comme j'ai entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imaginerez peut-être que je ne dois pas les joindre ensemble, quoique je n'en demeure pas d'accord, parce que je sais le contraire; car je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale telle que je vous l'ai représentée à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle manière cela se fait; et c'est pour cette raison, mes filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale.

Je sais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres; et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte, qu'elle ne pouvait se souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisait! Elle récitait quelques *Pater* en l'honneur du sang que Notre-Seigneur a répandu dans les divers mystères de sa passion; et elle s'y occupait de telle sorte, qu'elle y passait quelquefois deux ou trois heures. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles elles étaient, et je trouvai qu'en disant continuellement son *Pater*, elle entrait dans une si haute contemplation, que Notre-Seigneur l'élevait jusqu'à l'union divine; et ses actions le faisaient bien voir, car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très-véritable, ne croyez pas, vous qui êtes ennemies des contemplatifs, que vous ne puissiez vous-mêmes le devenir, pourvu que vous récitiez vos oraisons vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXI.

De l'oraison de quiétude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, QUI EST LA PURE CONTEMPLATION.

Je veux donc, mes filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de

quiétude, selon ce que j'en ai entendu parler, et que Notre-Seigneur me l'a fait comprendre, afin peut-être que je vous en instruisse. C'est, à mon avis, dans cette oraison qu'il commence à nous faire connaître que nos demandes lui sont agréables, et qu'il veut dès ici-bas nous faire entrer dans la possession de son royaume, afin que nous le louions, que nous le sanctifions, et que nous travaillions de tout notre pouvoir à faire que les autres le louent et le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne saurions pas nous-mêmes l'acquérir, quelque soin que nous y apportions; car c'est mettre notre âme dans la paix et dans le calme, ou, pour mieux dire, c'est sentir que Notre-Seigneur l'y met dans sa divine présence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultés et ses puissances, comme nous voyons dans l'Évangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Siméon le juste.

Lorsque l'âme est dans cet état, elle comprend, par une manière fort différente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, qu'elle est déjà proche de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approche davantage, elle deviendra, par le moyen de l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela, ni avec les yeux du corps, ni avec les yeux de l'âme, non plus que saint Siméon ne voyait le divin Jésus que sous les apparences d'un simple enfant, et qu'à en juger par la manière dont il était couvert et enveloppé, et par le petit nombre de personnes qui le suivaient, il n'eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du Père éternel. Mais, de même que cet adorable enfant lui fit connaître qui il était, l'âme connaît avec qui elle est, quoique non pas si clairement, puisqu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce royaume, qu'elle y est proche de son roi, et qu'il a résolu de le lui donner; mais son respect est si grand, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme un évanouissement intérieur et extérieur tout ensemble, durant lequel le corps voudrait demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui, étant presque arrivé où il veut aller, se repose, pour y arriver encore plus tôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de ce plaisir, celui dont jouit l'âme n'est pas moindre. Sa joie de se voir si proche de cette fontaine céleste est si grande, qu'avant même que d'en boire, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer; toutes ses puissances sont si parfaites, qu'elle ne voudrait jamais sortir de cette heureuse tranquillité, et tout ce qui s'offre alors à elle ne peut que l'importuner, parce qu'il la détourne de l'amour qu'elle a pour Dieu; car en cet état la seule volonté est captive, et là rien n'empêche ces deux autres puissances, l'entendement et la mémoire, de penser auprès de qui elles sont; mais, quant à elle, si

elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'entendement voudrait ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ni la mémoire s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur ferait perdre la tranquillité dont ils jouissent, et ainsi ils n'osent se remuer, à peine peuvent-ils parler ; et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si proches de leur roi qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils voient qu'ils sont auprès de lui, dans son palais, et connaissent qu'il commence à les mettre en possession de son royaume.

Se trouvant en cet état ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joie. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, et voudraient ne le voir jamais, ni en entendre parler, mais voir et entendre seulement Dieu. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner ; et enfin, tandis que ce plaisir dure, ces âmes sont si plongées et si abîmées en Dieu, qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à désirer, et diraient volontiers avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois dans cette oraison de quiétude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'expérience. Mais ceux qui auront passé par-là la comprendront bien, et n'auront pas peu de consolation de savoir quelle elle est. Pour moi je crois que Dieu joint même souvent une telle faveur à cette autre. Voici ce que c'est : lorsque cette quiétude est grande et qu'elle dure longtemps, il me semble que si la volonté n'était attachée et comme liée, elle ne pourrait conserver la paix dont elle jouit ainsi qu'elle la conserve lorsque l'on se trouve durant un jour ou deux en cet état sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voient clairement qu'elles ne sont pas occupées tout entières à ce qu'elles font, mais que le principal leur manque, qui est la volonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, et laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps ; mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables qu'elles paraissent comme engourdies et quelquefois tout interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il lui plaît de l'accorder, parce que la vie active et contemplative se trouvent jointes et que dans cet heureux temps Notre-Seigneur met tout en œuvre ; car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire, à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe, et l'entendement et la mémoire travaillent à leur ouvrage, c'est-à-dire, à l'action, à l'imitation de Marthe qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Madeleine.

Je sais une personne que Notre-Seigneur mettait souvent dans cet état ; et parce qu'elle ne comprenait point comment cela se pouvait faire, elle le demanda à un grand contemplatif ; il lui répondit qu'elle ne devait point s'en étonner, et qu'il lui en arrivait autant ; ce qui me donne sujet de croire que , puisque l'âme est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quiétude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté se trouve unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur ; et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur par sa bonté a favorisées de cette grâce, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelques avis sur ce sujet.

Le premier est lorsqu'elles jouissent de cette consolation sans savoir de quelle manière elle leur arrive ; mais connaissant seulement qu'elles n'y ont contribué ni pu contribuer en rien, elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une rêverie ; car comme nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de venir, nous ne saurions non plus ni nous procurer une si grande faveur qu'est cette oraison, ni empêcher qu'elle ne se passe. C'est une chose entièrement surnaturelle ; nous n'y avons aucune part, et nous sommes si incapables de l'acquérir par nos propres forces, que le moyen d'en jouir plus long-temps est de reconnaître qu'étant très-indignes de la mériter, nous ne saurions ni l'avancer ni la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de grâces ; et ces actions de grâces ne consistent pas en la quantité de paroles, mais à imiter le publicain, en n'osant pas seulement lever les yeux vers le ciel.

La retraite peut alors être fort utile pour laisser la place entièrement libre à Notre-Seigneur, afin que sa souveraine majesté dispose en la manière qu'il lui plaira d'une créature qui est toute à lui ; et le plus qu'on doit faire alors est de proférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui excitent notre amour, ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, et que ce même souffle éteindrait si elle était allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit être doux pour empêcher que la quantité de paroles que fournirait l'entendement n'occupe la volonté.

Voici un second avis, mes filles, que je vous prie de bien remarquer, c'est que durant cette oraison de quiétude vous vous trouverez souvent en état de ne pouvoir vous servir ni de l'entendement ni de la mémoire. Et il arrive qu'au même temps que la volonté est dans une très-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble, et si fort effarouché, que, ne sachant où il est et se croyant être dans une maison étrangère, il va comme d'un lieu en un autre pour y trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui ai l'esprit fait de la sorte : c'est donc à moi que je parle, et cela me tourmente si fort que je voudrais quel-

quelquefois donner ma vie pour remédier à cette inconstance et variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arrête, et que, comme étant dans sa maison et s'y trouvant bien, il accompagne la volonté. Que si la mémoire s'y joint encore, et qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert, c'est un bonheur inconcevable, et comme un triomphe qui remplit l'âme de contentement et de gloire, de même que dans le mariage, quand le mari et la femme sont si parfaitement unis, que l'un ne veut que ce que l'autre désire, au lieu que l'un des deux ne saurait être de mauvaise humeur sans que l'autre se trouve dans une souffrance perpétuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité et dans cette quiétude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement, de la pensée ou de l'imagination, car je ne sais lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle ferait d'un fou et d'un insensé, parce qu'elle ne pourrait s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner et l'inquiéter; d'où il arriverait que non-seulement elle ne tirerait pas par ce moyen un plus grand profit de son oraison, mais que tous ses efforts ne serviraient qu'à lui faire perdre ce que Dieu lui aurait donné, sans qu'elle y eût rien contribué.

Voici une comparaison que Notre-Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui, à mon avis, explique cela fort clairement; c'est pourquoi je vous prie de la bien considérer: l'âme en cet état ressemble à un enfant qui tête encore, à qui sa mère, pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras, fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remue seulement les lèvres. Car il arrive de même, dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribue en rien par son travail, parce que Notre-Seigneur veut que, sans y avoir pensé, elle connaisse qu'elle est avec lui, qu'elle se contente de sucer le lait dont il lui remplit la bouche, qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de savoir que c'est à lui à qui elle en est obligée; qu'elle se réjouisse d'en jouir sans vouloir connaître ni en quelle manière elle en jouit, ni quelle est cette chose dont elle jouit, et qu'elle entre ainsi dans un heureux oubli de soi-même, par la confiance que celui auprès duquel elle est si heureuse de se trouver pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrêtait à contester avec l'entendement pour le rendre malgré lui participant de son bonheur, en le tirant par force après elle, il arriverait de nécessité que, ne pouvant avoir en même temps une forte attention à diverses choses, elle laisserait répandre ce lait, et se trouverait ainsi privée de cette divine nourriture.

DIFFÉRENCE DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET DE CELLE D'UNION.

Or il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, qu'en cette dernière l'âme ne reçoit pas

cette divine nourriture comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac, mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-même sans savoir de quelle sorte Notre-Seigneur l'y a mise; au lieu que dans la première il semble que Dieu veut que l'âme travaille un peu, quoiqu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'aperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination; ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celui qui les a créées les suspend alors, et le plaisir dont il les fait jouir est si grand, qu'elles en sont tout occupées, sans pouvoir comprendre comment cela se fait.

Quand l'âme se trouve dans cette oraison d'union, elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement également grand et tranquille; mais elle ne saurait dire promptement en quoi il consiste : ce qu'elle sait de certitude, c'est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent ici-bas, et que la joie de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre, n'en saurait produire un semblable. La raison, selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'extérieur et comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celui-ci est dans l'intérieur et dans le centre même de la volonté.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Lors donc qu'une âme est dans un état si sublime d'oraison, ce qui est, comme je l'ai dit, entièrement surnaturel, s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, et demeurer dans son repos, puisqu'après qu'il aura couru de tous côtés, elle le fera revenir à elle, comme en étant la maîtresse et l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que, si elle voulait l'arrêter par force, elle-même se priverait de la force que lui donne cette divine nourriture, et ainsi tous deux y perdraient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la même chose arrive ici; et ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en aient l'expérience, je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, et qu'ils rendront grâces à Notre-Seigneur de la lumière qu'il lui a plu de me donner pour le leur faire connaître. Pour conclusion, j'estime que lorsque l'âme est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée et si parfaite, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande en lui donnant ici-bas son royaume.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons! ô heureuse manière de

demander ! Cela me fait désirer, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes célestes du *Pater noster*, et les autres oraisons vocales : car, après que Dieu nous aura fait cette faveur, nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lorsque le créateur de toutes choses entre dans une âme, il en bannit l'amour de toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entièrement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde ; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque pour l'être, qu'ils s'humilient et qu'ils s'efforcent d'en venir là, puisque autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, et qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume, elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, non seulement il ne lui déclarera point les secrets et ne lui montrera point les merveilles de ce royaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur, et quand il la lui accordera, ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe : je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte, et c'est, à mon avis, pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu, qui la considérait déjà comme étant à lui, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment véritablement, afin de leur faire de plus grandes grâces qu'il n'en avait accordées à celles-ci, quoiqu'il ne retire pas entièrement tout ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent toujours avec pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ai été, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connaître la vanité de toutes les choses du monde, et enfin leur donne son royaume, en les mettant dans cette oraison de quiétude, lorsqu'elles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la hâte, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour, qu'encore que Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, mais s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devraient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez pas de la sorte, mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très-grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois, et comme en courant,

sans entendre ce que vous dites. Celui à qui vous adressez vos demandes est proche de vous, il ne manquera pas de vous écouter, et vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous louerez et que vous sanctifierez véritablement son nom, parce qu'étant alors dans sa familiarité, et comme l'un de ses domestiques, vous le louerez et vous le glorifierez avec plus d'affection et d'ardeur; et, ayant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connaître toujours de plus en plus. Cet avis est si important, que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considérer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du Pater : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* La Sainte parle de nouveau, sur ce sujet, de la contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi *Ravissement.*

SUR CES PAROLES DU PATER : *Votre volonté soit faite, etc.*

Après que notre bon maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous saurions désirer en cette vie, et après nous avoir honorés d'une si extrême faveur que de nous tenir pour ses frères, voyons ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous, puisqu'il est bien juste que nous reconnaissons par quelques services des bienfaits si extraordinaires.

« O mon doux Jésus, qu'il est vrai que ce que vous offrez à votre
« Père de notre part, aussi bien que ce que vous lui demandez pour
« nous, est grand, quoique, si nous considérons la même chose en elle-
« même, elle n'est rien en comparaison de ce que nous devons à un
« si grand roi ! Mais il est certain, mon Dieu, que, puisque vous nous
« avez donné votre royaume, vous ne nous laissez pas dénués de
« tout lorsque nous donnons tout ce qui est en notre pouvoir, en
« vous disant, aussi bien de cœur que de bouche : *Que votre volonté
« soit faite en la terre comme au ciel.* »

Pour nous donner le moyen, mon Sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous, vous avez agi selon votre divine sagesse, en faisant auparavant en notre nom la demande précédente ; car sans cela comment nous serait-il possible de satisfaire à notre promesse ? Mais votre Père éternel nous donnant ici-bas le royaume que vous lui demandez pour nous, nous pourrions tenir la parole que vous lui donnez en notre nom, puisqu'en convertissant la terre de mon cœur en un ciel, il ne sera pas impossible que sa volonté s'y accomplisse. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne vois pas de quelle sorte cela se pourrait, vu que ce que je vous offre est si grand, et que la terre de mon cœur est si sèche et si stérile.

Je ne saurais penser à ceci sans avoir quelque envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se résoudre à demander à Dieu

de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. En quoi je n'entends point parler de ceux qui n'osent par humilité lui faire cette prière, à cause qu'ils ne croient pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour lui, capable de les porter à désirer de le lui témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils lui demandent. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent lui faire cette prière, tant ils appréhendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent? Que cela serait mal, mes filles. Car considérez qu'alors Jésus-Christ est notre ambassadeur envers son Père, puisqu'il a voulu se rendre entremetteur entre lui et nous, et que cette intercession lui a coûté si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir tout ce qu'il promettait en notre nom? Et ne vaudrait-il pas mieux ne le point promettre?

Mais, mes filles, voici encore une autre oraison qui n'est pas moins forte : c'est que, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le ciel et sur la terre. Suivez donc mon avis et me croyez, en faisant, comme l'on dit d'ordinaire, de nécessité vertu.

« O mon Seigneur et mon maître, quelle consolation pour moi de ce
 « que vous n'avez pas voulu que l'accomplissement de votre sainte
 « volonté dépendît d'une volonté aussi dérégulée et aussi corrompue
 « qu'est la mienne ! car de quelle sorte en aurais-je usé ? Maintenant
 « je vous donne de tout mon cœur ma volonté, mais je n'ose dire que
 « ce soit sans que mon intérêt s'y rencontre, puisque j'ai reconnu par
 « tant de diverses expériences, l'avantage que je reçois de la sou-
 « mettre entièrement à la vôtre. » O mes chères filles ! que d'un côté le profit est grand lorsque nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du *Pater*, et que de l'autre le dommage est grand lorsque nous manquons de l'accomplir !

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux vous dire jusqu'où s'étend ce que vous offrez et ce que vous promettez à Dieu par ces paroles, afin que vous ne puissiez plus vous excuser en disant que vous avez été trompées et que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui se contentent de promettre, et qui, n'accomplissant pas ce qu'elles promettent, croient en être quittes en disant qu'elles ne savaient pas bien ce qu'elles avaient promis. J'avoue que cela pourrait être, puisqu'autant qu'il est facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant, quand il faut en venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir, comme l'on doit, cette promesse ; car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi, si elles ont cru qu'il

n'y avait point de différence entre l'un et l'autre, il paraît qu'elles n'entendaient pas ce qu'elles disaient. Faites-le donc comprendre, mes sœurs, par de longues épreuves, à celles qui feront profession dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il suffit de promettre sans être obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos supérieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Quelquefois même ils traitent les forts et les faibles d'une même sorte; mais il n'en est pas ici de même, car Notre-Seigneur connaissant ce que chacune de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou au moins vous en faire souvenir. Ne croyez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs et des honneurs, ni toutes ces autres choses qui font la félicité de la terre. Il vous aime trop, et estime trop le présent que vous lui faites pour vous en si mal récompenser; mais il veut vous donner son royaume, et vous le donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle manière il se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel? Demandez-le à son divin Fils, car il lui fit cette même prière dans le jardin; et comme il la lui faisait de toute la plénitude de sa volonté, voyez s'il ne la lui accorda pas, en permettant qu'il fût comblé de travaux, de persécutions, d'outrages et de douleurs, iusqu'à perdre la vie en souffrant la mort sur une croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes filles, connaître quelle est sa volonté qu'en voyant de quelle manière il a traité celui qu'il aimait le mieux? Ce sont là les présents et les faveurs qu'il fait en ce monde; et il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous: à ceux qu'il aime le plus, il en donne plus; et à ceux qu'il aime le moins, il en donne moins; réglant cela selon le courage qu'il sait être en chacun de nous, et selon l'amour qu'il voit que nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de lui, et que celui qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu; car je tiens pour certain que notre amour étant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes et de petites croix, selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez Dieu véritablement, il faut que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non pas de simples paroles de civilité et de compliment. C'est pourquoi efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine majesté que vous enduriez; car si vous en usiez d'une autre manière, ce serait comme offrir un diamant, et, en priant instamment de le recevoir, le retirer lorsqu'on avancerait la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il faut se moquer de celui qui a tant été moqué pour l'amour de nous; et, quand il n'y aurait que ces moqueries qu'il a souffertes, serait-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles, autant de

fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est-à-dire, très-souvent ? Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, qui est notre volonté, puisqu'il est certain que c'est lui-même qui nous l'a donnée afin que nous la lui donnions.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir un véritable désir d'accomplir ce qu'elles promettent ; mais quant à nous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions, puisque c'est en cela que nous témoignons que nous sommes véritablement religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non seulement offert ce diamant, mais l'avoir même mis au doigt de celui à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce serait être si avares après avoir été si libérales, qu'il vaudrait mieux en quelque sorte que nous eussions été plus retenues à le donner, puisque tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à ce seul point, de nous abandonner entièrement à notre Créateur, de n'avoir d'autre volonté que sa volonté, et de nous détacher des créatures, qui sont toutes choses dont vous savez assez quelle est l'importance.

J'ajouterai que ce qui porte notre divin maître à se servir ici de ces paroles, c'est qu'il sait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Père, puisqu'en les accomplissant, elles nous mènent par un chemin très-facile à sa divine fontaine dont j'ai parlé, qui est la contemplation parfaite, et nous fait boire de cette eau vive qui en découle ; ce que nous ne saurions jamais espérer, si nous ne donnons entièrement à Notre-Seigneur notre volonté pour en disposer comme il lui plaira.

C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez désiré que je vous parlasse, et à laquelle, comme je vous l'ai dit, nous ne contribuons en rien. Nous n'y travaillons point, nous n'y agissons point ; et toute autre chose ne pouvant que nous détourner et nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : « *Votre volonté soit faite. Accom-*
 « plissez-la en moi, Seigneur, selon votre bon plaisir. Si vous voulez
 « que ce soit par des travaux, donnez-moi la joie de les sup-
 « porter, et je les attendrai avec confiance ; et si vous voulez que
 « ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts
 « et par les misères que cause la pauvreté, me voici en votre présence,
 « mon Dieu et mon Père, et je ne tournerai point la tête en arrière ;
 « car comment le pourrais-je, puisque, votre divin Fils vous offrant ma
 « volonté dans cette sainte prière où il vous offre celle de tous les hommes,
 « il est bien juste que je tienne la parole qu'il vous a donnée en mon
 « nom, pourvu que de votre côté vous me fassiez la grâce de me don-
 « ner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois
 « capable de tenir cette parole. Enfin, mon Seigneur, disposez de
 « votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui
 « est tout à vous »

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT.

O mes filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don ! Il est tel que, pourvu que nous l'offrions de tout notre cœur, il peut faire que le Très-Haut s'unisse à notre bassesse, nous transforme en lui, et rende ainsi le Créateur et la créature une même chose. Voyez donc, je vous prie, si vous serez bien récompensées, et quelle est la bonté de ce divin maître qui, sachant par quel moyen on peut se rendre agréable à son Père, nous apprend ce que nous avons à faire pour lui plaire et pour gagner son affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à lui rendre nos devoirs, et faisons connaître par nos actions que les assurances que nous lui en donnons ne sont pas feintes, plus il nous approche de lui et nous détache de toutes les choses de la terre et de nous-mêmes, afin de nous rendre capables de recevoir de si grandes et de si chères faveurs ; car cette preuve de l'amour que nous lui portons lui est si agréable, qu'il ne cesse point de nous récompenser en cette vie, et nous réduit à ne savoir plus que lui demander sans que néanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi, ne se contentant pas de nous avoir rendus une même chose avec lui en nous unissant à lui, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connaissons notre bonheur, de ce que nous voyons, quoique obscurément, quelles sont les félicités qu'il nous réserve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentiments extérieurs s'évanouissent de telle sorte, qu'il n'y a plus rien que lui seul qui nous occupe.

C'est là ce qu'on appelle ravissement, et c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette âme, et de traiter si familièrement avec elle que, non seulement il lui rend sa volonté, mais il lui donne la sienne, et passe jusqu'à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant lui-même ce qu'elle désire, comme elle accomplit ce qu'il lui ordonne, et en le faisant d'une manière beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît, et parce que sa volonté est immuable.

Quant à la pauvre âme, quoiqu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut. Elle ne peut pas même vouloir sans que Dieu lui donne cette volonté ; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Il arrive même souvent que, voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente et s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps entraîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puisque, encore que nous fassions tout ce qui dépend de nous, comment serait-il possible que nous pussions payer quelque chose de ce que nous lui devons ? Car nous n'avons, comme je l'ai dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçu de lui ; ainsi, après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes, nous ne devons penser qu'à accomplir parfai-

tement ce que nous pouvons par sa grâce, qui est de lui consacrer toute notre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarrasser une âme qu'il a mise en cet état, et lui nuire plutôt que de lui servir.

Comprenez bien, je vous prie, mes sœurs, que je ne dis ceci que pour les âmes que Notre-Seigneur a voulu unir à lui par une union et une contemplation parfaites ; car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose, non pas une humilité acquise par l'entendement, mais une humilité procédant de la claire lumière de la vérité, qu nous donne en un moment cette connaissance de notre néant et de la grandeur infinie de Dieu, que notre imagination ne pourrait avec beaucoup de travail acquérir en beaucoup de temps.

J'ajoute ici un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidirait. N'employez donc pour ce sujet que la simplicité et l'humilité, qui peuvent seules vous y servir, en disant : *Votre volonté soit faite*

CHAPITRE XXXIII.

Du besoin que nous avons que Notre-Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

SUR CES PAROLES : *Donnez-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, sachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en notre nom, parce que notre lâcheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de notre faiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Père ce pain céleste, afin que l'ayant reçu nous ne manquions pas de lui donner notre volonté, parce qu'il sait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y résoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la lui donner, qu'en ce point consiste tout notre bonheur ; car si l'on dit à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il vous alléguera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il n'en demeurera jamais d'accord. Et si l'on représente à un religieux qui aime la liberté et la bonne chère qu'il est obligé de donner un bon exemple, puisque ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite, mais qu'il le lui a promis et l'a même juré, et que la volonté de Dieu est qu'il observe sa règle, laquelle il transgresserait en donnant du scandale, quoiqu'il ne la violât pas entièrement ; outre qu'ayant fait vœu de pauvreté, il doit sincèrement la pratiquer, puisqu'il est sans doute que Dieu demande cela de lui ; non seulement ce

religieux ne changera pas, mais à peine s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le désir. Que serait-ce donc si Notre-Seigneur ne nous avait pas lui-même montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son Père? Certes il y en aurait très-peu qui accomplissent cette parole qu'il a dite pour nous : *Votre volonté soit faite*. Mais, connaissant notre besoin, son extrême amour lui fait, faire en son nom et au nom de tous ses frères, cette demande à son Père : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour*.

Au nom de Dieu, mes sœurs, considérons attentivement ce que notre saint et notre bon maître demande par ces paroles, puisqu'il ne nous importe pas moins que de la vie de notre âme de ne pas les dire en courant, et de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons espérer de recevoir, si nous le donnons de tout notre cœur. Il me semble maintenant, autant que je puis le comprendre, que Jésus-Christ connaissant ce qu'il donnait en notre nom, combien il nous importe de le donner, et la peine que nous avons à nous y résoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses et passagères fait que nous avons si peu d'amour pour lui, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'était une faveur si extraordinaire et si importante, il voulut que ce fût son Père qui nous l'accordât. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, et que, n'ayant qu'une même volonté, il ne pût douter que son Père n'agrât et ne ratifiât dans le ciel tout ce qu'il ferait sur la terre, néanmoins son humilité, en tant qu'homme, fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusqu'à lui demander la permission de se donner à nous, quoiqu'il sût qu'il l'aimait tant, qu'il prenait en lui ses délices. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandait plus qu'il n'avait fait en toutes les autres, parce qu'il savait que les hommes non seulement lui feraient souffrir la mort, mais que cette mort serait accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

« O mon Seigneur et mon maître, quel autre père nous ayant donné
« son fils, et un tel fils, pourrait, après avoir vu que nous l'aurions si
« maltraité, se résoudre à consentir qu'il demeure encore parmi nous
« pour y recevoir de nouveaux mépris et de nouvelles indignités? Cer-
« tes, mon Sauveur, le vôtre seul en était capable, et ainsi il paraît
« que vous saviez bien à qui vous faisiez cette demande. O mon Dieu,
« mon Dieu, quel est cet excès de l'amour du Fils, et quel est cet excès
« de l'amour du Père? »

Je ne m'étonne pas tant néanmoins de ce que fait Jésus-Christ, notre cher maître, puisqu'étant aussi fidèle qu'il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il n'avait garde de manquer à l'accomplir. Je sais qu'étant tout parfait il est exempt de nos défauts, et que, connaissant qu'il accomplissait cette volonté en nous aimant autant que

lui-même, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plénitude, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

« Mais quant à vous, ô Père éternel, comment est-il possible que vous y ayez consenti ? Comment est-il possible qu'après avoir permis une fois que votre Fils fût exposé à la fureur de ces âmes barbares et dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'après avoir vu de quelle sorte ces misérables l'ont traité, vous permettiez qu'il reçoive à tous moments des injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les hérétiques lui font aujourd'hui dans ce très-saint et très-auguste sacrement ? Ne voyez-vous pas de quelle sorte ces sacrilèges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irrévérences et tous les outrages qu'ils lui font ? Grand Dieu, comment écoutez-vous donc cette demande de votre Fils, et comment pouvez-vous la lui accorder ? Ne vous arrêtez pas à ce que lui inspire la violence de son amour, puisque dans le dessein qu'il a d'accomplir votre volonté et de nous procurer une faveur si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages et mille injures. C'est à vous, mon Créateur, d'y prendre garde. Car, quant à lui, il ferme les yeux à tout, pour pouvoir être notre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui regarde ses intérêts, et n'ouvre la bouche qu'en notre faveur. Ne se trouvera-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour cet innocent agneau que l'on ne saurait assez aimer ? Je remarque qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il répète les mêmes paroles. Car après vous avoir prié de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : *Donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur* ; qui est comme s'il disait qu'après nous l'avoir donné une fois, vous continuiez durant chaque jour à nous le donner jusqu'à la fin du monde. »

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrisse le cœur, mes filles, et redouble votre amour pour votre divin époux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave ? et ne voyez-vous pas au contraire que la bonté de Jésus est telle, qu'il semble qu'il se glorifie de l'être ?

« O père éternel, qui peut concevoir quel est le mérite d'une profonde humilité, et quel trésor peut être assez grand pour acheter votre divin Fils ? Quant à ce qui est de le vendre, nous n'en ignorons pas le prix, puisqu'il a été vendu pour trente deniers. Mais, pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir quelque prix qui soit assez grand ? Comme participant de notre nature, il témoigne en cette occasion qu'il ne met nulle différence entre lui et nous ; et comme maître de sa volonté, il vous représente que, puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut se donner à nous. C'est pourquoi il vous demande et nous permet de vous demander avec lui notre pain, qui n'est autre que lui-même, pour témoigner par là qu'il nous considère comme n'étant qu'une même chose avec lui, afin que joignant

« ainsi chaque jour son oraison à notre oraison, la nôtre obtienne de
« vous les demandes que nous vous ferons. »

CHAPITRE XXXIV.

Suite de explication de ces paroles du Pater : *Donnez-nous aujourd'hui le pain aont nous avons besoin chaque jour.* Des effets que la sainte Eucharistie, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui le reçoivent dignement.

SUR CES MÊMES PAROLES DU PATER : *Donnez - nous aujourd'hui le pain, etc.*

Or d'autant que ces mots *de chaque jour* dont Jésus-Christ se sert dans cette demande qu'il fait à son Père montrent, ce me semble, qu'il la lui fait pour toujours, j'ai considéré en moi-même d'où vient qu'après les avoir dits il ajoute en parlant de ce pain : *Donnez-le-nous aujourd'hui*, et je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit ; que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise, je n'aurai point de peine à en demeurer d'accord, puisque c'en est toujours une assez grande de me mêler de dire mes sentiments sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connaître que nous ne le posséderons pas seulement en la terre, mais que nous le posséderons aussi dans le ciel, si nous savons profiter du bonheur d'être ici-bas en sa compagnie, puisqu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir, nous aimer et nous animer, afin, comme je l'ai dit, que la volonté de son Père s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'hui* montre, à mon avis, la durée du monde, qui, à parler véritablement, ne doit être considérée que comme un seul jour, principalement pour ces malheureux qui se damnent, puisqu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des ténèbres éternelles. Or ce n'est pas la faute de Notre-Seigneur s'ils se laissent vaincre, car il les encourage sans cesse jusqu'à la fin du combat, sans qu'ils puissent ni s'excuser ni se plaindre du Père éternel de leur avoir ravi ce pain céleste lorsqu'ils en avaient le plus besoin. C'est ce qui fait dire par Jésus-Christ à son Père que puisqu'il ne doit être avec les hommes que durant un jour, il le prie de lui permettre de le passer avec ceux qui sont à lui, quoique cela l'expose au mépris et aux irrévérences des méchants ; et que puisqu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne lui peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis et la peine de ses ennemis. Ainsi il ne lui demande ici ce pain sacré que pour un jour, parce que, nous l'ayant une fois donné, il nous l'a donné pour toujours.

Le Père éternel, comme je l'ai dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous saurions désirer se trouve, sans que notre âme puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule

faute, puisque, quelque goût et quelque consolation qu'elle cherche dans ce très-saint sacrement, elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ni peines ni persécutions qu'il ne lui soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son Sauveur a souffertes.

Joignez, mes filles, vos prières à celles que votre saint époux fait à son Père, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, et que vous ne soyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans lui. Représentez-lui que, c'est bien assez que pour tempérer votre joie, il veuille demeurer caché sous les apparences du pain et du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les âmes qui, n'aimant que lui dans le monde, ne peuvent trouver qu'en lui seul leur consolation : mais priez-le surtout qu'il ne vous abandonne jamais, et vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve, ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entends durant l'oraison, puisque vous y êtes occupées à des choses plus importantes, et qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner de quoi vivre ; mais alors même ce doit être sans trop vous en soucier, et sans y attacher jamais vos pensées. Car, quoique ce soit bien fait de vous procurer par votre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, et il faut que l'âme se repose. Laissez ce soin à votre divin époux ; il veille sans cesse sur vos besoins, et vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mêmes, en ne vous abandonnant pas, comme vous l'avez promis, à la volonté de Dieu. Certes, mes filles, si je tombais maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierais point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir et de soutenir ma vie ; mais je le prierais plutôt de me laisser mourir de faim. Car pourquoi vouloir prolonger notre vie, si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort éternelle ? Assurez-vous donc que si vous vous donnez véritablement à Dieu, comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous êtes à son égard comme un serviteur, qui, s'engageant à servir son maître, se résout à le contenter en tout, et il est à votre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur, tandis qu'il demeure à son service ; toutefois avec cette différence, que l'obligation de ce maître cesse lorsqu'il devient si pauvre, qu'il n'a pas de quoi se nourrir et nourrir son serviteur ; au lieu qu'ici cela ne peut jamais arriver, puisqu'en prenant Dieu pour votre maître, vous avez un maître qui est infiniment riche. Or quelle apparence y aurait-il qu'un serviteur demandât tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puisqu'il sait qu'étant obligé de la lui donner, il n'a

garde d'y manquer? Son maître ne pourrait-il pas avec raison lui dire que si, au lieu de s'occuper à le contenter et à le servir, il employait tout son soin en une chose aussi superflue que de lui demander de quoi vivre, il ne lui serait pas possible de se bien acquitter de son devoir? Ainsi, mes sœurs, demande qui voudra ce pain terrestre; mais quant à nous, prions le Père éternel de nous rendre dignes de lui demander notre pain céleste. Demandons-lui que, puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie, où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre âme, et lui fasse connaître qu'il est la nourriture qui soutient sa vie, et la nourriture la plus délicieuse de toutes.

DES EFFETS DE L'EUCARISTIE, QUI EST LE PAIN DES AMES.

Mais doutez-vous, mes sœurs, que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps? Non seulement elle le nourrit, mais elle sert de remède à ses maladies. Je sais que cela est véritable : car je connais une personne sujette à de grandes infirmités, qui, étant souvent travaillée de douleurs pressantes, lorsqu'elle allait à la sainte table, s'en trouvait si entièrement délivrée après avoir communiqué, qu'il semblait qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivait d'ordinaire, et ces maux n'étaient point des maux cachés, mais fort évidents, et qui, à mon avis, ne se pouvaient feindre. Or parce que les merveilles que ce pain sacré opère en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, et que je sais être fort véritables. Notre-Seigneur lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelqu'un qu'il aurait souhaité d'être venu au monde dans le temps que Jésus-Christ, notre Sauveur et tout notre bien, conversait avec les hommes, elle en riait en elle-même, parce que, croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très-sainte Eucharistie qu'elle aurait pu faire alors, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage.

Je sais aussi de cette personne que, durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyait aussi certainement, lorsqu'elle communiait, que Notre-Seigneur entrait chez elle, comme si elle l'eût vu de ses propres yeux, et s'efforçait d'exciter sa foi, afin qu'étant très-persuadée que ce roi de gloire venait dans son âme, quoiqu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle oubliât toutes les choses extérieures, autant qu'il lui était possible, pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchait de recueillir en elle-même tous ses sens pour leur faire connaître en quelque sorte le bien qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connaître. Ainsi elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ, où elle pleurait avec la Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien; et quoiqu'elle ne sentît pas une grande dévotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle était très-heureuse d'être là, elle s'y

entretenait avec son époux : car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur en la croix et en d'autres mystères de sa passion où nous nous représentons ce qui s'est passé ; mais c'est une chose présente et une vérité indubitable qui fait que nous n'avons pas besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il demeure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient inconsumées par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes si nous perdions, par notre négligence, une occasion si favorable de nous approcher de lui !

Que si, lorsqu'il était dans le monde, le seul attouchement de ses habits guérissait les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes ? Cette suprême majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéralement, quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui est dû. Si vous avez peine, mes filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il était autrefois sur la terre, revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, tout resplendissant de gloire. Car qui serait celle de nous qui, dans une aussi grande faiblesse qu'est la nôtre, serait capable de soutenir ses regards ; et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge et qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle ? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande majesté, aurait-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensée ? Mais sous les apparences du pain il se rabaisse et fait que j'ose traiter avec lui. De même que, quand un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oserait, avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, s'approcher de Jésus-Christ ? O qu'il paraît bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer, ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connaît en devoir faire un bon usage ! Car encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur âme par de grands sentiments intérieurs et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et, pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez

faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors et de vous tenir près de lui; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas; mais si en détournant aussitôt vos pensées de lui vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais, mes sœurs, combien ce temps d'après la sainte communion, nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour lui demander en un autre temps la même chose nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce serait une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en serait une, sans doute, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, et cette personne nous venant voir, nous la quitions sans lui rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint et que j'y prends un très-grand plaisir? c'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sécheresses où il nous laisse; alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerais de ne jamais pouvoir tourner les yeux sans le voir; car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres!

Puis donc qu'après avoir reçu la très-sainte Eucharistie, vous avez au dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur; car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore et je voudrais le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure, qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte, qu'il ne se fasse en diverses manières connaître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connaître, et ce désir pourra être tel, qu'il se découvrira à votre âme.

Mais si, aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de

nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse ensuite connaître à nous ? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert et leur dit clairement qui il était, ils le traitèrent si mal, et un si petit nombre crut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous de vouloir que nous sachions que c'est lui-même qui est présent dans cet adorable sacrement. Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qu'il sait le désirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses véritables amis. Ainsi, celui-là l'importune en vain de se faire connaître à lui, qui n'est pas si heureux que d'être son ami, et de s'approcher de lui pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles vont à la sainte table, une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait aux commandements de l'Eglise, qu'elles chassent Jésus-Christ hors d'elles-mêmes aussitôt qu'il y est entré, ou, pour mieux dire, les affaires, les occupations et les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte, qu'il semble que Notre-Seigneur ne sortira jamais assez tôt à leur gré de la maison de leur âme.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Quoiqu'en traitant de l'oraison de recueillement, j'aie déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu, je n'ai pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajouter, mes filles, que lorsque vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'âme, parce que, nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Car, comme si, durant l'hiver, entrant dans une chambre où il y aurait un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empêcherait pas que nous ne sentissions moins le froid que s'il n'y avait point de feu. Il en arrive ainsi dans la manière dont nous nous approchons de Jésus-Christ en la sainte communion; mais avec cette différence, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur; au lieu que si l'âme est bien disposée, c'est-à-dire, si elle a un véritable désir de perdre sa froideur et de s'unir à Jésus-Christ, comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie au-

près de lui, elle se sentira tout échauffée durant plusieurs heures, et une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or, il nous importe tant, mes filles, d'entrer dans cette disposition, que vous ne devez pas vous étonner si je le répète plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencements cela ne vous réussisse pas, ne vous mettez point en peine; car il se pourra faire que le démon, sachant quel est le dommage qu'il en recevrait, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de dévotion à pratiquer d'autres exercices de piété, et vous mettra dans un tel serrement de cœur que vous ne saurez de quel côté vous tourner. Mais gardez-vous bien, si vous me croyez, de discontinuer, puisque rien ne peut mieux faire connaître à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement.

Souvenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et qui le suivent dans les travaux, et que si nous en souffrons quelques-uns pour lui il nous en saura bien récompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connaisse que nous désirons de le voir? Et puisqu'il n'y a rien qu'il ne souffre et qu'il ne veuille souffrir pour trouver une âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec joie, faites que ce soit la vôtre; car s'il ne s'en trouvait aucune qui se tint honorée de sa présence, son Père éternel n'aurait-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurât avec nous? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, et tant de bonté pour ceux qui le servent, que, connaissant les sentiments de son cher Fils, il ne veut pas l'empêcher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté, et dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

« Dieu tout-puissant, qui êtes dans les cieus, il n'y a point de doute
 « que ne pouvant refuser à votre fils une chose qui nous est si avan-
 « tageuse, vous lui accordiez sa demande. Mais après qu'il a voulu avec
 « tant d'affection vous parler pour nous, ne se trouvera-t-il point, comme
 « je l'ai dit, quelques personnes qui veulent aussi vous parler pour
 « lui? Soyons ces personnes, mes filles, et quoique, étant si misérables,
 « ce serait être bien hardies de l'entreprendre, ne laissons pas, pour
 « obéir à notre Sauveur, qui nous commande de nous adresser à son
 « Père, de lui demander que, puisque son Fils n'a rien oublié de ce qu'il
 « pouvait faire pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans
 « cet auguste sacrifice, afin que nous puissions le lui offrir, non pas
 « une seule fois, mais plusieurs, il empêche qu'il n'y soit plus traité si
 « indignement, et qu'il arrête le cours d'un mal si étrange, en faisant
 « cesser les crimes de ces malheureux hérétiques qui abattent les églises
 « où cette adorable hostie repose, massacrent les prêtres et abolissent
 « les sacrements. S'est-il jamais, mon Dieu, rien vu de semblable!
 « Faites donc finir le monde, ou remédiez à ces sacrilèges. Il n'y a point
 « de cœur qui les puisse supporter, non pas même le nôtre, quelque

« mauvaises et quelque imparfaites que nous soyons. Je vous conjure
 « donc, ô Père éternel, de ne point souffrir ces désordres; arrêtez ce feu
 « qui croît toujours, puisque, si vous le voulez, vous le pouvez. Consi-
 « dérez que votre divin Fils est encore au monde, et qu'il est bien juste
 « que le respect qu'on lui doit fasse cesser des actions si abominables.
 « Car comment son incomparable pureté peut-elle souffrir qu'on les com-
 « mette dans l'église, qui est la maison toute pure et toute sainte qu'il
 « a choisie pour sa demeure? Que si vous ne voulez, ô mon Dieu, faire
 « cela pour l'amour de nous, qui ne le méritons pas, faites-le pour l'a-
 « mour de lui; car nous n'oserions vous supplier qu'il cesse d'être avec
 « nous, puisqu'il a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout
 « ce jour, c'est-à-dire, durant toute la durée du monde; sans quoi, que
 « serait-ce de nous? Tout ne périrait-il pas, puisque ce précieux gage
 « est la seule chose qui soit capable de vous apaiser? Remédiez donc,
 « Seigneur, à un si grand mal: il ne peut être arrêté que par un puis-
 « sant remède, et ce remède ne peut venir que de vous, Seigneur, qui
 « ne manquez jamais de reconnaître ce que l'on fait pour l'amour de
 « vous. Que je serais heureuse si je vous avais rendu tant de services,
 « qu'ayant quelque droit de vous importuner, je pusse vous demander
 « pour récompense une si grande faveur! Mais hélas! je suis bien éloi-
 « gnée d'être en cet état, puisque ce sont peut-être mes péchés qui vous
 « ayant irrité ont attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc
 « faire, mon Créateur, sinon de vous présenter ce très-sacré pain, vous
 « le donner après l'avoir reçu de vous, et vous conjurer, par les mérites
 « de votre Fils, de m'accorder cette grâce qu'il a méritée en tant de ma-
 « nières? Ne différez pas davantage, ô Dieu tout-puissant, à calmer
 « cette tempête; ne souffrez pas que le vaisseau de votre Église soit
 « toujours agité de tant d'orages, et sauvez-nous, car nous périssons! »

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monastères.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Et pardonnez-nous nos offenses.*

Notre divin maître, voyant que cette viande céleste nous rend toutes choses si faciles, que, pourvu que nos péchés n'y apportent point d'obstacles, nous pouvons exécuter ce que nous avons dit à son Père, que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoute : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Sur quoi considérez, je vous prie, mes sœurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons, afin de nous faire entendre que celui qui vient de demander au Père éternel un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son Fils, et qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auraient pu commettre contre lui; c'est pourquoi il dit : *Comme nous pardonnons, pour faire voir*

que celui qui a une fois proféré cette parole : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a reçues, ou au moins en avoir fait une ferme résolution dans son cœur.

Considérez comme les saints se réjouissaient de souffrir des persécutions et des injures, parce qu'elles leur donnaient moyen d'offrir quelque chose à Dieu, en même temps qu'ils lui demandaient tant de choses. Mais que fera une pauvre pécheresse telle que je suis, ayant eu si peu de sujet de pardonner et ayant tant de besoin qu'on lui pardonne? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, et qui ne comprennent pas de quelle conséquence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en votre nom, d'y faire une réflexion sérieuse, et de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affront, puisque en vérité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfants font avec de la paille.

O mon Dieu! mon Dieu! si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoi consiste la perte! Je ne parle pas à vous, mes sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité; mais je parle à moi-même du temps que je faisais cas de l'honneur sans savoir ce que c'était, et que je me laissais aussi emporter au torrent de la coutume. Hélas! quelles étaient les choses qui me donnaient alors de la peine? Que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtaient le plus à ces points d'honneur. Il paraît bien que je ne considérais pas quel est l'honneur véritable, puisque je ne tenais compte de l'honneur qui, étant avantageux à notre âme, mérite seul d'être recherché. Oh! que celui qui disait que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble avait grande raison de parler ainsi! car, bien que peut-être il ne l'entendit pas de la même manière qu'on doit l'entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre âme ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Bénis soyez-vous, mon Seigneur, de nous en avoir retirées, et faites-nous, s'il vous plaît, la grâce d'en être toujours aussi éloignées que nous le sommes maintenant! » Car Dieu nous garde de ces monastères où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considérez, mes sœurs, que le démon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soyons, puisque même dans les monastères il invente des points d'honneur, et y établit des lois selon lesquelles on monte ou l'on descend par les différents degrés des charges, ainsi que les gens du monde, et où l'on met son honneur dans des choses si basses et si frivoles, que je n'y saurais penser sans étonnement. Que les savants se conduisent, si bon leur semble, selon les règles établies entre eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la théologie croirait sans doute se rabaisser en montrant

la philosophie, parce que le point d'honneur veut que l'on monte et non pas que l'on descende; et quand même on lui ordonnerait de le faire par obéissance, il ne laisserait pas d'estimer qu'on lui ferait tort, et ne serait pas seul de cet avis; d'autres soutiendraient aussi que ce serait lui faire injure, en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspirerait des raisons pour montrer que cela est fondé dans la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui a été prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend, être employée à des offices moins considérables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne; car on est exact à se souvenir de toutes ces choses, et on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer? Je sais que nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder d'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant les égards qu'on doit avoir pour celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien réglé. Mais devons-nous être plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci. C'est aux autres à y prendre garde et non pas à nous; mais le mal est que, quoiqu'on ne monte pas au ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble et notre maître et notre modèle? Oui, sans doute. Or, en quoi donc, mon divin maître, avez-vous établi votre honneur? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort? Non, certes; mais, au contraire, cet abaissement a été la cause et la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas! mes filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que, si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons aller, puisque nous nous égarons dès l'entrée; et je prie de tout mon cœur Notre-Seigneur que nulle âme ne se perde par ce détestable point d'honneur, sans savoir en quoi il consiste. Quoi! pour avoir pardonné des choses qui n'étaient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, et nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné? Portez la lumière, Seigneur, dans les ténèbres de notre ignorance, faites-nous connaître que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, que nous nous présentons à vous les mains vides, et pardonnez-nous nos fautes par votre bonté et par votre miséricorde.

Il faut que Jésus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les unes aux autres, puisque, pour obliger son Père à nous pardonner, il aurait pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il aurait pu lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur,

parce que nous faisons de fort grandes pénitences, ou parce que nous prions beaucoup, ou parce que nous jeûnons très-exactement, ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous, ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur, ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour votre service, et d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire : Parce que nous pardonnons. La raison en est peut-être que, sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur, et qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son Père qui lui soit plus agréable.

Prenez donc garde, mes sœurs, que ces paroles *Nous pardonnons* font voir, ainsi que je l'ai dit, que Notre-Seigneur parle comme d'une chose déjà faite; et remarquez bien aussi que lorsque, dans quelqu'une des occasions dont j'ai parlé, une âme, au sortir de cette oraison, qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme résolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne fausement le nom d'injures, mais de véritables injures, quelque grandes qu'elles puissent être, elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une âme que Dieu a élevée jusqu'à lui par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme étant au-dessous d'elle, et se soucie aussi peu d'être estimée que mésestimée, ou, pour mieux dire, l'honneur lui cause plus de peine que le déshonneur, et elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie : car, comme Dieu la fait entrer dès ici-bas dans une véritable possession de son royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde, parce que, connaissant par sa propre expérience l'avantage qu'elle en retire de souffrir pour lui, elle sait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir régner avec plus de gloire; et il n'arrive guère que Dieu fasse des grâces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joie de grands travaux pour l'amour de lui : c'est pourquoi, comme je l'ai dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que notre Seigneur veut qu'ils soient proportionnés aux grâces dont il les favorise.

Sachez donc, mes filles, que comme ces âmes ont une parfaite connaissance du néant du monde, elles ne s'arrêtent guère dans ce qu'elles savent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plus tôt à le sentir que la raison vient à leur secours, et dissipe leur peine par la joie de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et de faveurs qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans par les travaux qu'elles auraient soufferts par leur propre choix.

Je sais que cela est fort ordinaire, car j'ai communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or et les pierreries, parce qu'ils savent que c'est le vrai moyen

de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoi que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien aises que l'on sache leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont très-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce royaume qui est éternel. Que si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette considération, elles ont peine à souffrir qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir être, et elles prennent même plaisir à désabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudraient. Ce qui procède, à mon avis, de ceux à qui Dieu fait la grâce de donner cette humilité et cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mêmes, qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitements, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, et à qui Notre-Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris et des injures, quoiqu'on ressente de la peine, j'estime que celui à qui Dieu fait la grâce d'arriver jusqu'à l'union, obtient en peu de temps ce bonheur, et que s'il ne l'obtient pas, et ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion du diable, qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que, lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ai parlé, mais je dis que s'il continue à la favoriser de ses dons, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi, je ne saurais croire que Dieu, étant comme il est non seulement miséricordieux, mais la miséricorde même, une âme qui s'approche si fort de lui, et connaît par ce moyen son néant et le grand nombre de péchés qu'il lui a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure même, et de se réconcilier avec celui qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, et qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne saurait manquer, ee me semble, à se réjouir de rencontrer des occasions de lui donner quelques marques du sien pour lui.

Je dis encore que, selon la connaissance que j'ai de plusieurs personnes que Dieu, par une grâce particulière, élève à des choses surnaturelles, en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ai parlé, quoique l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections et d'autres fautes, toutefois, pour ce qui regarde le pardon des offenses,

je n'ai jamais vu qu'elles y aient manqué, ni ne crois pas qu'elles le puissent, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. C'est pourquoi plus elles sont grandes, et plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets; et si elles n'en produisent aucun, beaucoup appréhender et croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisqu'il ne s'approche jamais d'une âme sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connaît avec le temps par les avantages et les bons effets qui en demeurent dans l'âme; et ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprès à son Père : *Ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'oraison du *Pater*, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière.

DE L'EXCELLENCE DE L'ORAISON DU *Pater*.

On ne saurait trop rendre grâces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cette prière évangélique, qui nous a été enseignée par un maître si savant et si admirable. Ainsi, mes filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne saurais voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation et toute la perfection, qu'il semble que, sans avoir besoin d'aucun livre, il nous suffit de bien étudier cette prière si sainte, puisque Notre-Seigneur nous y a enseigné, dans les quatre premières demandes, tous les différents degrés de l'oraison et de la contemplation, depuis les commencements jusqu'à l'oraison mentale, à l'oraison de quiétude, et à celle d'union. Tellement que, si j'en étais capable, je pourrais, en bâtissant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Mais, dans la cinquième demande, Notre-Seigneur commence à nous faire connaître quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lorsqu'elles procèdent véritablement de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

Considérant d'où pouvait venir ce que Jésus-Christ n'a pas expliqué plus particulièrement des choses si obscures et si élevées, pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette prière devant être générale, pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pût, en la disant, demander ce qui serait nécessaire pour sa consolation et pour ses besoins, et qu'ainsi les contemplatifs et ceux qui se donnent à Dieu sans réserve, méprisant les choses périssables, lui demandent seulement les faveurs du ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas; et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde lui demandent le pain et les autres choses conformes à leur état, qu'ils peuvent justement lui demander pour eux et pour leur fa-

mille. Mais quant à ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoi tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté et pardonnent parfaitement, au lieu que nous autres, mes sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car Notre-Seigneur est si bon, qu'il reçoit tout en paiement; et il semble qu'il ait fait en notre nom comme un pacte avec son Père, en lui disant : Seigneur, faites, s'il vous plaît, cela, et mes frères feront ceci.

Or, nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son côté; car y eut-il jamais un si bon payeur, et si libéral? Il pourrait même arriver que disant une seule fois cette oraison avec une intention très-sincère de tenir ce que nous lui promettons, elle suffirait pour le porter à nous combler de ses grâces, parce qu'il aime tant la vérité, et prend tant de plaisir que l'on traite avec lui sincèrement, que lorsque nous agissons de la sorte, il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Mais comme ce maître admirable sait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ai parlé, reçoivent de son Père éternel des faveurs qui les élèvent à un très-haut degré de bonheur; comme il sait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir, tiennent le monde sous leurs pieds, et ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opère dans leurs âmes les assurent qu'il est satisfait d'eux; et enfin comme il sait qu'étant saintement enivrés de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieraient aisément qu'il y a un autre monde et qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des périls qui les environnent.

O éternelle sagesse! ô incomparable maître! Quel bonheur, croyez-vous, mes filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement très-sage, mais qu'il appréhende tant pour nous, qu'il détourne tous les périls qui nous menacent? C'est le plus grand bien qu'une âme sainte puisse désirer dans le monde, et je ne saurais assez l'exprimer par mes paroles, puisque cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre.

Notre-Seigneur ayant donc vu combien il importe à ces âmes de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toujours sur leurs gardes, et que plus elles sont élevées, plus elles ont besoin du secours de son Père éternel, puisqu'en tombant elles tomberaient de plus haut; et voulant d'ailleurs les délivrer des pièges où elles s'engageraient sans y penser, il lui fait pour elles ces deux dernières demandes, si nécessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXVIII.

Sur ces paroles du Pater : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. Et de l'humilité, de la patience, et de la pauvreté.

DERNIÈRE DEMANDE DU Pater. QUE LES PARFAITS NE DÉSIRENT POINT D'ÊTRE DÉLIVRÉS DE LEURS PEINES.

Puisque nous faisons ces demandes, nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moi, mes sœurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines, de leurs tentations et de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation et les faveurs qu'ils y reçoivent procèdent de son esprit, et qu'ainsi, au lieu d'appréhender ces travaux, ils les désirent, ils les demandent, et ils les aiment. En quoi ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils espèrent d'y faire fortune, et que dans la paix, n'ayant que leur solde, ils ne sauraient s'enrichir.

Croyez-moi, mes filles, les soldats de Jésus-Christ, qui sont les contemplatifs, ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles et découverts, et n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils savent que leurs forces étant impuissantes contre celles de Dieu, qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils appréhendent avec raison, dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachés, ces démons qui combattent en trahison et avec finesse, qui se transforment en des anges de lumière, qui nous font tomber dans leurs embûches, sans que nous nous en apercevions, et qui ne se laissent connaître qu'après avoir bu le sang de notre âme et ravi ce que nous avons de vertu.

ARTIFICES DU DÉMON POUR TENTER LES RELIGIEUSES.

Nous devons souvent, mes filles, demander à Dieu, dans cette sainte prière, qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, et qu'il ne permette pas qu'étant trompées par leurs artifices, nous succombions à la tentation; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner, et qu'il dissipe les ténèbres dont ils nous offusquent pour nous empêcher de voir sa lumière. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable maître nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son Père; et vous devez remarquer que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manières; car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs et ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu; au contraire c'est en quelque sorte, à mon avis, le moindre mal qu'ils nous puissent

faire; et il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que, dans l'ignorance que cela procède du démon, et dans la créance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage; que, se reconnaissant indigne de ces grâces, on en remercie sans cesse Dieu; qu'on s'estime plus obligé de le servir, et qu'on s'efforce de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

DE L'HUMILITÉ.

Travaillez continuellement, mes sœurs, pour acquérir l'humilité; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen le diable, au lieu de gagner des âmes, en perd beaucoup, à mon avis, de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire notre bien du mal qu'il voulait nous faire. Car le Seigneur est fidèle en ses promesses, et voyant que notre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que notre ennemi n'affaiblisse notre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre; et ne craignez pas, mes filles, qu'il permette que vous receviez longtemps des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand préjudice que le démon nous pourrait faire, sans que nous nous en aperçussions, serait de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs et les consolations dont j'ai parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées, sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur, ici il nous semble, au contraire, que c'est nous qui lui donnons et qui le servons, et qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette créance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité, et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, s'estimant être en assurance, on tombe sans s'en apercevoir dans un piège d'où l'on ne saurait se retirer; car encore que ce ne soit pas un visible péché mortel capable de précipiter l'âme dans l'enfer, il l'affaiblit de telle sorte, qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ai commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, et j'en ai tant d'expérience, que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrais. Quel remède donc y a-t-il, mes sœurs? Je n'en trouve point de meilleur que celui que notre divin maître nous enseigne, qui est de prier, dans cette oraison, son Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation. J'y en ajouterai un autre, c'est que s'il nous semble que Notre-Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes

filles ? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. D'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connais plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner ; et en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrais la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie ; et, en d'autres temps, les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrais être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela, je ne suis pas seule, car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il en est ainsi, mes sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie des vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus besoin, on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnaissons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu, et non dans les nôtres, et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et de notre misère sans nous rien donner. Que savons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bonnes et que nous croyons l'être, il continuera à nous faire part de ses grâces, ou s'il ne voudra pas les retirer comme étant un bien que nous ne possédons que par emprunt ? ce qui nous rendrait dignes d'être moquées de tout le monde, et particulièrement de ceux qui auraient eu quelque estime pour nous. Il est vrai que, pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins ; mais si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtement nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons autre chose que ce qu'il nous donne par sa grâce.

DE LA PATIENCE.

Voici un autre avis que je vous donne : le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer ; parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce désir est véritable. Ainsi

nous demeurons fort satisfaites à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette créance. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connaître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données, jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience; car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette prétendue patience s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains

DE LA PAUVRETÉ.

Voici un autre artifice du démon: il vous représente que vous êtes pauvre, et il a en cela quelque raison, soit parce que vous avez fait vœu de pauvreté, comme tous les religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être, et l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de l'être, voici ce que tous deux disent: Je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurais m'en passer; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps; et mille choses semblables que cet ange de ténèbres, transformé en ange de lumière, inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connaître que par les effets, il en faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le séculier est vraiment pauvre; car, s'il a trop d'inquiétude pour le bien, il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer; car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si autrement il n'avait pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'elle fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que, faute de soin, son bien ne se perde. Mais je ne prétends pas qu'elle l'abandonne, je dis seulement qu'elle en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réussit, à la bonne heure; sinon, qu'elle prenne patience; car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il ne croit jamais pouvoir manquer du nécessaire, et que quand même il lui manquerait, il ne s'en soucierait pas beaucoup. Il

considere cela comme l'accessoire, et non pas comme le principal; et ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des religieux et des religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins le doivent être, puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre, mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière, et ils veulent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie, ils aient de quoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Hélas! pécheresse que je suis, est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lorsque nous lui avons fait vœu de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qu'il puisse nous arriver? Si nous avons tant de prévoyance pour l'avenir, n'aurait-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pu posséder sans distractions et sans trouble? Or, quoique cela se puisse faire sans péché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu, et nous nous efforcions de l'acquérir, au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà, et demeurions dans cette fausse persuasion, ce qui serait encore pis.

DE L'HUMILITÉ.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi que ce puisse être; mais, s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt, et par nos sentiments et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Que si, au contraire, il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable; et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots à la bouche : Je ne désire rien, je ne me soucie de rien, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire, on se confirme de telle sorte dans cette créance, qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper,

parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrettes, et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Gardez-vous aussi, mes filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit en nous représentant la grandeur de nos péchés; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes; et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devraient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites, Dieu les a tellement abandonnées, qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent pleines de péril; tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles, et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire et ce que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps être une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très-forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être une grande pécheresse, que l'on connaisse clairement qu'on est digne de l'enfer, que l'on avoue mériter être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète point ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il lui était possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner le sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrètes. Que si, quand cela arrive, vous manquez à le découvrir à votre confesseur ou à votre supérieure, ou si, lorsqu'ils vous disent de cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

QU'IL FAUT TOUJOURS SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Ce dangereux ennemi nous attaque par une tentation très-périlleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le connaissons trop pour en faire cas, que nous savons que tout passe, et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencements, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pécher, et est cause qu'elles tombent; et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Car le démon, voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par conséquent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de Notre-Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toujours dans la crainte, puisque vous pouvez retomber encore; et fuyez avec soin les occasions qui seraient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours, autant qu'il vous sera possible, ces grâces et ces faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir la lumière et la conduite sans lui rien cacher de tout ce qui vous arrive; et quelque élevée que votre contemplation puisse être, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-même. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toujours de la sorte, quand bien même vous ne le voudriez pas et que je ne vous donnerais point cet avis, parce qu'elle est toujours accompagnée d'humilité, et augmente notre lumière pour nous faire connaître le peu que nous

sommes. Je n'en dirai pas ici davantage; vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, et je ne vous en ai parlé qu'à cause de l'expérience que j'en ai et des peines où quelquefois je me suis vue. Car, enfin, quoi que l'on puisse vous dire pour vous assurer, vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entière assurance.

« Que pouvons-nous donc faire, ô mon Dieu, sinon de recourir à vous
 « et vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous
 « fassent tomber dans les pièges qu'ils nous dressent. Lorsque leurs
 « efforts nous sont connus, nous pouvons, avec votre assistance, les re-
 « pousser; mais quant à leurs trahisons, qui pourra les découvrir si
 « vous ne le lui faites connaître? Nous avons, mon Dieu, sans cesse
 « besoin de vous appeler à notre aide. Dites-nous donc quelque chose,
 « Seigneur, pour nous rassurer et pour nous instruire. Vous savez
 « qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin, et il y en aura encore
 « moins si l'on ne peut y marcher sans être dans des appréhensions
 « continuelles. »

C'est une chose étrange que les hommes, ne considérant pas que le démon tente et trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchaient par ce chemin, et dont la vie avait paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui, étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, et vivent dans des péchés et des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne saurait douter qui ne soit très-mauvaise. Mais ils ont raison, puisque entre ceux qui récitent le *Pater noster* en la manière que j'ai dite, il y en a si peu qui soient trompés par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extrêmement rare : car il est ordinaire aux hommes de ne point remarquer ce qu'ils voient à tout moment, de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais, joint à cela que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne suis pas surprise qu'on s'en étonne, puisque, si ce n'est pas leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud en ont sur ceux qui, étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir ouï faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison; car il y en a plusieurs, les uns se trouvant bien d'aller par l'un et les autres par un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre, et vous serez beaucoup plus tôt délivrées des tentations lorsque vous vous approche-

rez de Notre-Seigneur par l'oraison que quand vous serez éloignées de lui. Priez-le donc de vous la donner, et demandez-la lui en disant, comme vous faites tant de fois le jour, le *Pater noster*.

CHAPITRE XL.

Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

RÉSISTER AUX TENTATIONS DU DÉMON PAR L'AMOUR ET PAR LA CRAINTE DE DIEU.

O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans une guerre si périlleuse. Celui que sa divine majesté nous donne, mes filles, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour de la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marchons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompées.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connaître que vous possédez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être entièrement assurées. Car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu, vous le seriez aussi d'être en grâce. Néanmoins, mes filles, il y en a des marques si évidentes, qu'il semble que les aveugles même peuvent les voir. Elles ne sont ni secrètes, ni cachées, mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sauriez ne point les entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, et d'autant plus connaître, que plus ils demeurent dans le silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanités, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie ? Hélas ! comment cela pourrrait-il se faire, puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, et puisqu'ils donneraient leur vie avec joie, s'ils croyaient, par ce moyen, pouvoir lui plaire davantage ? Lorsque l'amour que l'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher. Voyez-

en des exemples dans saint Paul et dans sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrés différents, et se fait connaître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connaître que peu; s'il est grand, il se fait beaucoup connaître; mais partout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toujours connaître. S'il est grand, par de grands effets; s'il est petit, par de petits.

Pour revenir à ce que je disais touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompés par les illusions du démon, il est certain qu'il n'y a jamais peu d'amour en eux. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est très-grand, et alors il se fait connaître en une infinité de manières. C'est un grand feu qui ne saurait manquer de jeter beaucoup de lumière; et, à moins que cela, ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-même, croire qu'ils ont sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, recourir à l'oraison, pratiquer l'humilité, et prier Dieu de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation. Car je vois beaucoup de sujet d'appréhender que nous ne soyons tentés, lorsque nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais, pourvu que vous marchiez toujours dans l'humilité, que vous vous efforciez de connaître la vérité de ce qui se passe en vous, que vous vous teniez soumises à votre confesseur, et que vous lui ouvriez votre cœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidèle, qu'il ne vous manquera point, et que votre esprit étant éloigné de toute malice et de tout orgueil, quelque frayeur que le démon puisse vous causer, et quelques pièges qu'il puisse vous tendre, il vous donnera la vie par les mêmes moyens qu'il voulait vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais parler, réjouissez-vous et soyez tranquilles, nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront, afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut plus espérer de vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte, et à ceux qui auraient pu tirer beaucoup d'avantages de la créance qu'ils auraient que Dieu, par son infini pouvoir, fait ces faveurs si extraordinaires à une misérable créature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes miséricordes, nous persuade que cela est impossible.

Or pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jeter dans ces craintes? Il fait ainsi deux maux tout ensemble; l'un, que ceux qui entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison, de peur d'être aussi trompés; l'autre, qu'il y en aurait sans cela, beaucoup plus qui s'approcheraient de Dieu par le désir d'être tout à lui, voyant, comme je l'ai dit,

qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pécheurs. Ceci est si véritable, que je connais quelques âmes qui, étant encouragées par cette considération, ont commencé de s'occuper à l'oraison, et ont reçu, en peu de temps, de si grandes faveurs de Dieu qu'elles sont devenues véritablement contemplatives. Ainsi, mes sœurs, lorsque vous en verrez quelqu'une entre vous à qui Notre-Seigneur fera de semblables grâces, remerciez-l'en extrêmement, mais ne vous imaginez pas néanmoins qu'elle soit en assurance; au contraire, assistez-la encore davantage par vos prières, puisque nul ne peut être assuré durant qu'il est encore engagé dans les périls d'une mer agitée d'autant de tempêtes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas de peine à connaître cet amour lorsqu'il sera véritable, et je ne comprends pas comment il pourrait demeurer caché; car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoique j'aie honte d'user de cette comparaison, puisque l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un néant, il ne mérite pas de porter le nom d'amour), comment pourrait-on cacher un amour aussi violent que celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que nous ne puissions douter qu'il nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, et par la perte même de sa propre vie?

« Hélas! mon Sauveur, que celui qui a éprouvé ces deux amours « en distingue bien la différence! Je supplie votre divine majesté de « nous la faire connaître avant que nous sortions de cette vie. » Car quelle consolation ne nous sera-ce point, à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses? Nous lui porterons alors sans crainte la cédula où ce que nous lui devons sera écrit, et nous ne considérerons pas le ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi celui que nous avons tant aimé et qui nous a tant aimées; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que, pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

QUEL SERA, A LA MORT, LE MALHEUR DE CEUX QUI N'AURONT PAS AIMÉ
DIEU?

Considérez, mes filles, combien grand est le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne pas l'avoir, puisque ne l'ayant point, on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien et si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc réduite cette pauvre âme, lorsque, au

sortir des travaux et des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts? Quel terrible et épouvantable lieu! Quel déplorable et infortuné séjour! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne désirons donc point, mes filles, de vivre à notre aise; nous sommes fort bien comme nous sommes; les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il pourra se faire que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi, étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix! Ne serait-ce pas, mes sœurs, une grande lâcheté de ne point aspirer à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir? Au moins demandons à Dieu que si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurons volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, ni qu'il nous prive de sa grâce; prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en apercevoir et sans le connaître.

CHAPITRE XLI.

Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels, dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières.

Que je me suis étendue sur ce sujet! mais non pas tant néanmoins que je l'aurais désiré: car qu'y a-t-il de plus agréable que de parler d'un tel amour? Et que sera-ce donc que de l'avoir? « O Seigneur, « mon Dieu! donnez-le moi, s'il vous plaît; faites-moi la grâce de ne « point sortir de cette vie jusqu'à ce que je n'y désire plus rien, et « que, hormis vous, je sois incapable de rien aimer; faites même, « s'il vous plaît, que je n'use jamais de ce terme d'aimer, sinon pour « vous seul, puisque, excepté vous, rien n'étant solide, on ne pour- « rait rien bâtir sur un tel fondement qui ne tombât aussitôt par « terre. »

Je ne sais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire: Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ai fait, ou: cet autre ne m'aime point.

En vérité, je ne saurais m'empêcher d'en rire ; car qu'est-ce donc qu'il vous doit, pour vous le payer ? Et sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime ? Cela doit au contraire vous faire connaître quel est le monde, puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment et de votre inquiétude, lorsque Dieu vous ayant touché le cœur, vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ses basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfants.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoique j'aie un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ai tant de connaissance, et que je voudrais vous faire connaître, pour vous en délivrer entièrement ; mais il faut que je le laisse, parce qu'il me fait sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en aperçoit facilement, et ceux qui traitent avec lui n'ont pas de peine à le remarquer. Néanmoins vous devez savoir que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, fait de très-grandes grâces en fort peu de temps, et qu'il élève à une oraison si sublime, qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais, à moins de cette effusion de grâces, qui enrichit d'abord une âme de tant de vertus, cette crainte ne croît que peu à peu, et s'augmente chaque jour. Néanmoins on ne laisse pas de remarquer bientôt par des signes qu'en donnent ces âmes, soit en renonçant au péché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies et autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusqu'à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite ici, comme elle ne saurait dissimuler son amour pour Dieu, elle ne saurait non plus cacher sa crainte, non pas même en l'extérieur. Ainsi, quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujours veillant sur ses actions, et Notre-Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voulût, pour quoi que ce fût, commettre seulement un péché véniel de propos libéré ; car, quand aux mortels, elle les appréhende comme le feu.

Ce sont là, mes sœurs, les illusions que je désire que nous appréhensions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser, mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puisque, pourvu que notre conscience soit pure, elles ne sauraient nous nuire que fort peu ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je désire qui ne vous abandonne jamais, comme étant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est, mes filles, que de n'avoir point offensé Dieu ! Les démons qui sont ses esclaves demeurent, par ce moyen, enchaînés

à notre égard. Car il faut que toutes les créatures lui obéissent de gré ou de force; mais, avec cette différence, que ce que les démons font par contrainte, nous le faisons d'une pleine volonté; tellement que, pourvu qu'il soit satisfait de nous, il y aura toujours une barrière entre eux et nous qui, malgré toutes les tentations et tous leurs pièges, les empêchera de nous nuire.

DES PÉCHÉS VÉNELS.

Cet avis est si important, que je vous prie de le graver dans votre cœur, et de vous en souvenir toujours, jusqu'à ce que vous vous sentiez être dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un péché mortel, et que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de véniels, lorsque vous vous en apercevrez. Car, quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut être capable de s'en garantir? Or, il y a deux sortes d'inadvertances, si l'on peut user de ce terme; l'une accompagnée de réflexion, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plus tôt commis que l'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première inadvertance, quelque légères qu'elles paraissent. J'avoue que je ne comprends pas comment nous pouvons être assez hardies pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, et sachant, comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute majesté, qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Car ce péché ne peut être, ce me semble, qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui dirait : Seigneur, bien que cela vous déplaît, je ne laisserai pas de le faire; je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le voulez pas; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté. Quoi! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant! Je suis d'un sentiment bien contraire; car je trouve que c'est non seulement une faute, mais une très-grande faute.

Je vous conjure donc, mes sœurs, si vous désirez d'acquérir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, et qui vous importe de tout, de repasser souvent dans votre esprit, pour l'enraciner dans vos âmes, quel péché c'est de l'offenser. Mais, jusqu'à ce que vous l'ayez acquise, marchez toujours avec une extrême circonspection; évitez toutes les occasions et toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu; prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à votre propre volonté; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans notre âme qu'elle y soit comme gravée, et si nous avons un véritable amour de Dieu, nous pourrons bientôt l'acquérir. Que si nous reconnaissons en nous une ferme résolution de ne vouloir pour rien du

monde offenser un si grand maître, encore que nous tombions quelquefois, nous ne devons pas nous décourager, mais tâcher d'en demander aussitôt pardon à Dieu, et reconnaître que nous sommes si faibles et avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes, que lorsque nous sommes les plus résolus à faire le bien, c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces et ne l'établir qu'en Dieu seul.

AGIR AVEC UNE SAINTE LIBERTÉ.

Ainsi, quand nous avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'appréhension et de contrainte, parce que Notre-Seigneur nous assistera, et que nous nous accoutumerons à ne le point offenser. Il faut, au contraire, agir avec une sainte liberté, lorsqu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette véritable crainte de Dieu, auraient été pour vous un poison qui aurait contribué à tuer votre âme, pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, et à le remercier de vous avoir délivrés d'un tel péril qui vous est si visible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur faiblesse, vous la ferez diminuer peu à peu par la retenue que leur donneront votre présence et leur respect pour votre vertu.

Je ne saurais me lasser de rendre grâces à Notre-Seigneur, en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que, sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine majesté. Je m'imagine que c'est de même que lorsque nous avons un ami, on n'ose, quoiqu'il soit absent, rien dire à son préjudice, en notre présence, parce que l'on sait qu'il est notre ami. Ainsi, lorsque l'on connaît qu'une personne, pour basse et pour vile qu'elle soit en elle-même, est en grâce, et par conséquent aimée de Dieu, on la respecte et l'on a peine à se résoudre de lui donner un déplaisir aussi sensible que celui qu'elle recevrait de voir offenser son Seigneur. Je n'en sais point d'autre raison, mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte, mes filles, à fuir la gêne et la contrainte, parce que l'âme qui s'y laisse aller se trouve par là peu disposée à toute sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Que si, demeurant gênées de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété, parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature, qu'elle nous intimide et nous effraie. Ainsi quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appréhension de tomber dans ces gênes et ces contraintes où elles vous voient, leur fera perdre l'envie qu'elles avaient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produirait aussi un autre mal, c'est que voyant les autres marcher par un différent chemin et traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut, quoique cette manière d'agir soit plus parfaite, vous vous imaginerez qu'il y aurait de l'imperfection, et condamneriez comme un défaut et un excès, la joie toute sainte que ces personnes feraient paraître dans ces rencontres, ce qui est très-périlleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, et qui par conséquent ne savons pas discerner ce qui se peut faire sans péché; outre que c'est être dans une tentation continue et fort dangereuse, parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est très-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voie. A quoi l'on peut ajouter un autre inconvénient, qui est dans certaines occasions où votre devoir vous obligerait de parler, cette crainte scrupuleuse d'excéder en quelque chose vous en retiendrait, ou vous ferait peut-être dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez, sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paraisse si belle et si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour.

Cet avis est très-important aux religieuses. Plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs sœurs. C'est pourquoi lorsque leurs discours ne sont pas tels que vous le désireriez, quoique cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner, et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront et vous leur serez utiles; ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos sœurs.

CONTRE LES SCRUPULES.

Tâchez, mes filles, de bien comprendre cette importante vérité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez, et qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit, parce que cela pourrait vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ai dit, l'intention droite et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler votre âme par des scrupules, puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen, vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousserait insensiblement, sans, je le répète encore, que vous fussiez utiles ni aux autres, ni à vous-mêmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pu être.

Vous voyez donc comme par le moyen de ces deux choses, l'amour et